This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

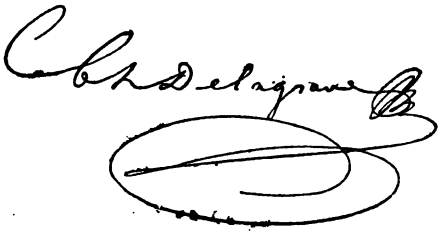
848
C8se
1881

A 722,114 DUPL

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

SERTORIUS

Tout exemplaire de cet ouvrage non revêtu de ma griffe sera réputé contrefait.



P. CORNEILLE

SERTORIUS

TRAGÉDIE

AVEC

UNE INTRODUCTION, DES ÉCLAIRCISSEMENTS
ET DES NOTES

PAR

G.-A. HEINRICH

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON

PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

1881

848
C85e
1881

INTRODUCTION

C'est une idée juste que d'avoir fait entrer dans le programme de la licence ès lettres une des tragédies de la dernière période de Corneille. Les candidats se contentaient trop souvent d'étudier les chefs-d'œuvre classiques de notre vieux poète, et ne connaissaient que par ouï-dire ces autres grandes œuvres qui, malgré des imperfections ou des obscurités, n'en portent pas moins la marque de son génie.

Aujourd'hui surtout que d'excellentes éditions générales mettent à la portée de tous et les textes de nos meilleurs écrivains, et tous les documents qui en facilitent l'interprétation, nos futurs jeunes maîtres seraient inexcusables de se restreindre aux quatre tragédies de Corneille qui font l'objet de l'enseignement dans les classes. Il faut qu'ils fassent la découverte de ces régions moins fréquentées qui leur réservent mainte surprise, et plus d'une fois, étonnés d'y rencontrer des beautés de premier ordre, ils s'appliqueront fort justement le vers de Boileau :

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Mais comment se fait-il que Corneille, dès ses débuts comme poète tragique, au lendemain du premier essai qu'il avait fait de ses forces en écrivant *Médée,*

Au comble de son art *soit tout à coup* monté?

Comment se fait-il surtout qu'après ce gigantesque effort il n'ait pu que descendre? Sans doute il faut s'entendre sur ce qu'on appelle la *décadence* d'un Corneille. C'est une décadence fort relative. *Pompée, Rodogune, Héraclius, Sertorius,* sans parler de

Nicomède ou du *Menteur*, seraient pour tout autre écrivain de sérieux titres de gloire. Toutefois la postérité a eu raison de faire du *Cid*, de *Cinna*, d'*Horace* et de *Polyeucte* une classe à part. Tout le reste ne vient qu'au second rang. Pourquoi donc le créateur de notre théâtre n'a-t-il jamais pu retrouver une telle inspiration ni s'élever aussi haut ?

Corneille n'a conçu d'autre sujet de tragédie que la lutte de la passion et du devoir ; que la glorification de l'héroïsme qui triomphe de la passion et sait comprimer les révoltes du cœur. Mais un tel combat est en lui-même un fait assez simple. Si tout consiste dans l'immolation de soi-même, il n'y a pas un grand nombre d'autels où nous puissions consommer notre sacrifice. La lutte a pour premier théâtre naturel l'enceinte même de la famille. Chimène et Rodrigue sacrifient leur amour mutuel au devoir de venger leurs pères. Du foyer domestique nous passons à cette famille agrandie qui est la patrie ou l'État. Les affections du cœur et les passions politiques s'entremêlent dans *Cinna ;* le patriotisme parle seul dans *Horace ;* il réclame le sacrifice des plus chères affections, et on obéit. Que restait-il à Corneille, après avoir atteint dans *Horace* l'idéal du sacrifice, si ce n'est à dépasser la sphère de nos intérêts terrestres ? Chimène, Rodrigue, Emilie, Cinna, Curiace, Sabine, le vieil Horace, sont des martyrs de l'honneur ; mais ces martyrs de l'honneur devaient nécessairement lui révéler les martyrs de la foi. On ne s'immole que pour une personne aimée, pour sa famille, pour sa patrie ou pour son Dieu. Tout était donc préparé pour l'apparition de *Polyeucte*. Après *Polyeucte*, Corneille ne pouvait que recommencer cette sorte de gamme dont tous les tons avaient été déjà parcourus. Du *Cid* à *Polyeucte* il avait étonné, ravi ses contemporains en leur révélant à chaque chef-d'œuvre une face nouvelle de la grandeur morale. A partir de 1640, les personnages de Corneille pourront encore faire entendre des accents sublimes, mais on reconnaîtra leur voix ; elle n'aura plus le privilège d'ouvrir à la pensée humaine des horizons nouveaux. L'impression que produit sur nous la magnanimité d'autrui est un sentiment d'admiration qui, pour ébranler notre âme dans ses dernières profondeurs, ne l'en agite pas moins à chaque émotion d'une manière identique. La grandeur est peut-être ce qui touche de plus près à la monotonie. Un sacrifice est un acte de force qui est semblable à lui-même en tout temps et en tout lieu ; et même ceux des personnages de Corneille qui représentent la force mise au service du mal, n'échappent point à ce

péri de rentrer dans l'expression uniforme des mêmes sentiments. Vigoureuses pour repousser le mal, ou violentes pour le commettre, les âmes des héros de Corneille ne nous montrent qu'une seule des faces de l'âme humaine.

Corneille le sentait vaguement, sans toujours s'en rendre bien compte ; il ne se dissimulait point qu'il revenait toujours instinctivement aux mêmes sujets tragiques. Il s'en consolait aisément sans doute parce qu'il croyait travailler ainsi à la vraie grandeur du théâtre, et faire de la tragédie une école de nobles sentiments. Il comprenait pourtant que le manque de variété était le défaut principal de ses conceptions. Mais ne pouvant ni ne voulant introduire cette variété dans le fond même de l'action dramatique, il cherchait à varier les circonstances extérieures, à les rendre extraordinaires, à séduire le spectateur en l'étonnant. C'est alors qu'à la simplicité relative de ses premiers chefs-d'œuvre succède cette profusion d'incidents qui est le trait distinctif des œuvres de sa dernière période. Le grand écrivain qui, dans le *Menteur,* a montré à Molière le chemin par lequel on s'élève de la comédie d'intrigue à la comédie de caractère, revient en quelque sorte à la comédie d'intrigue dans ses dernières tragédies, en les surchargeant d'événements dans lesquels le hasard et les coups de théâtre dénouent la situation, bien plus que le jeu naturel des caractères ou des passions. De là ce goût, si étrange au premier abord, du poète vieillissant pour les intrigues compliquées ; de là ses prédilections singulières pour quelques-unes de ses œuvres les plus médiocres. On sait qu'il estimait d'autant plus certaines de ses pièces qu'elles lui avaient coûté plus de peine, et que la nécessité de dénouer une situation embarrassée l'avait contraint à des combinaisons plus difficiles. L'art, pour le vieux Corneille, consistait de plus en plus dans la difficulté vaincue. Telle est l'explication de cette décadence, de cette stérilité apparente au milieu des tours de force d'une imagination qui ne se lasse jamais d'inventer, et nous étonne, jusque dans ses dernières œuvres, par ses prodigieuses ressources.

Le contraste de cette décadence avec le mérite éclatant de ses premières œuvres est encore rendu plus sensible par la comparaison des pièces de Racine. C'est le cœur humain tout entier, avec les innombrables nuances que fournit au poète la représentation de ses tourments ou de ses faiblesses, que Racine a pris pour sujet d'étude. Quel vaste champ d'expériences et quelle matière inépuisable ! Les sept grandes tragédies profanes

de Racine ont pour sujet l'analyse de la passion de l'amour. Chacune d'elles a son originalité, et l'on sent que le poète peut longtemps encore prolonger sa carrière sans que le retour imposé des mêmes sentiments vînt jamais l'exposer à une redite monotone. L'action n'a qu'un nombre limité de formes possibles; les sentiments, et surtout la plus délicate des passions qui animent le cœur humain, ont des combinaisons infinies. Qu'on me permette une comparaison. Les personnages de Corneille sont des athlètes; ils nous prêchent le combat, ils nous excitent à la victoire. Mais supposez le plus incomparable des sculpteurs, Michel-Ange lui-même; quelque puissant effet que produisent sur nous ces images grandioses, l'artiste aura bien vite épuisé la série de ces attitudes de combat. Au contraire, si l'on suppose un peintre qui se borne à esquisser les traits de l'humanité, et surtout à reproduire de délicates figures de femmes, quelle inépuisable série de ravissantes images ne pourra-t-il pas exposer à nos regards!

Il en est de même du style. La langue souple et harmonieuse de Racine semble avoir le privilège d'une jeunesse éternelle. Dans *Athalie* comme dans *Andromaque*, à la fin de la carrière du poète comme dans son premier chef-d'œuvre, elle est pleine de vivacité et de fraîcheur. La langue de Corneille est nécessairement inégale. Dans les grandes scènes de ses pièces classiques, le commentaire est tout fait : il se résume dans l'admiration. Il n'y a pas un mot de trop dans ces vers où la pensée se presse, où chaque syllabe porte, et qui ont la rigueur des termes d'un arrêt qui nous trace notre devoir. Jamais la langue française ne s'est élevée plus haut. Mais lorsque la pensée faiblit, lorsque la répétition de situations identiques multiplie les synonymes inutiles, ce qui était sublime devient trop souvent guindé, confus ou déclamatoire. L'obscurité de la pensée fait disparaître la netteté du style, et tous les inconvénients d'une langue encore mal formée se manifestent par le choix d'expressions bizarres ou l'emploi de termes impropres.

Et cependant il n'est pas une des pièces de Corneille, même parmi celles que l'on s'accorde à condamner, où le grand poète ne se montre par quelque endroit, où quelques traits vigoureux ne nous rappellent le Corneille des meilleurs jours. Que sera-ce dans les pièces que quelques taches à peine gâtent ou déparent? Avec quel enthousiasme accueillerions-nous aujourd'hui, si elles se produisaient sur notre scène avec les modifications que notre civilisation réclame, la plupart de ces *pièces de décadence*,

dont nos écoliers répètent machinalement la condamnation sans les avoir jamais lues!

Si l'on veut réfléchir à la merveilleuse puissance créatrice du génie de Corneille, on comprendra l'intérêt qui s'attache à l'étude de ses moindres productions. Lorsqu'en 1629, à l'âge de vingt-trois ans, il commença à écrire pour le théâtre, ses premières comédies, aujourd'hui presque oubliées, n'en furent pas moins le point de départ d'une ère nouvelle, et étonnèrent ses contemporains par leur supériorité. Elles effaçaient du premier coup tout ce qui avait été produit jusqu'alors, comme, plus tard, le *Menteur* les effaça elles-mêmes en indiquant la voie où l'on devait trouver la véritable comédie.

Sa *Médée,* son début dans le genre tragique, renferme déjà des beautés de premier ordre. Les quatre grands chefs-d'œuvre qui suivent, non seulement fondent notre théâtre, mais demeurent l'éternel honneur de l'esprit français. Parmi eux *Polyeucte* ouvre à la tragédie une voie nouvelle en donnant à la religion chrétienne sa place légitime sur notre scène, en substituant aux émotions toujours un peu conventionnelles qu'inspirent les malheurs des héros de l'antiquité, des sentiments que pouvaient réellement partager les spectateurs du drame conçu par le poète. A défaut d'un théâtre national, nous pouvions ainsi avoir un théâtre chrétien. Corneille s'est malheureusement arrêté dans cette voie. L'insuccès de sa seconde tragédie religieuse, *Théodore,* le rebuta, et *Polyeucte* est resté le seul bel exemple d'un genre que son génie aurait pu rendre si fécond. Une de ces erreurs de goût trop fréquentes en cette grande intelligence, l'avait engagé sur une fausse trace. Ce sujet de la virginité en péril avait fait sourire les profanes et scandalisé les esprits rigides. Il n'était fait ni pour notre scène ni pour Corneille. C'était la mère des Machabées, ou la mère d'un saint Symphorien exhortant son fils à ne pas faiblir devant les bourreaux, qui aurait dû tenter ce mâle et fier génie. L'exemple donné par Corneille n'a pas cependant été tout à fait perdu. Nous devons à *Polyeucte* le *Saint Genest* de Rotrou, et qui peut affirmer qu'il n'ait eu aucune influence sur Racine quand il méditait d'écrire *Esther* et *Athalie?*

Entre le succès de *Polyeucte* et l'échec de *Théodore,* Corneille avait donné au théâtre la première bonne comédie du XVIIe siècle dans le *Menteur,* et créé avec *Nicomède* la tragi-comédie. C'est encore un chef-d'œuvre qui peut servir de type à ce genre difficile, d'autant plus délicat qu'il faut y réunir à l'entrain et

à la verve de la comédie le puissant intérêt et le sérieux de la tragédie. C'est enfin une création faite pour intéresser au plus haut point la critique moderne, parce qu'elle rapproche la tragédie du drame tel que notre siècle l'a conçu.

L'insuccès de *Pertharite* dégoûte Corneille du théâtre. Il se condamne au silence pendant plusieurs années ; mais pendant cette retraite son activité toujours féconde rend à la langue française un nouveau service : il publie cette traduction en vers de l'*Imitation,* dont l'immense succès console le poète de l'échec de sa dernière pièce profane. Une traduction rimée d'un livre pieux n'était point une nouveauté. Ce qu'il y a d'extraordinaire dans le livre de Corneille, c'est la souplesse inattendue de sa langue, qui se plaît à exprimer les délicatesses d'expression du latin naïf du moyen âge, et confond le lecteur par l'étonnante variété des mètres et des tournures. Lorsqu'enfin, en 1659, il se décide à rentrer dans la carrière, lorsque *Œdipe, Sertorius, Sophonisbe,* accueillis par des applaudissements unanimes, font croire au vieux Corneille que ces nouveaux enfants de sa veine

Ne sont point des cadets indignes de *Cinna,*

il donne, comme en se jouant, dans sa féerie de la *Toison d'or,* le premier bon modèle d'un genre souvent tenté, mais où personne n'avait encore réussi ; et lui qui ignorait sans doute jusqu'au nom de Shakespeare, rivalise sans le savoir avec le poète anglais dans le drame fantastique. On peut donc appliquer à notre vieux Corneille le fameux vers d'Horace : *Nil intentatum reliquit.* Il n'est point de tentative où il ne se soit risqué pour agrandir le champ de l'art dramatique, et, quelle que soit la voie où il se soit aventuré, il a laissé pour signaler sa trace une œuvre vraiment originale, lorsqu'il n'a pas marqué son passage par un inimitable chef-d'œuvre. Il n'est pas un auteur dramatique qui ne doive, en quelque point, se réclamer de Corneille comme de son maître ou de son modèle.

Sachons donc aborder, non seulement avec intérêt, mais avec une respectueuse sympathie, l'étude de ces pièces de la décadence de Corneille. En un si grand homme tout est fait pour nous instruire, même ses erreurs ; tout est matière à réflexions fécondes. Et si quelques passages sont défectueux et obscurs, que de nobles pensées admirablement rendues font oublier ces quelques instants de fatigue et de déception !

NOTICE SUR SERTORIUS

La Harpe a dit de *Sertorius* : « C'est ici, à proprement parler, que finit le grand Corneille; tout le reste n'offre que des lueurs passagères d'un génie éteint. » C'est commettre une erreur et condamner bien sommairement les dernières œuvres du vieux poète. Ce qu'il y a de vrai, c'est que *Sertorius* est en effet la dernière pièce de Corneille où la critique trouve plus à louer qu'à reprendre; où quelques grandes scènes, à peu près irréprochables, et dignes de ses plus beaux chefs-d'œuvre, entraînent notre admiration et font oublier ce qu'il peut y avoir de faible dans la conception générale, ou de défectueux en certains passages.

Sertorius fut aussi l'un des derniers triomphes incontestés de Corneille. La pièce excita un véritable enthousiasme; les contemporains ne craignirent point de la comparer au *Cid*, à *Horace*, à *Cinna;* jugement trop favorable, et que la postérité n'a point voulu ratifier [1]; mais il résulte au moins de cette unanime faveur que les dernières pièces de Corneille ne trouvèrent point auprès du public cet accueil glacial dont une sorte de légende littéraire a consacré la tradition. Si en 1653, découragé par l'échec de *Pertharite*, Corneille s'était momentanément retiré du théâtre, il semble que son auditoire

1. On trouve l'expression de ce jugement dans les très mauvais vers de la *Muse historique* de Loret, qui n'en sont pas moins curieux à consulter comme renseignement sur l'opinion des contemporains :

Depuis huit jours les beaux esprits
Ne s'entretiennent dans Paris,
Que de la *dernière merveille*
Qu'a produite le grand Corneille,
Qui, selon le commun récit,
A plus de beautés que son *Cid*,
Et plus de forces et de grâces
Que *Pompée* et que les *Horaces;*
A plus de charmes que n'en a
Son inimitable *Cinna*,
Que l'*Œdipe*, ni *Rodogune*,
Dont la gloire est si peu commune;
Ni mêmement qu'*Héraclius :*
Savoir le grand *Sertorius*,
Qu'au Marais du Temple l'on joue.

ait voulu le dédommager de cet accès de passagère froideur, en couvrant d'applaudissements les pièces qui signalèrent sa rentrée dans la carrière. *OEdipe*, en 1659, fut proclamé une merveille, et le gazetier Loret, en décernant à cette occasion à Corneille l'épithète de *divin*, était l'interprète du sentiment public [1]. La *Toison d'or* dut à la joie qu'excitaient la conclusion de la paix des Pyrénées et le mariage du jeune roi une vogue jusque-là sans exemple. Elle tint la scène pendant presque toute l'année 1661 et une partie de l'année 1662. La tragédie de *Sertorius*, jouée sans doute le 25 février 1662, devint aussitôt la continuation d'un succès ininterrompu. Ce n'était donc point par une sorte de malencontreuse obstination que Corneille, sur le retour de l'âge, abordait encore le théâtre. La renommée lui était restée plus fidèle qu'on ne le repète communément. La duchesse d'Orléans pouvait, sans mauvais dessein prémédité, mettre aux prises Corneille et Racine à propos de *Bérénice*. Il n'est pas impossible qu'elle crût préparer une victoire à Corneille, au lieu de l'exposer à une insigne défaite. Lorsque Racine était proclamé par Boileau le seul consolateur de Paris, fatigué d'entendre les vers d'un poète vieillissant [2], Corneille avait encore un puissant parti d'admirateurs, et les vers de Boileau sont bien plutôt une œuvre de polémique que la constatation d'un fait réel ou d'un état de l'opinion.

On ne sait pas exactement où eut lieu la première représentation de *Sertorius*. Si le témoignage fort précis de la *Muse historique* de Loret indique clairement le théâtre du Marais, la correspondance de Corneille semble désigner au contraire non moins clairement l'Hôtel de Bourgogne [3]. Ce qui est certain, c'est que, dès que la pièce eut paru, les diverses troupes voulurent profiter de son succès pour attirer la foule à leur théâtre. C'est ainsi que *Sertorius*, publié à la fin de 1662 [4], fut représenté au Palais-Royal par la troupe de Molière au mois d'avril 1663 [5].

1. Mais cela ne me surprend pas
Qu'elle ait d'admirables appas,
Ni qu'elle soit rare et parfaite ;
Le *divin Corneille* l'a faite.
(*Muse historique.*)

2. Toi donc qui, t'élevant sur la scène tragique,
Suis les pas de Sophocle, et, seul de tant d'esprits,
De Corneille vieilli sais consoler Paris.....
(*Epître à Racine.*)

3. Voir la discussion de ces deux témoignages dans la *Notice* que M. Marty-Laveaux a placée en tête de *Sertorius*. (Édition Hachette, t. VI, dans la *Collection des grands écrivains de la France.*)

4. « L'édition originale de *Sertorius* forme un volume in-12 dont voici la description bibliographique : *Sertorius, tragédie. Imprimé à Rouen, et se vend à Paris, chez Augustin Combé et Guillaume de Luyne*, MDCLXII, 6 feuillets et 82 pages. Le privilège est du 16 mai, l'achevé d'imprimer est du 8 juillet 1662. » (*Notice de M. Marty-Laveaux.*)

5. D'autres témoignages donnent, comme date précise de la première repré-

Sertorius tint longtemps la scène, et ce n'est que dans notre siècle qu'il a cessé d'y paraître. Dans le relevé si curieux des représentations du Théâtre-Français, donné à la fin de l'édition de Racine[1], dans la *Collection des grands écrivains de la France,* on trouve que, de 1680 à 1715, *Sertorius* fut joué 46 fois à la ville et 11 fois à la cour ; sous Louis XV, 24 fois à la ville et une fois à la cour ; sous Louis XVI, 7 fois à la ville et 4 fois à la cour ; sous le premier Empire, 13 fois à la ville et une fois à la cour. A partir de 1814, on ne trouve plus le nom de *Sertorius* sur aucune affiche. Quelques citations et un vers fameux sont tout ce que notre génération, à part quelques lettrés, connaît de *Sertorius.*

Voltaire, dans ses *Commentaires sur Corneille,* a critiqué méticuleusement *Sertorius* et vivement attaqué certains passages. Les annotations de Voltaire, malgré leur malveillance systématique et les erreurs dont elles fourmillent, mettent cependant très bien en lumière quelques-unes des imperfections de la pièce, notamment la faiblesse des deux derniers actes et du dénouement. Ce commentaire, très répandu, reproduit dans la plupart des éditions, doit être plutôt réfuté que suivi ; mais il est impossible de n'en point tenir compte, ne serait-ce que pour le rectifier [2]. Quant à l'étude de la langue du

sentation de *Sertorius* par la troupe de Molière, le 23 juin 1662 ou 1663. J'inclinerais pour 1663. On a vu que *Sertorius* ne put paraître que dans le cours de 1662 ; or il était alors d'usage qu'une pièce appartînt exclusivement aux comédiens auxquels l'auteur l'avait confiée jusqu'à ce que, par l'impression, elle fût tombée dans le domaine public.

1. *Tableau des représentations de Corneille et de Racine au Théâtre-Français,* par M. Eugène Despois. (A la fin du *Lexique de la langue de Racine,* édition Hachette, t. VIII.)

2. Deux esprits éminents, M. Guizot, dans le livre intitulé : *Corneille et son temps,* et M. Ernest Havet dans son *Étude sur les pensées de Pascal,* ont admirablement caractérisé les mérites et les défauts de Voltaire, dans ses *Commentaires sur Corneille.* Voici les paroles de M. Guizot :

« Le génie de Voltaire avait peu de parenté avec celui de Corneille, et cette dissemblance a trompé quelquefois la justice qu'un grand homme aime à rendre à un grand homme. Le poète des passions tendres et emportées n'a pas toujours senti son cœur ouvert à des beautés qui sèchent les larmes ; le favori du monde élégant du XVIIIe siècle n'a pas su vaincre sa répugnance pour les incohérences grossières d'un goût que Corneille commença à former. Enfin la précipitation d'un travail trop faible, et quelquefois trop négligé, a introduit dans le *Commentaire* de Voltaire des erreurs de fait, qui suffiraient pour faire aussi supposer d'avance des erreurs de jugement qu'il est aisé de reconnaître. Un peu plus d'attention dans le travail et un peu moins de complaisance pour de petites passions auraient rendu excellent un ouvrage qui, malgré sa sévérité souvent minutieuse et quelquefois outrée, est habituellement, par l'abondance, la justesse, la finesse et la clarté des observations qu'il contient, un modèle de critique littéraire. »

Sous une forme plus fine et plus incisive, M. Ernest Havet arrive aux mêmes conclusions :

« Je ne comprends pas, quant à moi, ... que, dans les éditions de Cor-

poète, si indispensable en un temps si fort préoccupé des questions de philologie, les excellents *Lexiques de la langue de Corneille* de M. Marty-Laveaux et de M. Godefroy fournissent tous les matériaux nécessaires. C'est à ces deux sources qu'il faut puiser et revenir sans cesse si l'on veut interpréter le texte, résoudre les difficultés de langage, et rendre au vieux Corneille la justice qui lui est due, en faisant, dans les obscurités qu'il nous présente, la part des défauts de son temps et la part des défaillances de son génie.

neille, on condamne le vieux poète à traîner à son pied, pour ainsi dire, le *Commentaire* de Voltaire tout entier. Ces génies originaux, qui donnent tour à tour le mouvement aux esprits en divers sens, ne sont pas faits pour s'interpréter mutuellement. Quand on est de cet ordre, on a beau s'appeler commentateur, on ne l'est pas et on ne saurait l'être; on n'écrit pas pour son auteur, mais pour soi; on ne commente véritablement que son propre esprit aux dépens de tous les autres, et d'abord de celui qui sert de prétexte au commentaire. Si on entrait profondément dans le génie de Corneille, comment serait-on Voltaire? Mais à bien plus forte raison, comment serait-on Voltaire si on entrait profondément dans Pascal? »

AVERTISSEMENT DE CORNEILLE

AU LECTEUR[1]

Ne cherchez point dans cette tragédie les agréments qui sont en position de faire réussir au théâtre les poèmes de cette nature : vous n'y trouverez ni tendresse d'amour, ni emportements de passions[2], ni descriptions pompeuses, ni narrations pathétiques. Je puis dire toutefois qu'elle n'a point déplu, et que la dignité des noms illustres, la grandeur de leurs intérêts et la nouveauté de quelques caractères, ont suppléé au manque de ces grâces. Le sujet est simple et du nombre de ces événements connus, où il ne nous est pas permis de rien changer qu'autant que la nécessité indispensable de les réduire dans la règle nous force d'en resserrer les temps et les lieux. Comme il ne m'a fourni aucunes femmes, j'ai été obligé de recourir à l'invention pour en introduire deux, assez compatibles[3] l'une et

1. Les simples « Avis au lecteur » remplacent, dans les grandes éditions de Corneille, à partir de *Sertorius*, ces *Examens* si intéressants où Corneille rendait loyalement compte des causes qui avaient fait réussir ou échouer ses pièces, se défendait noblement contre les attaques, avouait souvent ses fautes avec la sincérité de l'homme de génie, et cherchait avant tout le progrès de l'art dramatique. Corneille se proposait d'écrire des *Examens* de ses dernières pièces ; ses éditeurs l'avaient annoncé au public. Mais soit qu'il ait été découragé par le succès toujours croissant des pièces de Racine, soit que les forces lui aient manqué pour ce travail, il n'a pas tenu la promesse faite en son nom par son libraire.

2. *Variante.* Deux éditions donnent : « ni emportements *de passion* ». Le singulier est préférable au point de vue du sens ; le pluriel me semble plus dans les habitudes de style de Corneille.

3. *Compatible* est d'un usage rare dans notre langue actuelle, où *incompatible* est au contraire d'un emploi constant. L'expression de « femmes compatibles avec des vérités historiques » est un assemblage de mots, qui, sans avoir rien de contraire a énie de la langue, nous étonne aujourd'hui.

l'autre avec les vérités historiques à qui[1] je me suis attaché. L'une a vécu de ce temps-là : c'est la première femme de Pompée, qu'il répudia pour entrer dans l'alliance de Sylla, par le mariage d'Æmilie[2], fille de sa femme. Ce divorce est constant par le rapport de tous ceux qui ont écrit la vie de Pompée, mais aucun d'eux ne nous apprend ce que devint cette malheureuse, qu'ils appellent tous Antistie, à la réserve d'un Espagnol, évêque de Gironne, qui lui donne le nom d'Aristie[3] que j'ai préféré, comme plus doux à l'oreille. Leur silence m'ayant laissé liberté entière de lui faire un refuge, j'ai pensé ne lui en pouvoir choisir avec plus de vraisemblance que chez les ennemis de ceux qui l'avaient outragée : cette retraite en a d'autant plus, qu'elle produit un effet véritable par les lettres des principaux de Rome, que je lui fais porter à Sertorius et que Perpenna remit entre les mains de Pompée, qui en usa comme je le marque. L'autre femme est une pure idée de mon esprit, mais qui ne laisse pas d'avoir aussi quelque fondement dans l'histoire.

1. *Var.* « *Auxquelles* je me suis attaché. »

2. Les anciennes éditions de Corneille conservent cette orthographe latine.

3. L'édition Marty-Laveaux reproduit à ce sujet un passage curieux d'une lettre de Corneille à l'abbé de Pure : « Je vous ai déjà parlé de l'une qui était femme de Pompée. Sylla le força de la répudier pour épouser Æmilia, fille de sa femme et d'Æmilius Scaurus, son premier mari. Plutarque et Appian la nomment Antistie, fille du préteur Antistius. Un évêque espagnol, nommé Joannes Gerundensis, la nomme Aristie, et son père Aristius. Je ne doute pas qu'il ne se méprenne ; mais à cause que le mot est plus doux, je m'en suis servi, et vous en demande votre avis, et celui de vos savants amis. Aristie a plus de douceur, mais il sent plus le roman : Antistie est plus dur aux oreilles ; mais il sent plus l'histoire et a plus de majesté. » — J'avoue que je ne vois guère en quoi *Antistie a plus de majesté* qu'*Aristie*. Il paraît que la *douceur* d'*Aristie* séduisit l'abbé de Pure, et *Aristie* fut maintenu. Ce n'est point d'ailleurs la seule occasion où l'on voit Corneille faire le plus grand cas des jugements de cet abbé de Pure, si sévèrement exécuté par Boileau :

> Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture,
> On rampe dans la fange *avec l'abbé de Pure*.
>
> (Boileau, *Sat.*, IX.)

Il faut reconnaître qu'au moment de la publication de *Sertorius*, l'abbé de Pure n'avait point mis au jour les écrits qui établirent d'une façon définitive la médiocrité du personnage. Fils du prévôt des marchands de Lyon, riche, et introduit dans la haute société, l'abbé de Pure passait alors pour ce que nous appellerions aujourd'hui « un amateur distingué ». Sa traduction de *Quintilien* est de 1663 ; ses traductions de l'*Histoire des Indes de Maffei*, et de l'*Histoire de Léon X de Paul Jove* sont de 1665 et 1675. Son seul ouvrage plus personnel, sa *Vie du maréchal de Gassion*, est de 1673. Il mourut en 1680.

Elle nous apprend que les Lusitaniens appelèrent Sertorius d'Afrique pour être leur chef contre le parti de Sylla[1]; mais elle ne nous dit point s'ils étaient en république ou sous une monarchie. Il n'y a donc rien qui répugne à leur donner une reine; et je ne la pouvais faire sortir d'un rang plus considérable que celui de Viriatus, dont je lui fais porter le nom, le plus grand homme que l'Espagne ait opposé aux Romains, et le dernier qui leur ait fait tête dans ces provinces avant Sertorius. Il n'était pas roi en effet, mais il en avait toute l'autorité; et les préteurs et consuls que Rome envoya pour le combattre, et qu'il défit souvent, l'estimèrent assez pour faire des traités de paix avec lui comme avec un souverain et juste ennemi[2]. Sa mort arriva soixante et huit[3] ans avant celle que je traite; de sorte qu'il aurait pu être aïeul ou bisaïeul de cette reine que je fais parler ici.

Il fut défait par le consul Servilius et non par Brutus, comme je l'ai fait dire à cette princesse, sur la foi de cet évêque espagnol que je viens de citer, et qui m'a jeté dans l'erreur après lui[4]. Elle est aisée à corriger par le changement d'un mot

1. « Comme il délibérait de quel côté il tournerait ses armes, il reçut des ambassadeurs des Lusitaniens, qui l'appelaient et qui le pressaient de venir commander leurs troupes, parce qu'ils avaient besoin d'un capitaine de réputation et d'expérience pour la guerre dont ils étaient menacés par les Romains, et qu'il était le seul en qui ils pussent avoir de la confiance, ayant été fort bien informés de ses mœurs et de son caractère par ceux qui avaient porté les armes sous lui. » (Plutarque, *Vie de Sertorius.*)

2. L'expression *juste ennemi* est à remarquer, pour dire un ennemi qu'il n'était point permis de traiter comme un rebelle, mais comme un adversaire. Remarquer aussi la suppression de l'article indéfini *un* devant les mots « juste ennemi ».

3. La forme *soixante et huit ans,* qui nous semble étrange aujourd'hui, est dans le texte de Corneille. Ces formes étaient très fréquentes dans notre vieille langue. Corneille l'a notamment conservée dans presque toutes les discussions sur la règle des unités. Il dit presque toujours *les vingt et quatre heures.* Ainsi dans l'*Examen du Cid :* « Je ne puis dénier que la règle *des vingt et quatre heures* presse trop les incidents de cette pièce. » Voir d'autres exemples dans le *Lexique de la langue de Corneille* de Marty-Laveaux.

4. C'est un exemple de la franchise avec laquelle Corneille signale lui-même les erreurs dans lesquelles il est tombé, même lorsque, les ayant effacées, il aurait en quelque sorte le droit de les dissimuler. La date de la mort de Viriate est 140 ans avant J. C. Celle de la mort de Sertorius est de 72 avant J. C. — L'inexactitude historique maintenue volontairement par Corneille porte sur la mort de Sylla, qui eut lieu en 78 et non en 72, par conséquent six ans avant celle de Sertorius, ainsi que Corneille en prévient lui-même le lecteur.

dans ce vers unique qui en parle et qu'il faut rétablir ainsi :

Et de Servilius l'astre prédominant. 439
du consul Brutus

Je sais bien que Sylla, dont je parle tant dans ce poème, était mort six ans avant Sertorius; mais, à le prendre à la rigueur, il est permis de presser les temps pour faire l'unité du jour; et, pourvu qu'il n'y ait point d'impossibilité formelle, je puis faire arriver en six jours, voire en six heures, ce qui s'est passé en six ans. Cela posé, rien n'empêche que Sylla ne meure avant Sertorius, sans rien détruire de ce que je dis ici, puisqu'il a pu mourir depuis qu'Arcas est parti de Rome pour apporter la nouvelle de la démission de sa dictature; ce qui fait en même temps que Sertorius est assassiné. Je dis de plus que, bien que nous devions être assez scrupuleux observateurs de l'ordre des temps, néanmoins, pourvu que ceux que nous faisons parler se soient connus, et aient eu ensemble quelques intérêts à démêler, nous ne sommes pas obligés à nous attacher si précisément à la durée de leur vie. Sylla était mort quand Sertorius fut tué, mais il pouvait vivre encore sans miracle; et l'auditeur, qui communément n'a qu'une teinture superficielle de l'histoire, s'offense rarement d'une pareille prolongation qui ne sort point de la vraisemblance. Je ne voudrais pas toutefois faire une règle générale de cette licence, sans y mettre quelque distinction. La mort de Sylla n'apporta aucun changement aux affaires de Sertorius en Espagne, et lui fut de si peu d'importance, qu'il est malaisé, en lisant la vie de ce héros chez Plutarque, de remarquer lequel des deux est mort le premier, si l'on n'en est pas instruit d'ailleurs. Autre chose est de celles qui renversent les États, détruisent les partis, et donnent une autre face aux affaires, comme a été celle de Pompée, qui ferait révolter tout l'auditoire contre un auteur, s'il avait l'impudence de la mettre après celle de César. D'ailleurs, il fallait colorer et excuser en quelque sorte la guerre que Pompée et les autres chefs romains continuaient contre Sertorius; car il est assez malaisé de comprendre pourquoi l'on s'y obstinait, après que la république semblait être rétablie par la démission volontaire et la mort de son tyran.

Sans doute que son esprit de souveraineté, qu'il avait fait revivre dans Rome, n'y était pas mort avec lui, et que Pompée et beaucoup d'autres, aspirant dans l'âme à prendre sa place, craignaient que Sertorius ne leur y fût un puissant obstacle,

ou par l'amour qu'il avait toujours pour sa patrie, ou par la grandeur de sa réputation et le mérite de ses actions, qui lui eussent fait donner la préférence si ce grand ébranlement de la république l'eût mise en état de ne se pouvoir passer de maître. Pour ne pas déshonorer Pompée par cette jalousie secrète de son ambition, qui semait dès lors ce qu'on a vu depuis éclater si hautement, et qui peut-être était le véritable motif de cette guerre, je me suis persuadé qu'il était plus à propos de faire vivre Sylla, afin d'en attribuer l'injustice à la violence de sa domination. Cela m'a servi de plus à arrêter l'effet de ce puissant amour que je lui fais conserver pour son Aristie[1], avec qui il n'eût pu se défendre de renouer, s'il n'eût eu rien à craindre du côté de Sylla, dont le nom odieux, mais illustre, donne un grand poids aux raisonnements de la politique, qui fait l'âme de toute cette tragédie.

Le même Pompée semble s'écarter un peu de la prudence d'un général d'armée, lorsque, sur la foi de Sertorius, il vient, conférer avec lui dans une ville dont le[2] chef du parti contraire est maître absolu; mais c'est une confiance de généreux à généreux[3], et de Romain à Romain, qui lui donne quelque droit de ne craindre aucune supercherie de la part d'un si grand homme. Ce n'est pas que je ne veuille bien accorder aux critiques qu'il n'a pas assez pourvu à sa propre sûreté; mais il m'était impossible de garder l'unité du lieu sans lui faire faire cette échappée, qu'il faut imputer à l'incommodité de la règle, plus qu'à moi qui l'ai bien vue. Si vous ne voulez l'accorder à l'impatience qu'il avait de voir sa femme, dont je le fais encore si passionné, et à la peur qu'elle ne prît un autre mari, faute de savoir ses intentions pour elle, vous la pardonnerez au plaisir

1. *Var.* « Pour Aristie. »
2. Les anciennes éditions portent *ce chef*.
3. Corneille a souvent employé substantivement l'adjectif *généreux*.

Ces cruels *généreux* n'y peuvent consentir.
(*Horace*, act. III, sc. II.)

Et peu de *généreux* vont jusqu'à dédaigner
Après un sceptre acquis la douceur de régner.
(*Cinna*, act. II, sc. I.)

Parmi les *généreux* il n'en va pas de même.
(*Nicomède*, act. V, sc. VI.)

Cet emploi du mot *généreux* est sans exemple dans Racine. Le *Dictionnaire* de Littré en cite un exemple de Molière et un autre de Bossuet.

qu'on a pris à cette conférence, que quelques-uns des premiers dans la cour et pour la naissance et pour l'esprit ont estimé[1] autant qu'une pièce entière. Vous n'en serez pas désavoués par Aristote, qui souffre qu'on mette quelquefois des choses sans raison sur le théâtre, quand il y a apparence qu'elles seront bien reçues, et qu'on a lieu d'espérer que les avantages que le poème en tirera[2] pourront mériter cette grâce.

1. *Var.* « Estimé » sans accord du participe passé, dans une sorte de sens absolu. Cette forme n'était pas sans exemple au temps de Corneille.

2. *Retirera* serait aujourd'hui le mot propre. La correction a déjà été faite dans les éditions de Thomas Corneille et de Voltaire.

SERTORIUS

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES[1]

ACTEURS[2]

SERTORIUS, général du parti de Marius en Espagne.
PERPENNA, lieutenant de Sertorius.
AUFIDE[3], tribun de l'armée de Sertorius.
POMPÉE, général du parti de Sylla.
ARISTIE[4], femme de Pompée.
VIRIATE, reine de Lusitanie, à présent Portugal.
THAMIRE, dame d'honneur de Viriate.
CELSUS, tribun du parti de Pompée.
ARCAS, affranchi d'Aristius, frère d'Aristie.

La scène est à Nertobrige, ville d'Aragon, conquise par Sertorius, à présent Catalayud[5].

---

1. *Principales éditions*. Édition princeps, 1662, in-12. — Réimpressions comprises dans les recueils publiés du vivant de Corneille : 1666, in-8. — 1668, in-12. — 1682, in-12. — Edition générale publiée par Thomas Corneille : 1692. — Édition de Voltaire : 1764. — Edition Lefèvre, dans la collection des classiques français imprimés par Didot. — Édition Marty-Laveaux. Collection des grands écrivains de la France, publiée sous la direction de M. Régnier. Paris, Hachette, 1862.

2. Les anciennes éditions portent toujours le mot *acteurs* au lieu de celui de *personnages* que nous employons aujourd'hui.

3. Personnage emprunté à l'histoire. Plutarque (*Vie de Sertorius*, ch. XXVI) le nomme parmi les complices de Perponna.

4. Le vrai nom de la première femme de Pompée est Antistie, ainsi que Corneille en avertit lui-même le lecteur.

5. Toutes les anciennes éditions de Corneille, et même celle de Voltaire, portent ce nom de ville ainsi écrit au lieu de *Calataïud* qui est la forme véritable. Il est d'ailleurs plus que douteux que Calataiud corresponde à la ville antique de Nertobrige ; on croit assez généralement que Nertobrige était sur l'emplacement du petit bourg de Riela, sur le Xalon, dans la province de Saragosse.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

PERPENNA, AUFIDE.

PERPENNA.

D'où me vient ce désordre, Aufide, et que veut dire
Que mon cœur sur mes vœux garde si peu d'empire?
L'horreur que malgré moi me fait la trahison
Contre tout mon espoir révolte ma raison;
Et de cette grandeur sur le crime fondée, 5
Dont jusqu'à ce moment m'a trop flatté l'idée,
L'image tout affreuse, au point d'exécuter,

Vers 1 et 2. Voltaire ouvre son commentaire sur Sertorius en attaquant ces deux premiers vers, et en particulier la locution « que veut dire », dans le sens de *pourquoi? est-il possible? Comment se peut-il?* Cette locution a toujours été, et est encore du meilleur français. Le *Dictionnaire* de Littré, (Art. VOULOIR, nº 18) dit qu'elle s'emploie pour marquer un simple étonnement, et le dictionnaire a raison.

7. *Var.* « L'image *toute* affreuse. » C'est la leçon que donne, d'après les anciennes éditions, M. Marty-Laveaux. La grammaire, au temps de Corneille, était encore fort indécise sur ce point. Ainsi, dans la traduction de l'*Imitation* on trouve :

Ta déité
Qu'il embrasse et voit *toute* entière.
(*Imit.*, IV, 1401.)

Racine lui-même maintenait généralement cette orthographe. Il a écrit dans les anciennes éditions de *Phèdre :*

C'est Vénus *toute* entière à sa proie attachée.

Et dans *Esther :*

Votre âme, en m'écoutant, paraît *toute* interdite.

— Voltaire dit qu'*exécuter* ne peut être employé comme verbe neutre. La forme, pour être un peu rare, est cependant très française. Voltaire avait évidemment oublié vers de *Cinna* (acte II, sc. I.) :

On entreprend assez, mais aucun n'*exécute.*

Et les charmants petits vers de La Fontaine :

Ne faut-il que délibérer :
La cour en conseillers foisonne :
Est-il besoin d'*exécuter :*
L'on n'y rencontre plus personne.
(*Fabl.* II, 2.)

Ne trouve plus en moi de bras à lui prêter.
En vain l'ambition, qui presse mon courage,
D'un fond brillant d'honneur pare son noir ouvrage; 10
En vain, pour me soumettre à ses lâches efforts,
Mon âme a secoué le joug de cent remords:
Cette âme, d'avec soi tout à coup divisée,
Reprend de ces remords la chaîne mal brisée,
Et de Sertorius le surprenant bonheur 15
Arrête une main prête à lui percer le cœur.

AUFIDE.

Quel honteux contre-temps de vertu délicate
S'oppose au beau succès de l'espoir qui vous flatte?
Et depuis quand, seigneur, la soif du premier rang
Craint-elle de répandre un peu de mauvais sang? 20

13. « *Divisée d'avec soi,* dit Voltaire, est une faute contre la langue; on est séparé de quelque chose, mais non pas divisé de quelque chose. »

Le *Dictionnaire* de Littré réfute Voltaire par ces deux exemples décisifs :

« Vous diriez que Jésus-Christ ne saurait se passer d'eux, et que son royaume ne lui plairait pas s'il ne le possédait en leur compagnie, et s'il ne leur en faisait part; il ne veut pas même que son Père les *divise de lui* dans son affection. (Bossuet, 2e *Sermon pour la Toussaint.*)

« Ces mers qui *divisent la Grèce d'avec l'Italie.* (Fénelon, *Telémaque*, l. XII.)

Le *Lexique de la langue de Corneille* de Godefroy donne avec beaucoup de raison des exemples contemporains de Corneille : « Les Mazarins voulaient, *diviser* le peuple *du parlement.* (De Retz, *Mémoires*, III.) — Rien ne nous *divise* tant *d'avec les hérétiques* que la profession que nous faisons d'expliquer l'Écriture sainte selon le sens des Pères. (Arnaud, *Remarques sur les principales erreurs.*)

17. Voltaire a raison de blâmer *un contre-temps de vertu.* Corneille a du reste pris plus d'une fois *contre-temps* dans un sens figuré. Il a dit dans *Don Sanche :*

Quittez ces *contre-temps* de froide raillerie.

Le véritable emploi de ce terme était peut-être encore mal défini. Le P. Bouhours, en 1671 (*Entretiens d'Ariste et d'Eugène*), parle de *contre-temps* comme d'un terme « assez nouveau ». Le *Dictionnaire* de Littré cite cependant un exemple du XVIe siècle : « D'un seul clin d'œil ou d'une seule parole échappée à *contre-temps.* » (Sully.) — L'emploi véritable de *contre-temps* comme substantif est bien indiqué par Racine dans le vers d'*Esther :*

Il est des *contre-temps* qu'il faut qu'un sage essuie.

18. Remarquer l'emploi considérable que fait la langue du XVIIe siècle du verbe *flatter* dans ses divers sens, soit au propre soit au figuré. Ce verbe est évidemment d'un moindre emploi dans la langue actuelle.

20. Expression un peu étrange, mais familière à Corneille. Il l'avait déjà employée dans *Polyeucte* (acte V, sc. IV.) :

Et quand nos vieux héros avaient de *mauvais sang,*
Ils eussent pour le perdre ouvert leur propre flanc.

Et dans *Héraclius* (acte II, sc. VI.) :

Il n'eut rien du tyran qu'un peu de *mauvais sang,*
Dont la dernière guerre a trop purgé son flanc.

Avez-vous oublié cette grande maxime,
Que la guerre civile est le règne du crime;
Et qu'aux lieux où le crime a plein droit de régner
L'innocence timide est seule à dédaigner?
L'honneur et la vertu sont des noms ridicules; 25
Marius ni Carbon n'eurent point de scrupules;
Jamais Sylla, jamais...

PERPENNA.

Sylla ni Marius
N'ont jamais épargné le sang de leurs vaincus:

21-26. Il est superflu de remarquer avec Voltaire que « ces maximes sont abominables ». Ce qui est plus digne d'attention, c'est qu'en effet, chez Corneille, les personnages pervers dépassent presque toujours du premier coup les bornes ordinaires de la perversité. C'est l'inconvénient de la tragédie, conçue, ainsi que le faisait Corneille, comme une sorte de plaidoyer ou de controverse entre les sentiments élevés et les instincts bas de la nature humaine. Dès que le confident représente dans cette discussion les suggestions honteuses et les penchants vicieux de notre nature, il cesse d'être vrai comme personnage et devient simplement l'avocat du mal.

Les confidents de Corneille sont trop souvent les tentateurs ou les mauvais génies de ses héros, et dans ce cas il semble prendre plaisir à supprimer chez eux toute trace de la grandeur morale qu'il concentre dans l'âme de leurs interlocuteurs. Il produit ainsi un effet d'opposition qui est intéressant au théâtre, mais qui n'est pas dans la nature. L'homme, « ondoyant et divers », présente presque toujours le mélange et la lutte de ses bons et de ses mauvais instincts, et, même lorsqu'il est arrivé à la scélératesse, il ne fait pas ainsi étalage des maximes perverses qui inspirent ses crimes. C'est ici que Voltaire a raison d'opposer le caractère de Narcisse à celui d'Aufide, et de montrer combien, dans *Britannicus*, Racine fait preuve d'une connaissance plus profonde du cœur humain.

Quant au vers 22, « que la guerre civile est le règne du crime », ne faut-il pas y voir un amer souvenir de cette Fronde que Corneille avait détestée, et qui avait causé en Normandie les plus grandes calamités? Fidèle à la cause du roi, Corneille avait rempli, du 19 février 1650 jusqu'au 15 mars 1651, la charge de procureur-syndic des États de Normandie, à la place d'un sieur Baudry, homme du duc de Longueville, gouverneur de la province, et l'un des chefs de la révolte. Il avait été témoin des ravages de la peste qui désola la contrée de 1647 à 1653, de la destruction des récoltes par les armées en 1649; il avait géré en qualité de marguillier la fabrique de la paroisse de Saint-Sauveur de 1651 à 1652, pendant une des périodes les plus terribles du fléau. Tous ces lugubres spectacles avaient fait sur Corneille une impression profonde, et, comme la plupart de ses contemporains, il ne laisse passer aucune occasion de maudire la guerre civile ou d'exalter l'ordre rétabli.

28. « On ne dit point, fait observer Voltaire, *mon vaincu*, comme on dit mon esclave, mon ennemi. »

Cependant, puisqu'on dit très bien *mon vainqueur, leurs vainqueurs*, est-ce une licence par trop forte que de dire *leurs vaincus*? Qu'on veuille remarquer que *vaincu* a toujours été pris substantivement, quand il est accompagné soit de l'article, soit d'un pronom démonstratif; on dit très bien « le vaincu, les vaincus, cet illustre vaincu ». Bossuet a dit « le victorieux » par opposition « au vaincu », donnant ainsi doublement l'exemple de faire un substantif. (*Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans.*) Tout se réduit donc à justifier l'emploi du pronom possessif. Or cela se disait très bien au temps de Corneille. Mairet a écrit dans sa *Sophonisbe* (acte III, sc. IV.):

. . . . Jamais un généreux vainqueur
N'affligea *son vaincu* d'un langage moqueur.

Et Rotrou dans sa belle tragédie de *Venceslas* (acte II, sc. II.):

J'étais mort pour ma gloire et je n'ai pas vécu,
Tant que ce lâche cœur s'est dit *votre vaincu*.

Tour à tour la victoire, autour d'eux en furie,
A poussé leur courroux jusqu'à la barbarie; 30
Tour à tour le carnage et les proscriptions
Ont sacrifié Rome à leurs dissensions;
Mais leurs sanglants discords qui nous donnent des maîtres,
Ont fait des meurtriers et n'ont point fait de traîtres:
Leurs plus vastes fureurs jamais n'ont consenti 35
Qu'aucun versât le sang de son propre parti;
Et dans l'un ni dans l'autre aucun n'a pris l'audace
D'assassiner son chef pour monter en sa place.

AUFIDE.

Vous y renoncez donc, et n'êtes plus jaloux

Si l'on veut des exemples de licences à propos du mot *vaincu*, il y en a de bien plus fortes dans Racine. Il a écrit dans *Alexandre :*

Vaincu du pouvoir de vos charmes,

Et dans *Bajazet* (act. IV, sc. VI.) :

Quoi déjà votre amour *des obstacles vaincu*?

Vaincu de, par analogie avec *vainqueur de*, au lieu de *vaincu par* que la grammaire exige, est certainement une licence plus forte que *leurs vaincus*.

33. *Discords*, que Vaugelas proscrivait, mais qu'employait Malherbe, a survécu aux condamnations qu'ont portées contre lui plusieurs critiques du grand siècle. Si Thomas Corneille le considérait comme « entièrement hors d'usage », Littré nous le montre repris par plusieurs auteurs modernes et même par Béranger.

Dans nos *discords* j'ai fait plus d'un naufrage,
Sans fuir jamais la France et son beau ciel.
(*Le bon Vieillard.*)

Concluons que c'est un excellent synonyme de *discorde* et qu'il est de la meilleure langue.

35. Bien que *vaste* se dise très bien des choses morales, des sentiments ou des passions, son emploi avec *fureurs* paraît un peu étrange. C'est avec les mots tels que *pensées*, *désirs* et leurs synonymes que son emploi est consacré par l'exemple des meilleurs maîtres :

Quittez le long espoir et les *vastes pensées*.
(LA FONTAINE, *Fables*, l. IX, 8.)

Je ne m'égare point en ces *vastes désirs*.
(RACINE, *Esther*, act. III, sc. IV.)

Signalons cependant un emploi fort curieux dans Molière :

Je refuse d'un cœur la *vaste complaisance*,
Qui ne fait du mérite aucune différence.
(*Le Misanthrope*, act. I, sc. I.)

38. Cette réplique de Perponna est de la plus grande noblesse; mais elle a le tort de rentrer dans ce que nous appelions tout à l'heure « les plaidoyers ». Perponna ne soutiendra pas jusqu'au bout ce beau caractère, et l'on sait le précepte d'Horace :

Servetur ad imum
Qualis ab incœpto processerit, et sibi constet.

39. Forme louche et irrégulière. « Etre jaloux de faire une chose » signifie

De suivre les drapeaux d'un chef moindre que vous? 40
Ah! s'il faut obéir, ne faisons plus la guerre:
Prenons le même joug qu'a pris toute la terre.
Pourquoi tant de périls? Pourquoi tant de combats?
Si nous voulons servir, Sylla nous tend les bras.
C'est mal vivre en Romain que prendre loi d'un homme; 45
Mais, tyran pour tyran, il vaut mieux vivre à Rome.

PERPENNA.

Vois mieux ce que tu dis quand tu parles ainsi.
Du moins la liberté respire encore ici.
De notre république, à Rome anéantie,
On y voit refleurir la plus noble partie: 50
Et cet asile, ouvert aux illustres proscrits,
Réunit du sénat les précieux débris:
Par lui Sertorius gouverne ces provinces,
Leur impose tribut, fait des lois à leurs princes,
Maintient de nos Romains le reste indépendant; 55
Mais comme tout parti demande un commandant,
Ce bonheur imprévu qui partout l'accompagne,
Ce nom qu'il s'est acquis chez les peuples d'Espagne...

AUFIDE.

Ah! c'est ce nom acquis avec trop de bonheur
Qui rompt votre fortune et vous ravit l'honneur: 60
Vous n'en sauriez douter, pour peu qu'il vous souvienne

ordinairement avoir un vif désir de faire cette chose, ou tenir à cette chose. Or Corneille prend ici *jaloux* dans le sens de *mécontent* ou *irrité;* ce qui est contraire et à l'usage général et à la propre langue de Corneille. Lui-même dit plus loin :

> Du droit de commander je ne suis point *jaloux*.

Et dans *Nicomède* (acte V, sc. IX.) :

> N'attendons pas leur ordre et montrons-nous *jaloux*
> De l'honneur qu'ils auraient à disposer de nous.

46. Corneille transforme ici, pour les placer dans la bouche d'Aufide, les paroles que Plutarque prête à Perpenna quand il excite les conjurés contre Sertorius : « Quel mauvais génie s'est emparé de nous, et nous traîne ainsi de mal « en pis, nous qui, pouvant demeurer tranquillement dans nos maisons, avons « dédaigné d'obéir à Sylla qui était maître de la terre et de la mer. Conduits « par notre mauvaise destinée, nous sommes venus ici au bout du monde, « pour y vivre en liberté, et nous y subissons la plus honteuse servitude; et, « ce qui est plus horrible encore, nous la subissons volontairement, en nous « rendant nous-mêmes les gardes et les satellites de la fuite de Sertorius. » (*Vie de Sertorius.*) Il est curieux de voir comment la prose un peu molle de Plutarque se métamorphose sous la plume de Corneille; les vers que prononce Aufide sont parmi les plus beaux de notre tragédie.

54. Remarque juste de Voltaire : « Par un caprice de langue, on dit *faire la loi à quelqu'un,* et non pas *faire des lois à quelqu'un.* »

57. *Imprévu* n'est pas le mot propre. Si Sertorius est constamment heureux, son bonheur n'est pas *imprévu,* mais *inouï,* qui, d'ailleurs, faisait aussi le vers.

60. *Var.* Qui rompt votre fortune et *nous* ravit l'honneur.

Du jour que votre armée alla joindre la sienne,
Lors...

PERPENNA.

N'envenime point le cuisant souvenir
Que le commandement devait m'appartenir.
Je le passais en nombre aussi bien qu'en noblesse : 65
Il retombait sans moi dans sa propre faiblesse ;
Mais si tôt qu'il parut, je vis en moins de rien
Tout mon camp déserté pour repeupler le sien ;
Je vis par mes soldats mes aigles arrachées
Pour se ranger sous lui voler vers ses tranchées ; 70
Et pour en colorer l'emportement honteux,
Je les suivis de rage, et m'y rangeai comme eux.
L'impérieuse aigreur de l'âpre jalousie,
Dont en secret dès lors mon âme fut saisie,
Grossit de jour en jour sous une passion 75
Qui tyrannise encor plus que l'ambition.
J'adore Viriate, et cette grande reine,
Des Lusitaniens l'illustre souveraine,
Pourrait par son hymen me rendre sur les siens

63-64. Ellipse par trop forte qui constitue une véritable faute de français. On ne peut ainsi donner pour régime à un substantif toute une proposition incidente explicative commençant par *que*. La logique et la grammaire exigeraient : « N'envenime point ma douleur en me rappelant que le commandement « devait m'appartenir. » Il y a dans la vieille langue latine des substantifs ayant force de verbe (chez Plaute par exemple qui a écrit : *Quæ tibi hanc tactio est rem?*) Mais il n'y en a point en français. C'est sur des irrégularités semblables qu'auraient dû porter les critiques de Voltaire.

65. Nous ne maintenons pas, malgré l'exemple de l'excellente édition de M. Marty-Laveaux, l'orthographe *oi* pour les terminaisons des imparfaits, ou quelques mots consacrés par la tradition du XVIIe siècle, comme le mot *faiblesse*. Le maintien de cette orthographe a sans doute son importance pour les textes de poètes, à cause de quelques rimes ; mais dans une édition classique il nous a semblé préférable de suivre l'orthographe adoptée de nos jours, et introduite dès le temps de Voltaire.

71. Exemple extrêmement rare du mot *emportement* pris dans le sens matériel de l'*action d'emporter*, de *transport*. Ce sens a échappé aux deux auteurs des *Lexiques de la langue de Corneille*, et n'est pas mentionné non plus par le *Dictionnaire* de Littré.

72. Corneille, dans tout ce morceau, s'est encore inspiré de Plutarque, en imprimant aux pensées du vieil historien grec la touche vigoureuse de son style. Voici le passage : « Perpenna Vento, qui suivait le même parti que « Sertorius, étant arrivé en Espagne avec beaucoup d'argent et beaucoup de « troupes, voulait faire seul de son côté la guerre à Métellus. Ses soldats « s'emportèrent alors contre lui, et on ne parlait que de Sertorius dans leur « camp ; ce qui mortifia extrêmement Perpenna, qui était enflé de sa naissance « et de ses richesses. Bien plus encore, dès qu'on eut appris que Pompée était « en chemin et qu'il passait déjà les Pyrénées, ces mêmes soldats prirent « leurs armes, et, arrachant les enseignes des endroits où elles étaient plantées, « se mirent à crier contre Perpenna, et à le presser de les mener à Sertorius, « le menaçant, en cas de refus, de l'abandonner, et de se retirer auprès de ce « capitaine qui savait se sauver lui-même et sauver les autres. Perpenna, forcé « de leur obéir, alla joindre Sertorius avec cinquante-trois cohortes. » (*Vie de Sertorius.*)

Ce pouvoir absolu qu'il m'ôte sur les miens. 80
Mais elle-même, hélas! de ce grand nom charmée,
S'attache au bruit heureux que fait sa renommée,
Cependant qu'insensible à ce qu'elle a d'appas,
Il me dérobe un cœur qu'il ne demande pas.
De son astre opposé telle est la violence, 85
Qu'il me vole partout, même sans qu'il y pense,
Et que toutes les fois qu'il m'enlève mon bien,
Son nom fait tout pour lui sans qu'il en sache rien.
Je sais qu'il peut aimer et nous cacher sa flamme,
Mais je veux sur ce point lui découvrir mon âme: 90
Et s'il peut me céder ce trône où je prétends,
J'immolerai ma haine à mes désirs contents;
Et je n'envierai plus le rang dont il s'empare,
S'il m'en assure autant chez ce peuple barbare,
Qui, formé par nos soins, instruit de notre main, 95
Sous notre discipline est devenu romain.

AUFIDE.

Lorsqu'on fait des projets d'une telle importance,
Les intérêts d'amour entrent-ils en balance?
Et si ces intérêts vous sont enfin si doux,
Viriate, lui mort, n'est-elle pas à vous? 100

PERPENNA.

Oui; mais de cette mort la suite m'embarrasse.

85-88. Voltaire, au lieu de discuter si l'on peut dire « la violence d'un astre », aurait dû remarquer que ces quatre vers, fort spirituels, ont l'entrain et le ton de la comédie, plutôt que la noblesse tragique. Nous n'en ferons pas un reproche à Corneille; plus que tout autre, il a donné l'exemple de ce mélange du ton familier et du style noble que les novateurs du temps de la Restauration ont cru emprunter à Shakespeare, tandis qu'ils n'avaient qu'à le copier chez Corneille.

101. Voltaire s'est encore trompé sur ce vers, et reproche à tort au mot *embarrasse* d'être un terme de comédie. *Embarrasser*, dans le sens de *mettre dans l'embarras*, se disait très bien alors même dans le style noble, et il y en a jusqu'à trois exemples dans celui que Voltaire appelait l'inimitable Racine :

Modérez des bontés dont l'excès *m'embarrrasse*.
(*Phèdre*, act. I, sc. II.)

Un reproche secret *embarrasse* mon âme.
(*Esther*, act. II, sc. V.)

Quel prodige nouveau me trouble *et m'embarrasse*
(*Athalie*, act. II, sc. VII.)

C'est dans le *Menteur* que Corneille a su donner à ce mot une signification comique, tout en lui conservant un sens très français :

Comme en sa propre fourbe un menteur *s'embarrasse !*
(Act. V, sc. VII.)

C'est le sens d'*entravé* que Racine a employé dans *Phèdre :*

Dans les rênes lui-même il tombe *embarrassé*.

Enfin il faut remarquer aussi le sens de *compliqué* que Corneille a employé

Aurai-je sa fortune aussi bien que sa place ?
Ceux dont il a gagné la croyance et l'appui
Prendront-ils même joie à m'obéir qu'à lui ?
Et pour venger sa trame indignement coupée 105
N'arboreront-ils point l'étendard de Pompée ?

AUFIDE.

C'est trop craindre, et trop tard. C'est dans votre festin
Que ce soir par votre ordre on tranche son destin.
La trêve a dispersé l'armée à la campagne,
Et vous en commandez ce qui nous accompagne. 110
L'occasion nous rit dans un si grand dessein;
Mais tel bras n'est à nous que jusques à demain.
Si vous rompez le coup, prévenez les indices;
Perdez Sertorius ou perdez vos complices.
Craignez ce qu'il faut craindre : il en est parmi nous 115
Qui pourraient bien avoir mêmes remords que vous;
Et si vous différez... Mais le tyran arrive ;
Tâchez d'en obtenir l'objet qui vous captive;
Et je prierai les dieux que dans cet entretien
Vous ayez assez d'heur pour n'en obtenir rien. 120

SCÈNE II

SERTORIUS, PERPENNA.

SERTORIUS.

Apprenez un dessein qui vient de me surprendre.
Dans deux heures Pompée en ce lieu doit se rendre:
Il veut sur nos débats conférer avec moi,
Et pour toute assurance il ne prend que ma foi.

dans l'*Examen de Cinna*. « C'est l'inconvénient des pièces *embarrassées*, qu'aux termes de l'art on nomme implexes... »

102. C'est ici qu'on pourrait signaler à juste titre un vers de comédie. Un neveu convoitant la succession d'un oncle ne s'exprimerait pas autrement. Ajoutons que la tournure à demi comique de ce vers fait faire au lecteur un contre-sens involontaire sur le mot *fortune*, qui signifie ici *heureuse chance, bonheur*, et qu'on est tenté presque instinctivement de traduire par *avoir*.

108. *Croyance* est rare dans le sens de *confiance* quand il s'agit d'une personne. Corneille l'avait déjà employé en ce sens dans *Nicomède :*

> Doit-on *quelque croyance à des âmes si noires?*
>
> (Acte III, sc. VIII.)

107 et 108. *Var.*

> C'est trop craindre et trop tard : ce soir, *dans le festin*
> *Vous avez donné l'heure à trancher son destin.*

109. « A la campagne » ne se dirait plus aujourd'hui en ce sens. Il faudrait dans la campagne ».

116. *Var.* « Qui pourraient bien avoir *même remords* que vous ».

PERPENNA.

La parole suffit entre les grands courages; 125
D'un homme tel que vous la foi vaut cent otages:
Je n'en suis point surpris; mais ce qui me surprend,
C'est de voir que Pompée ait pris le nom de Grand,
Pour faire encore au vôtre entière déférence,
Sans vouloir de lieu neutre à cette conférence. 130
C'est avoir beaucoup fait que d'avoir jusque-là
Fait descendre l'orgueil du héros de Sylla.

SERTORIUS.

S'il est plus fort que nous, ce n'est plus en Espagne,
Où nous forçons les siens de quitter la campagne,
Et de se retrancher dans l'empire douteux 135
Que lui souffre à regret une province ou deux,
Qu'à sa fortune lasse il craint que je n'enlève,
Sitôt que le printemps aura fini la trêve.
C'est l'heureuse union de vos drapeaux aux miens

125. Exemple frappant du mot *courage* pris si fréquemment dans Corneille comme synonyme absolu de *cœur*. Dans le même acte, un peu plus loin, il fera dire à Aristie (v. 267) :

Vous savez à quel point *mon courage* est blessé.

Dans un passage de l'*Imitation* Corneille a employé *cœur* et *courage* dans la même phrase, comme deux parfaits synonymes :

L'homme ne voit que le visage;
Mais Dieu voit jusqu'au fond *du cœur*.
L'homme des nations voit la vaine splendeur,
Mais Dieu connaît leur source et voit dans *le courage*
Ou leur souillure ou leur candeur.

Les exemples abondent dans toute la langue du XVIIe siècle. Racine emploie ce mot aussi bien que Corneille. Il a dit dans *Phèdre* (acte II, sc. I.) :

Le nom d'amant peut-être offense *son courage*.

Bossuet l'emploie en prose. tout le monde connaît la phrase de l'*Oraison funèbre de Condé :* « Ce grand prince calma les *courages émus*. » Mais ce qui est plus curieux, c'est de voir cet emploi du mot *courage* persister accidentellement jusque dans la langue de Voltaire. Il a écrit dans *Zaïre* (act. I, sc. I.) :

Un étranger, Fatime, un captif inconnu,
Promet beaucoup, tient peu, permet à *son courage*
Des serments indiscrets pour sortir d'esclavage.

129. Remarque de Voltaire : « *Faire déférence* est un solécisme. On montre, on a de la déférence; on *ne fait point déférence*, comme on fait hommage. »
Ce qui explique ici cette irrégularité de langage de Corneille, c'est que *déférer à quelqu'un* se disait alors pour *avoir de la déférence pour quelqu'un*. Voir par exemple la *Suite du Menteur* (acte III, sc. II.) :

Puisqu'elle me préfère,
Ce que j'ai fait pour lui vaut bien qu'il *me défère*.

Il se disait aussi, même en prose, dans le sens *d'accorder par déférence*. Il y en a des exemples jusque dans Saint-Simon : « Comme frères, nos Lorrains lui avaient déjà *déféré* bien des choses. »

Qui fait ces beaux succès qu'à toute heure j'obtiens; 140
C'est à vous que je dois ce que j'ai de puissance:
Attendez tout aussi de ma reconnaissance.
Je reviens à Pompée, et pense deviner
Quels motifs jusqu'ici peuvent nous l'amener.
Comme il trouve avec nous peu de gloire à prétendre, 145
Et qu'au lieu d'attaquer il a peine à défendre,
Il voudrait qu'un accord, avantageux ou non,
L'affranchît d'un emploi qui ternit ce grand nom;
Et chatouillé d'ailleurs par l'espoir qui le flatte,
De faire avec plus d'heur la guerre à Mithridate, 150
Il brûle d'être à Rome afin d'en recevoir
Du maître qu'il s'y donne et l'ordre et le pouvoir.

PERPENNA.

J'aurais cru qu'Aristie ici réfugiée,
Que, forcé par ce maître, il a répudiée,
Par un reste d'amour l'attirât en ces lieux 155
Sous une autre couleur lui faire ses adieux;
Car de son cher tyran l'injustice fut telle,
Qu'il ne lui permit point de prendre congé d'elle.

SERTORIUS.

Cela peut être encor; ils s'aimaient chèrement;
Mais il pourrait ici trouver du changement. 160
L'affront pique à tel point le grand cœur d'Aristie,
Que, sa première flamme en haine convertie,

146. Voltaire blâme l'emploi de *défendre* mis ainsi sans régime. Cet emplo est en effet très rare, mais il n'est pas absolument contraire au génie de la langue. Le *Dictionnaire* de Littré en cite même un exemple assez moderne :

Chacun savait mourir; nul ne savait *défendre*.
(LEGOUVÉ, *Mérite des femmes*.)

149-150. Racine a-t-il eu comme une réminiscence involontaire de ces deux rimes de Corneille en écrivant ces deux vers à la fin de son *Mithridate*?

Dans cet embrassement dont la douceur me flatte,
Venez, et recevez l'âme de Mithridate.

155. L'imparfait de l'indicatif serait ici plus conforme à la grammaire. Remarquer aussi la suppression de la préposition entre *attirer* et le verbe *faire*.

159. On a remarqué que ce vers est un emprunt que Corneille se fait à lui-même. Il fait dire à Pauline, dans *Polyeucte* (acte I, sc. IV.) :

Cela pourrait bien être; il m'aimait chèrement.

162. Latinisme; c'est une sorte d'ablatif absolu. Ces constructions ne sont point d'ailleurs particulières à Corneille; elles ne sont pas moins fréquentes chez Racine :

Captive, toujours triste, importune à moi-même,
Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime ?
(*Andromaque*, act. I, sc. IV.)

Elle cherche bien moins un asile chez nous
Que la gloire d'y prendre un plus illustre époux.
C'est ainsi qu'elle parle et m'offre l'assistance 165
De ce que Rome encor a de gens d'importance,
Dont les uns ses parents, les autres ses amis,
Si je veux l'épouser, ont pour moi tout promis.
Leurs lettres en font foi, qu'elle vient de me rendre.
Voyez avec loisir ce que j'en dois attendre : 170
Je veux bien m'en remettre à votre sentiment.

PERPENNA.

Pourriez-vous bien, seigneur, balancer un moment,
A moins d'une secrète et forte antipathie
Qui vous montre un supplice en l'hymen d'Aristie ?
Voyant ce que pour dot Rome veut lui donner, 175
Vous n'avez aucun lieu de rien examiner.

SERTORIUS.

Il faut donc, Perpenna, vous faire confidence

Voilà comme, *occupé* de mon nouvel amour,
Mes yeux sans se fermer ont attendu le jour.
(*Britannicus*, act. II, sc. II.)

Songez de quelle ardeur, dans Éphèse *adorée*,
Aux filles de cent rois je vous ai préférée.
(*Mithridate*, act. IV, sc. IV.)

Huit ans déjà passés, une impie étrangère
Du sceptre de David usurpe tous les droits.
(*Athalie*, act. I, sc. I.)

La nourrice de Joas

Qui devant les bourreaux s'était jetée en vain,
Et *faible* le tenait renversé sur son sein.
(*Ibid.*, act. I, sc. III.)

166. Remarque de Voltaire : « *Gens d'importance*, expression populaire et triviale, que *la prose et la poésie* réprouvent également. »

Voltaire joue ici de malheur. *Si la prose réprouve cette expression triviale*, comment lui-même a-t-il écrit au deuxième chapitre de sa *Vie de Charles XII* : « Charles reçut *tous ces prisonniers d'importance* avec une politesse aussi aisée, « et un air aussi humain que s'il leur eût fait dans sa cour les honneurs d'une « fête ? » C'était donc aussi français au XVIIIe siècle qu'au temps de Corneille, ou au temps où La Fontaine, le grand maître de notre langue, écrivait :

Il vint des *partis d'importance* :
La belle les trouva trop chétifs de moitié.
(*Fables*, l. VII.)

Corneille a encore employé plus loin cette locution au IIIe acte (v. 661) :

Faites, faites entrer *ce héros d'importance*.

Dans *Nicomède*, il a dit *nom d'importance* pour *nom illustre*, *glorieux* (act. I, sc. II.) :

. . . . Ils se sont privés, pour ce *nom d'importance*
Des charmantes douceurs d'élever votre enfance.

169. Construction vicieuse. Ici Voltaire est dans son droit.

Et de ce que je crains, et de ce que je pense.
J'aime ailleurs. A mon âge il sied si mal d'aimer,
Que je le cache même à qui m'a su charmer; 180
Mais tel que je puis être, on m'aime, ou pour mieux dire,
La reine Viriate à mon hymen aspire;
Elle veut que ce choix de son ambition
De son peuple avec nous commence l'union,
Et qu'ensuite à l'envi mille autres hyménées 185
De nos deux nations, l'une à l'autre enchaînées,
Mêlent si bien le sang et l'intérêt commun,
Qu'ils réduisent bientôt ces deux peuples en un.
C'est ce qu'elle prétend pour digne récompense
De nous avoir servis avec cette constance 190
Qui n'épargne ni biens, ni sang de ses sujets
Pour affermir ici nos généreux projets;
Non qu'elle me l'ait dit, ou quelque autre pour elle;
Mais j'en vois chaque jour quelque marque fidèle;
Et comme ce dessein n'est plus pour moi douteux, 195
Je ne puis l'ignorer qu'autant que je le veux.
Je crains donc de l'aigrir si j'épouse Aristie,
Et que de ses sujets la meilleure partie,
Pour venger ce mépris et servir son courroux,
Ne tourne obstinément ses armes contre nous. 200
Auprès d'un tel malheur, pour nous irréparable,
Ce, qu'on promet pour l'autre est peu considérable;
Et, dans un faux espoir de nous mieux établir,
Ce renfort accepté pourrait nous affaiblir.
Voilà ce qui retient mon esprit en balance. 205
Je n'ai pour Aristie aucune répugnance;
Et la reine à tel point n'asservit pas mon cœur,
Qu'il ne fasse encor tout pour le commun bonheur.

PERPENNA.

Cette crainte, seigneur, dont votre âme est gênée,

179-208. Cet amalgame un peu étrange de la politique et de l'amour peut être critiqué au point de vue de l'art. Mais il ne faut point oublier qu'il était conforme au goût et aux mœurs de ce temps. La société formée à l'école de l'hôtel de Rambouillet ne concevait pas une tragédie d'où l'amour fût absent. Nous reviendrons plus loin sur les sentiments amoureux exprimés si vivement par Corneille en divers passages de *Sertorius*.

209. Qu'on n'oublie point que *gêner*, ainsi que le mot *gêne*, dans Corneille, est toujours pris dans son sens étymologique de *tourmenter*, *torturer*, mettre *à la gehenne*. La *gêne* (de *gehenna*, enfer) était un instrument de torture. C'est un de ces mots qui se sont ensuite affaiblis par l'usage, comme une monnaie effacée où l'on ne voit plus l'empreinte primitive.

Corneille s'en est encore servi plus loin, toujours dans le même sens (act. IV, sc. II, v. 1254) :

L'hymen où je m'apprête est pour vous une *gêne!*

Ne doit pas d'un moment retarder l'hyménée. 210
Viriate, il est vrai, pourra s'en émouvoir;
Mais que sert la colère où manque le pouvoir?
Malgré sa jalousie et ses vaines menaces,
N'êtes-vous pas toujours le maître de ses places?
Les siens, dont vous craignez le vif ressentiment, 215
Ont-ils dans votre armée aucun commandement?
Des plus nobles d'entre eux et des plus grands courages
N'avez-vous pas les fils dans Osca pour otages?
Tous leurs chefs sont Romains, et leurs propres soldats,
Dispersés dans nos rangs, ont fait tant de combats, 220
Que la vieille amitié qui les attache aux nôtres
Leur fait aimer nos lois et n'en vouloir pas d'autres.
Pourquoi donc tant les craindre et pourquoi refuser?...

Le sens de *gêner* pour *torturer* ne peut être mieux mis en lumière que par ces vers d'*Héraclius* (acte II, sc. VI):

Comme sa cruauté, *pour mieux gêner Maurice*,
Le forçait de ses fils à voir le sacrifice.

Et dans *Rodogune* (acte I, sc. VI) :

La reine, *à la gêner* prenant mille délices,
Ne commettait qu'à moi l'ordre de ses supplices.

Racine, dans *Andromaque* (acte I, sc. IV), a encore employé *gêner* dans ce sens :

Ah! que vous me *gênez!*

Et dans *Bérénice* (acte III, sc. II) :

Quoi! ne vous plairez-vous qu'à *vous gêner sans cesse?*
Jamais dans un grand cœur vit-on plus de faiblesse?

217-218. Expression sans doute un peu étrange, mais trop sévèrement blâmée par Voltaire. Du moment que *courage* est, dans la langue de Corneille, synonyme de *cœur*, ou d'*âme*, cette expression paraît simplement hardie, mais n'est pas absolument impropre.

218. Osca est aujourd'hui la ville aragonaise d'Huesca. C'est là sans doute que Sertorius fut tué par Perpenna. Corneille a commis une erreur historique en plaçant à Nertobrige la scène de sa tragédie.

220. Voltaire voit dans cette locution un provincialisme. On peut remarquer, à la décharge de Corneille, les nombreux emplois du verbe *faire* en style militaire: « faire la garde, faire le guet, faire la ronde, faire sentinelle. » Corneille avait du reste déjà employé cette expression dans *Œdipe* (acte II, sc. IV) :

Mon sort en ce seul point du vôtre est différent,
Que je ne puis sauver mon peuple qu'en mourant,
Et qu'au salut du vôtre un bras si nécessaire
A chaque jour pour lui *d'autres combats à faire.*
— *J'en ai fait*, et beaucoup, et d'assez généreux;
Mais celui-ci, madame, est le plus dangereux.

Et dans *Don Sanche :*

Depuis plus de dix ans, *il ne s'est fait combat*
Qui ne m'ait bien acquis ce grand nom de soldat.

SERTORIUS.

Vous-même, Perpenna, pourquoi tant déguiser?
Je vois ce qu'on m'a dit : vous aimez Viriate; 225
Et votre amour caché dans vos raisons éclate.
Mais les raisonnements sont ici superflus :
Dites que vous l'aimez, et je ne l'aime plus.
Parlez: je vous dois tant, que ma reconnaissance
Ne peut être sans honte un moment en balance. 230

PERPENNA.

L'aveu que vous voulez à mon cœur est si doux
Que j'ose...

SERTORIUS.

C'est assez; je parlerai pour vous.

PERPENNA.

Ah! seigneur, c'en est trop, et...

SERTORIUS.

Point de repartie :
Tous mes vœux sont déjà du côté d'Aristie;
Et je l'épouserai, pourvu qu'en même jour 235
La reine se résolve à payer votre amour;
Car, quoi que vous disiez, je dois craindre sa haine,
Et fuirais à ce prix cette illustre Romaine.
La voici : laissez-moi ménager son esprit;
Et voyez cependant de quel air on m'écrit. 240

239. L'emploi de *ménager* dans le sens de *préparer avec adresse* est ici très français, bien qu'il se dise plus souvent de choses matérielles, ou de circonstances à combiner que de l'esprit ou de l'âme.

240. Voltaire fait à dessein de toute cette scène un résumé ridicule. « Voilà donc, dit-il, ce vieux Sertorius qui a deux maîtresses et qui en cède une à son lieutenant. Il forme une partie carrée de Perpenna avec Viriate, et d'Aristie avec Sertorius. »

C'est bien mal comprendre la pensée de Corneille. Le mélange de l'amour et de la politique étant une fois admis, Sertorius, fidèle à la tradition des héros de Corneille, sacrifie à la fois son inclination pour Viriate et aux intérêts de son parti et à la reconnaissance qu'il a pour son lieutenant. Le vers, blâmé par Voltaire comme un vers de comédie,

Dites que vous l'aimez et je ne l'aime plus,

est une preuve nouvelle de magnanimité, et ne sert qu'à nous montrer Perpenna plus coupable de conspirer contre un chef qui le comble de bienfaits et renonce, en sa faveur, à la main d'une femme qu'il aime. La seule critique qu'on puisse faire, c'est que l'amour, dans l'âme de Sertorius, n'est point un sentiment impérieux, dominateur; c'est que le sacrifice qu'il fait de sa passion est relativement facile. Mais outre qu'il s'agit d'un vieillard, il s'agit avant tout d'un guerrier et d'un homme politique. Si, dans la pièce de Corneille, l'amour se mêle à la politique, la politique reste toujours sur le premier plan. A ce titre, *la tragédie de Sertorius* rentrerait davantage dans ce que nous appelons aujourd'hui le *drame historique*.

SCÈNE III

SERTORIUS, ARISTIE.

ARISTIE.

Ne vous offensez pas si dans mon infortune
Ma faiblesse me force à vous être importune :
Non pas pour mon hymen ; les suites d'un tel choix
Méritent qu'on y pense un peu plus d'une fois ;
Mais vous pouvez, seigneur, joindre à mes espérances, 245
Contre un péril nouveau, nouvelles assurances.
J'apprends qu'un infidèle, autrefois mon époux,
Vient jusque dans ces murs conférer avec vous.
L'ordre de son tyran et sa flamme inquiète
Me pourront envier l'honneur de ma retraite : 250
L'un en prévoit la suite et l'autre en craint l'éclat ;
Et tous les deux contre elle ont leurs raisons d'État.
Je vous demande donc sûreté tout entière
Contre la violence et contre la prière,
Si par l'une ou par l'autre il veut se ressaisir 255
De ce qu'il ne peut voir ailleurs sans déplaisir.

SERTORIUS.

Il en a lieu, madame ; un si rare mérite
Semble croître de prix quand par force on le quitte ;
Mais vous avez ici sûreté contre tous,
Pourvu que vous puissiez en trouver contre vous, 260
Et que contre un ingrat, dont l'amour fut si tendre,
Lorsqu'il vous parlera, vous sachiez vous défendre.
On a peine à haïr ce qu'on a tant aimé,
Et le feu mal éteint est bientôt rallumé.

243-244. Exemple de ces vers familiers, qui seraient du ton de la comédie, mais ne sont point déplacés dans le style tragique. Il est bon d'insister sur ce fait. On se figure trop souvent Corneille toujours grandiose ou solennel.

252. *Var.* « Et tous les deux contre elle ont *leur raison* d'Etat ».

257-264. Cette tirade de Sertorius, pleine d'esprit et de finesse, et à laquelle on ne peut reprocher qu'un tour un peu trop galant et maniéré, nous montre une fois de plus Corneille observateur délicat du cœur humain et grand moraliste. Les deux derniers vers surtout sont dignes de Racine. On ne peut mieux exprimer cette tendance du cœur à raviver sans cesse une ancienne passion, lorsqu'elle a pénétré les dernières profondeurs de l'âme. C'est à propos de ces fortes passions que Pascal a écrit ces mots qui peuvent servir de commentaire à la pensée de Corneille : « L'amour n'a pas d'âge ; il est toujours naissant. » (*Discours sur les passions de l'amour.*)

Pascal a dû se préoccuper de Corneille et a peut-être été un peu injuste envers lui en écrivant ce *Discours sur les passions de l'amour*. Songeait-il à l'auteur du *Cid* dans cette phrase : « Les auteurs ne nous peuvent pas bien dire les « mouvements de l'amour de leurs héros ; il faudrait qu'ils fussent héros eux-« mêmes ? » En ce cas le jugement est beaucoup trop sévère. Corneille avait

ARISTIE.

L'ingrat, par son divorce en faveur d'Emilie, 265
M'a livrée au mépris de toute l'Italie.
Vous savez à quel point mon courage est blessé ;
Mais s'il se dédisait d'un outrage forcé,
S'il chassait Emilie et me rendait ma place,
J'aurais peine, seigneur, à lui refuser grâce; 270
Et tant que je serai maîtresse de ma foi,
Je me dois toute à lui; s'il revient tout à moi.

SERTORIUS.

En vain donc je me flatte, en vain j'ose, madame,
Promettre à mon espoir quelque part en votre âme :
Pompée en est encor l'unique souverain. 275
Tous vos ressentiments n'offrent que votre main;
Et quand, par des refus, j'aurais droit d'y prétendre,
Le cœur, toujours à lui, ne voudra pas se rendre.

ARISTIE.

Qu'importe de mon cœur, si je sais mon devoir,
Et si mon hyménée enfle votre pouvoir? 280
Vous ravaleriez-vous jusques à la bassesse,
D'exiger de ce cœur des marques de tendresse,
Et de les préférer à ce qu'il fait d'effort
Pour braver mon tyran et relever mon sort?
Laissons, seigneur, laissons pour les petites âmes 285
Ce commerce rampant de soupirs et de flammes;
Et ne nous unissons que pour mieux soutenir
La liberté que Rome est prête à voir finir.
Unissons ma vengeance à votre politique,
Pour sauver des abois toute la république : 290
L'hymen peut seul unir des intérêts si grands.
Je sais que c'est beaucoup que ce que je prétends;
Mais dans ce dur exil que mon tyran m'impose,
Le rebut de Pompée est encor quelque chose.
Et j'ai des sentiments trop nobles ou trop vains 295
Pour le porter ailleurs qu'au plus grand des Romains.

SERTORIUS.

Ce nom ne m'est pas dû, je suis...

l'âme héroïque. S'il n'a pas pris rang parmi les héros, il a prouvé amplement qu'il était fait pour les comprendre. Quoi qu'il en soit, il y a quelque intérêt à rapprocher ici ces deux génies austères, et à les montrer en train de sacrifier l'un et l'autre au goût de leur temps pour les analyses délicates de la passion.

266. *Var.* « M'a livrée *aux mépris* de toute l'Italie ».

279-280. Exemple d'un second vers qui affaiblit une admirable maxime énoncée dans le premier.

286. *Commerce rampant :* mots blâmés par l'abbé d'Aubignac et défendus contre lui par Voltaire.

288. « *Est près de* voir finir » eût été ici plus correct.

ARISTIE.

Ce que vous faites
Montre à tout l'univers, seigneur, ce que vous êtes;
Mais quand même ce nom semblerait trop pour vous,
Du moins mon infidèle est d'un rang au-dessous. 300
Il sert dans son parti; vous commandez au vôtre;
Vous êtes chef de l'un, et lui sujet dans l'autre;
Et son divorce enfin, qui m'arrache sa foi,
L'y laisse par Sylla plus opprimé que moi,
Si votre hymen m'élève à la grandeur sublime, 305
Tandis qu'en l'esclavage un autre hymen l'abîme.
Mais, seigneur, je m'emporte, et l'excès d'un tel heur
Me fait vous en parler avec trop de chaleur.
Tout mon bien est encor dedans l'incertitude;
Je n'en conçois l'espoir qu'avec inquiétude; 310
Et je craindrai toujours d'avoir trop prétendu,
Tant que de cet espoir vous m'ayez répondu.
Vous me pouvez d'un mot assurer ou confondre.

SERTORIUS.

Mais, madame, après tout que puis-je vous répondre?
De quoi vous assurer, si vous-même parlez 315
Sans être sûre encor de ce que vous voulez?
De votre illustre hymen je sais les avantages;

302. *Var.* « Vous êtes chef de l'un, *il est sujet* dans l'autre ».

305. « Sublime » est ici vague et est évidemment amené par la nécessité de la rime. L'expression propre serait « à la grandeur suprême ». Voltaire, en constatant que « grandeur sublime » n'est plus d'usage, regrette que la locution ait vieilli. « Pourquoi, dit-il, ne pas appeler de ce nom tout ce qui est « élevé? » Voltaire, d'ordinaire si sévère et ici tout à coup indulgent, aurait pu remarquer que *sublime,* pris comme synonyme *d'élevé,* ne répond pas tout à fait à l'idée de premier rang. L'idée exige une sorte de superlatif que « suprême » peut et doit rendre.

309. Corneille, comme tous les écrivains de la première moitié du XVIIe siècle, employait *dedans* comme préposition à la place du mot *dans.* Il fut précisément contemporain de l'évolution de la langue qui fit de *dedans* avec un régime une locution surannée. Le *Lexique de la langue de Corneille* de M. Marty-Laveaux, au mot *dedans,* donne une liste très curieuse des nombreuses retouches que Corneille fit subir à ses vers pour effacer en maint endroit cette locution, qu'il a cependant laissée subsister en un grand nombre de passages. On ne la trouve presque plus chez Racine. On en signale un exemple dans la *Thébaïde :*

J'en voyais et dehors et *dedans* nos murailles;

Et un autre dans ses *Poésies diverses :*

Ils répandent *dedans* les airs
Mille beautés nouvelles.

Là-dedans, qui est un reste de cette vieille façon de parler, a subsisté au contraire dans la langue la plus classique. On connaît le vers de Molière dans les *Femmes savantes :*

Et l'on a *là-dedans* fait venir le notaire.

J'adore les grands noms que j'en ai pour otages,
Et vois en leur secours, nous rehaussant le bras,
Aurait bientôt jeté la tyrannie à bas; 320
Mais cette attente aussi pourrait se voir trompée
Dans l'offre d'une main qui se garde à Pompée,
Et qui n'étale ici la grandeur d'un tel bien
Que pour me tout promettre et ne me donner rien.

ARISTIE.

Si vous vouliez ma main par choix de ma personne, 325
Je vous dirais, seigneur : « Prenez, je vous la donne ;
Quoi que veuille Pompée, il le voudra trop tard. »
Mais comme en cet hymen l'amour n'a point de part,
Qu'il n'est qu'un pur effet de noble politique,
Souffrez que je vous die, afin que je m'explique, 330
Que quand j'aurais pour dot un million de bras,
Je vous donne encor plus en ne l'achevant pas.
Si je réduis Pompée à chasser Emilie,
Peut-il, Sylla régnant, regarder l'Italie?
Ira-t-il se livrer à son juste courroux? 335
Non, non! Si je le gagne, il faut qu'il vienne à vous.
Ainsi par mon hymen vous avez assurance
Que mille vrais Romains prendront votre défense;
Mais si j'en romps l'accord pour lui rendre nos vœux,
Vous aurez ces Romains et Pompée avec eux. 340
Vous aurez ses amis par ce nouveau divorce;
Vous aurez du tyran la principale force;
Son armée, ou du moins ses plus braves soldats,
Qui de leur général voudront suivre les pas;
Vous marcherez vers Rome à communes enseignes. 345
Il sera temps alors, Sylla, que tu me craignes.
Tremble, et crois voir bientôt trébucher ta fierté,
Si je puis t'enlever ce que tu m'as ôté.
Pour faire de Pompée un gendre de ta femme,
Tu l'as fait un parjure, un méchant, un infâme; 350
Mais s'il me laisse encor quelques droits sur son cœur,
Il reprendra sa foi, sa vertu, son honneur;
Pour rentrer dans mes fers il brisera tes chaînes,
Et nous t'accablerons sous nos communes haines.
J'abuse trop, seigneur, d'un précieux loisir; 355
Voilà vos intérêts : c'est à vous de choisir.
Si votre amour trop prompt veut borner sa conquête,
Je vous le dis encor, ma main est toute prête.

330. *Var.* « Souffrez que je vous *dise* ».
337. *Var.* « Vous *aurez* assurance ».
353. Antithèse galante, fort ampoulée, qui porte l'empreinte du goût du

Je vous laisse y penser : surtout souvenez-vous
Que ma gloire en ces lieux me demande un époux ; 360
Qu'elle ne peut souffrir que ma fuite m'y range
En captive de guerre, au péril d'un échange ;
Qu'elle veut un grand homme à recevoir ma foi,
Qu'après vous et Pompée il n'en est point pour moi,
Et que...

SERTORIUS.

Vous le verrez et saurez sa pensée. 365

ARISTIE.

Adieu, seigneur, j'y suis la plus intéressée,
Et j'y vais préparer mon reste de pouvoir.

SERTORIUS.

Moi, je vais donner ordre à le bien recevoir.
(Seul.)
Dieux ! souffrez qu'à mon tour avec vous je m'explique.
Que c'est un sort cruel d'aimer par politique ! 370
Et que ses intérêts sont d'étranges malheurs,
S'il faut donner la main quand le cœur est ailleurs.

367. Cette scène a été encore mal jugée par Voltaire. « Aristie, dit-il, ne « sait ce qu'elle veut; elle est délaissée par son mari; elle est indécise; elle « n'est ni assez animée par la vengeance, ni assez puissante pour se venger, « ni assez touchée, ni assez héroïque. »

L'unité et l'intérêt du caractère d'Aristie viennent au contraire de la persistance et de la puissance de son amour pour Pompée. Indécise tant que les faits accomplis semblent élever entre elle et son mari une barrière infranchissable, elle marche au contraire très vivement à son but dès qu'elle entrevoit la possibilité de le reconquérir, et met avec beaucoup de finesse la politique au service de son amour; singulier mélange de fierté toute patricienne et d'habileté toute féminine.

368. Comme le goût change ! Ces vers simples et familiers, que nous multiplions aujourd'hui dans le drame comme plus conformes à ce que nous appelons la réalité et le naturel, étaient condamnés encore au XVIIIe siècle comme pas assez nobles. Voltaire trouve ce vers tout au plus bon à finir une scène de comédie.

369. Voltaire blâme avec raison le verbe *s'expliquer*. « Il (Sertorius) s'explique avec les dieux comme avec quelqu'un à qui il parlerait d'affaires. »

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

VIRIATE, THAMIRE.

VIRIATE.

Thamire, il faut parler, l'occasion nous presse;
Rome jusqu'en ces murs m'envoie une maîtresse;
Et l'exil d'Aristie, enveloppé d'ennuis, 375
Est prêt à l'emporter sur tout ce que je suis.
En vain de mes regards l'ingénieux langage
Pour découvrir mon cœur a tout mis en usage;
En vain par le mépris des vœux de tous nos rois
J'ai cru faire éclater l'orgueil d'un autre choix : 380
Le seul pour qui je tâche à le rendre visible,
Ou n'ose en rien connaître, ou demeure insensible,
Et laisse à ma pudeur des sentiments confus
Que l'amour propre obstine à douter du refus.
Épargne-m'en la honte, et prends soin de lui dire, 385
A ce héros si cher... Tu le connais, Thamire;
Car d'où pourrait mon trône attendre un ferme appui?
Et pour qui mépriser tous nos rois, que pour lui?

383-384. « Il ne faut jamais parler de sa pudeur », dit Voltaire. Cependant on trouve cinq exemples de ce mot dans les plus belles tragédies de Racine. Mais Voltaire a raison de trouver ces deux vers obscurs et contournés. On en devine le sens plutôt qu'on ne le comprend.

384. Le sens actif d'*obstiner*, « faire qu'une personne s'attache avec ténacité à quelque chose », disparaît de plus en plus de notre langue, mais était d'un emploi général au XVIIe siècle. La forme pronominale *s'obstiner* est aujourd'hui à peu près seule en vigueur.

388. Très beau vers et noble pensée. C'est en même temps un curieux exemple de ces constructions elliptiques, assez fréquentes chez Corneille, où *que* tient la place de *si ce n'est*, ou *si ce n'est que*. Ces constructions, quand elles sont réussies, donnent au vers un tour très vif et très énergique. Quelquefois, au contraire, elles donnent à la phrase une allure incorrecte.

> Le désir de savoir est naturel aux hommes,
> Il naît dans leur berceau sans mourir *qu'*avec eux.
>
> (*Imitation*, I, ch. II.)

> .... Recommande en commun aux bontés du Très-Haut
> Celles dont les vertus embellissent les âmes;

Sertorius, lui seul digne de Viriate,
Mérite que pour lui tout mon amour éclate. 390
Fais-lui, fais-lui savoir le glorieux dessein
De m'affermir au trône en lui donnant la main :
Dis-lui.... Mais j'aurais tort d'instruire ton adresse,
Moi qui connais ton zèle à servir ta princesse.

THAMIRE.

Madame, en ce héros tout est illustre et grand ; 395
Mais, à parler sans fard, votre amour me surprend.
Il est assez nouveau qu'un homme de son âge
Ait des charmes si forts pour un jeune courage,
Et que d'un front ridé les replis jaunissants
Trouvent l'heureux secret de captiver les sens. 400

Et sans en voir jamais *qu'*avec un prompt adieu,
Aime-les toutes, mais en Dieu.
(*Imitation*, l. I, ch. VIII.)

Sans songer *qu'*à me plaire, exécutez mes lois.
(*Pertharite*, act. II, sc. I.)

Pour que son déplaisir menaçât *que* ma tête.
(*Ibid.*, act. III, sc. III.)

Pouvez-vous *que* par là posséder Honorie ?
(*Attila.*)

399-400. Ces deux vers, d'une imagination un peu trop matérielle, feraient le bonheur d'un poète réaliste moderne. On trouve ainsi quelques exemples de réalisme dans Corneille ; mais l'expression un peu crue est presque immédiatement corrigée soit par l'élévation de la pensée, soit par le ton général du dialogue. C'est ce qui arrive ici. La réplique de Viriate corrige les vers prononcés par Thamire.

L'appréciation de ces paroles de Viriate a induit Voltaire en une singulière erreur : « La réplique de Viriate me paraît admirable, dit-il. Je ne voudrais pourtant pas qu'une reine parlât des *sens*. Racine, qu'on regarde si mal à propos comme le premier qui ait parlé d'amour, mais qui est le seul qui en ait bien parlé, *ne s'est jamais servi de ces mots, les sens.* »

Voltaire était ce jour-là bien singulièrement pudique et bien oublieux. Je laisse de côté le mot *sens*, pris dans la signification vague et générale de l'ensemble de nos sensations, comme dans *Athalie :*

C'est lui : d'horreur encor tous mes *sens* sont saisis.
(Act. II, sc. VII.)

A vos *sens agités* venez rendre la paix.
(*Ibid.*, act. II, sc. II.)

De vos *sens étonnés* quel désordre s'empare ?
(*Ibid.*, act. III, sc. VI.)

Mais *sens*, pris dans la signification des emportements sensuels de l'amour, est deux fois, dans Racine, à sa place naturelle, c'est-à-dire dans *Phèdre :*

Ne souviendrait-il plus à mes *sens égarés*
De l'obstacle éternel qui nous a séparés ?
(Act. I, sc. II.)

Lorsque j'ai *de mes sens* abandonné l'empire.
(*Ibid.*, act. III, sc. I.)

D'ailleurs Voltaire, qui respectait l'autorité de Boileau, aurait pu ici appli-

VIRIATE.

Ce ne sont pas les sens que mon amour consulte :
Il hait des passions l'impétueux tumulte ;
Et son feu, que j'attache aux soins de ma grandeur,
Dédaigne tout mélange avec leur folle ardeur.
J'aime en Sertorius ce grand art de la guerre 405
Qui soutient un banni contre toute la terre :
J'aime en lui ces cheveux tout couverts de lauriers,
Ce front qui fait trembler les plus braves guerriers,
Ce bras qui semble avoir la victoire en partage.
L'amour de la vertu n'a jamais d'yeux pour l'âge : 410
Le mérite a toujours des charmes éclatants ;
Et quiconque peut tout est aimable en tout temps.

THAMIRE.

Mais, madame, nos rois, dont l'amour vous irrite,
N'ont-ils tous ni vertu, ni pouvoir, ni mérite ?
Et dans votre parti se peut-il qu'aucun d'eux 415
N'ait signalé son nom par des exploits fameux ?
Celui des Turdétans, celui des Celtibères,
Soutiendraient-ils si mal le sceptre de vos pères ?

VIRIATE.

Contre des rois comme eux j'aimerais leur soutien ;
Mais contre des Romains tout leur pouvoir n'est rien. 420
Rome seule aujourd'hui peut résister à Rome :
Il faut pour la braver qu'elle nous prête un homme,
Et que son propre sang en faveur de ces lieux
Balance les destins et partage les dieux.
Depuis qu'elle a daigné protéger nos provinces, 425

quer à Corneille les deux vers de l'*Art poétique*, beaucoup plus libres d'expression que le passage qu'il incrimine :

> Un auteur vertueux, en ses vers innocents,
> Ne corrompt point le cœur en chatouillant les sens.

On ferait un volume de toutes les distractions et de toutes les erreurs de Voltaire dans son *Commentaire sur Corneille*.

412. En introduisant Viriate sur la scène, Corneille lui donne immédiatement sa physionomie. Viriate représente l'enthousiasme, l'esprit chevaleresque. C'est le *moins politique* des personnages de la tragédie.

417. Les Turdétans sont un peuple de l'ancienne Bétique. Les Celtibères, ou Celtibériens, occupaient le nord de l'Espagne actuelle. C'est plutôt un nom de race qu'un nom de peuple. Ce n'est pas la seule fois que la géographie de Corneille est quelque peu en défaut.

421-424. Racine s'est peut-être souvenu de ces vers dans son *Mithridate*, d'ailleurs si plein de réminiscences et d'imitations cornéliennes :

> Enfin, tu me revois, Arbate,
> Non plus, comme autrefois ce fameux Mithridate,
> Qui de Rome toujours *balançant le destin*,
> Tenait entre elle et moi l'univers incertain.
>
> [Act. II, sc. III.]

Et de son amitié faire honneur à nos princes,
Sous un si haut appui nos rois humiliés
N'ont été que sujets sous les noms d'alliés ;
Et ce qu'ils ont osé contre leur servitude
N'en a rendu le joug que plus fort et plus rude. 430
Qu'a fait Mandonius ? qu'a fait Indibilis
Qu'y plonger plus avant leurs trônes avilis,
Et voir leur fier amas de puissance et de gloire
Brisé contre l'écueil d'une seule victoire ?
Le grand Viriatus, de qui je tiens le jour, 435
D'un sort plus favorable eut un pareil retour.
Il défit trois préteurs, il gagna dix batailles,
Il repoussa l'assaut de plus de cent murailles,
Et de Servilius l'astre prédominant
Dissipa tout d'un coup ce bonheur étonnant. 440
Ce grand roi fut défait ; il en perdit la vie,
Et laissait sa couronne à jamais asservie,
Si pour briser les fers de son peuple captif
Rome n'eût envoyé ce noble fugitif.
Depuis que son courage à nos destins préside, 445
Un bonheur si constant de nos armes décide,
Que deux lustres de guerre assurent nos climats
Contre ces souverains de tant de potentats,
Et leur laissent à peine, au bout de dix années,
Pour se couvrir de nous, l'ombre des Pyrénées. 450
Nos rois, sans ce héros, l'un de l'autre jaloux,
Du plus heureux sans cesse auraient rompu les coups ;
Jamais ils n'auraient pu choisir entre eux un maître.

THAMIRE.

Mais consentiront-ils qu'un Romain puisse l'être ?

VIRIATE.

Il n'en prend pas le titre, et les traite d'égal ; 455

431. Mandonius était frère et allié d'Indibilis, chef des Ilergètes ou Inergètes. C'est Indibilis qui joua le principal rôle dans les guerres d'Espagne au temps des Scipions. D'abord allié des Carthaginois contre les Romains, puis soumis aux Romains en 210, il reprit les armes contre P. Scipion et fut vaincu en 207; ne pouvant continuer la lutte à ce moment, il fit sa soumission ; mais, après le départ de Scipion, il reprit les armes ; il fut vaincu et tué en 205.

439. C'est la correction indiquée par Corneille lui-même dans son *Avertissement au lecteur*. Corneille avait écrit dans sa première édition :

Et *du consul Brutus* l'astre prédominant.

441. La défaite et la mort de Viriatus ont eu lieu en 140.

445. Le mot *courage*, ici, s'accommode mieux au sens moderne que nous lui donnons. Il y a néanmoins tout lieu de penser que Corneille l'entendait dans le sens de cœur.

449. *Var.* « Et leur laissent à peine au bout *des* dix années. »

455. Locution très française et plus vive en même temps que plus correcte

Mais, Thamire, après tout il est leur général :
Ils combattent sous lui, sous son ordre ils s'unissent ;
Et tous ces rois de nom en effet obéissent,
Tandis que de leur rang l'inutile fierté
S'applaudit d'une vaine et fausse égalité. 460

THAMIRE.

Je n'ose vous rien dire après cet avantage,
Et voudrais comme vous faire grâce à son âge ;
Mais enfin ce héros, sujet au cours des ans,
A trop longtemps vaincu pour vaincre encor longtemps,
Et sa mort...

VIRIATE.

Jouissons, en dépit de l'envie, 465
Du reste glorieux de son illustre vie ;
Sa mort me laissera, pour ma protection,
La splendeur de son ombre et l'éclat de son nom.
Sur ces deux grands appuis ma couronne affermie
Ne redoutera point de puissance ennemie ; 470
Ils feront plus pour moi que ne feraient cent rois.
Mais nous en parlerons encor quelqu'autre fois :
Je l'aperçois qui vient...

SCÈNE II

SERTORIUS, VIRIATE, THAMIRE.

SERTORIUS.

Que direz-vous, madame,
Du dessein téméraire où s'échappe mon âme ?

que la forme récente *d'égal à égal*, qui est une redondance inutile. Corneille l'a plusieurs fois employée ; ainsi dans *Rodogune :*

> Si vous n'en pouvez mieux consoler une mère,
> Qu'en la *traitant d'égal* avec une étrangère.

La prose admettait, comme les vers, cette forme où l'adjectif doit toujours rester invariable. « Abraham traitait d'*égal* avec les rois. » (Bossuet, *Hist. univers.*, 2e part.) — « Elle va d'*égal* avec les grandes âmes. » (La Bruyère, *Caractères*, XI.)

462. Il est à remarquer que Corneille, qui fait tant insister Thamire sur l'âge de Sertorius, ne lui fait rien dire de l'infirmité dont parle Plutarque. Sertorius était borgne. Il avait perdu un œil dans un combat pendant la guerre Sociale. Cette infirmité est même pour Plutarque le sujet d'une de ces remarques naïves, un peu enfantines, qu'on trouve souvent dans ses ouvrages. « Les plus belliqueux de tous les capitaines, dit-il, ceux qui ont exécuté les plus grandes choses par les ruses de guerre et par leur profonde capacité, *ont tous été privés d'un œil*, tels que Philippe, Antigone, Annibal et Sertorius... (*Vie de Sertorius*, ch. 1.)

474. Sens assez extraordinaire, et à coup sûr fort rare, du verbe *s'échapper*,

N'est-ce point oublier ce qu'on vous doit d'honneur 475
Que demander à voir le fond de votre cœur ?

VIRIATE.

Il est si peu fermé que chacun peut y lire,
Seigneur, peut-être plus que je ne puis vous dire :
Pour voir ce qui s'y passe il ne faut que des yeux.

SERTORIUS.

J'ai besoin toutefois qu'il s'explique un peu mieux. 480
Tous vos rois à l'envi briguent votre hyménée,
Et comme vos bontés font notre destinée,
Par ces mêmes bontés, j'ose vous conjurer,
En faisant ce grand choix, de nous considérer.
Si vous prenez un prince inconstant, infidèle, 485
Ou qui pour le parti n'ait pas assez de zèle,
Jugez en quel état nous nous verrons réduits,
Si je pourrai longtemps encor ce que je puis,
Si mon bras...

VIRIATE.

Vous formez des craintes que j'admire.
J'ai mis tous mes États si bien sous votre empire, 490
Que quand il me plaira faire choix d'un époux,
Quelque projet qu'il fasse, il dépendra de vous.
Mais pour vous mieux ôter cette frivole crainte,
Choisissez-le vous-même, et parlez-moi sans feinte :
Pour qui de tous ces rois êtes-vous sans soupçon ? 495
A qui d'eux pouvez-vous confier ce grand nom ?

SERTORIUS.

Je voudrais faire un choix qui pût aussi vous plaire ;
Mais à ce froid accueil que je vous vois leur faire,
Il semble que pour tous sans aucun intérêt...

VIRIATE.

C'est peut-être, seigneur, qu'aucun d'eux ne me plaît, 500
Et que de leur haut rang la pompe la plus vaine
S'efface au seul aspect de la grandeur romaine.

dans le sens de *se risquer*. Il n'a d'ailleurs rien qui choque le génie de notre langue. On en trouve un autre exemple dans le *Don Sanche* de Corneille :

> Et si jamais ses vœux *s'échappaient jusqu'à moi*,
> Je sais ce que je suis, et ce que je me doi.

Il est du reste fort curieux de voir combien l'emploi de certains verbes était encore mal défini dans la langue, et comportait d'exceptions. *S'échapper à* dans le sens *de se risquer à* est encore moins étrange que *s'échapper à* dans le sens de *se dérober à*, et qui a pourtant été employé ainsi par Pascal : « Mais parce qu'il y en a qui prétendent *s'échapper à cette merveilleuse lumière* par cette réponse, que... » etc.

(*De l'Esprit géométrique, Premier fragment*).

495. *Contre* serait ici plus naturel que *pour*.

SERTORIUS.

Si donc je vous offrais pour époux un Romain?...

VIRIATE.

Pourrais-je refuser un don de votre main?

SERTORIUS.

J'ose après cet aveu vous faire offre d'un homme 505
Digne d'être avoué de l'ancienne Rome.
Il en a la naissance, il en a le grand cœur;
Il est couvert de gloire, il est plein de valeur;
De toute votre Espagne il a gagné l'estime,
Libéral, intrépide, affable, magnanime. 510
Enfin c'est Perpenna sur qui vous emportez...

VIRIATE.

J'attendais votre nom après ces qualités.
Les éloges brillants que vous daigniez y joindre,
Ne me permettaient pas d'espérer rien de moindre.
Mais certes le détour est un peu surprenant. 515
Vous donnez une reine à votre lieutenant!
Si vos Romains ainsi choisissent des maîtresses,
A vos derniers tribuns il faudra des princesses.

SERTORIUS.

Madame...

512-518. Le premier vers de la réponse de Viriate, d'après le témoignage peu suspect de l'abbé d'Aubignac, toujours si malveillant pour Corneille, provoqua l'enthousiasme du parterre aux premières représentations de *Sertorius*, et passa pour l'égal des traits les plus heureux de Corneille.

Toute la tirade est d'un bel effet, et la surprise de Viriate s'y exprime bien dans ce fier langage qui est propre aux héroïnes de Corneille.

513. *Var.* « Les éloges brillants que vous *daignez* y joindre. »

517. Voltaire prétend que « le mot de *maîtresse* n'a jamais été employé par Racine dans ses bonnes pièces ».

C'est encore une erreur. Si le mot apparaît plus souvent dans Racine pour indiquer la supériorité ou la domination, il se trouve néanmoins dans le sens où le prend ici Corneille, dans l'acception de femme aimée :

> Elle aura le pouvoir d'épouse et *de maîtresse*.
> (*Britannicus*, act. III, sc. IV.)

Dans *Bérénice*, à propos de Cléopâtre et d'Antoine :

> Rome l'alla chercher jusques à ses genoux,
> Et ne désarma point sa fureur vengeresse
> Qu'elle n'eût accablé l'amant et *sa maîtresse*.
> (*Bérénice*, act. II, sc. II.)

> Parmi tant de beautés qui briguent leur tendresse,
> Ils (*les Sultans*) daignent quelquefois choisir *une maîtresse*.
> (*Bajazet*, act. I, sc. III.)

Ce mot d'ailleurs ne répond-il pas, chez Corneille, aux plus nobles sentiments, et quand il leur est, non pas contraire, mais opposé, n'a-t-il pas trouvé place dans un des plus beaux vers du *Cid*?

> Nous n'avons qu'un honneur; il est tant de *maîtresses*.

VIRIATE.

Parlons net sur ce choix d'un époux.
Êtes-vous trop pour moi? Suis-je trop peu pour vous? 520
C'est m'offrir, et ce mot peut blesser les oreilles,
Mais un pareil amour sied bien à mes pareilles;
Et je veux bien, seigneur, qu'on sache désormais
Que j'ai d'assez bons yeux pour voir ce que je fais.
Je le dis donc tout haut, afin que l'on m'entende: 525
Je veux bien un Romain, mais je veux qu'il commande;
Et ne trouverais pas nos rois à dédaigner,
N'était qu'ils savent mieux obéir que régner.
Mais si de leur puissance ils vous laissent l'arbitre,
Leur faiblesse du moins en conserve le titre: 530
Ainsi ce noble orgueil qui vous préfère à tous
En préfère le moindre à tout autre qu'à vous;
Car enfin, pour remplir l'honneur de ma naissance,
Il me faudrait un roi de titre et de puissance;
Mais comme il n'en est plus, je pense m'en devoir 535
Ou le pouvoir sans nom, ou le nom sans pouvoir.

522. Antithèse tout à fait cornélienne et digne des meilleures pièces de l'auteur. L'effet est d'autant plus grand qu'il est produit avec des mots plus simples et plus vulgaires. — Malheureusement les trois vers suivants sont faibles; mais la pensée retrouve toute sa force et sa grandeur avec ce beau vers :

Je veux bien un Romain, mais je veux qu'il commande.

527. *Var.* « Et ne trouverais pas *vos* rois à dédaigner. » — La forme *vos rois* me semble moins bonne, bien que suivie dans le plus grand nombre des éditions.

533. *Remplir l'honneur de ma naissance* pour « correspondre à mon haut rang », est une expression étrange et d'une langue douteuse.

535. *Var.* « *Et* comme il n'en est plus, je pense m'en devoir... »

529-536. Cette fin de la tirade de Viriate tourne trop à la subtilité. Voltaire a raison de voir dans le dernier vers une sorte de jeu de mots qu'il fallait éviter. La clarté de la pensée laisse aussi à désirer. Il faut mettre toute son attention pour comprendre qu'à défaut de Sertorius, chez qui la gloire efface l'inégalité du rang, Viriate croirait se mésallier en s'unissant à un autre qu'à un roi.

Signalons, en passant, au milieu de justes sévérités de Voltaire, une exagération évidente. Il reproche aux mots *arbitres de leur puissance* de n'être que peu français. Mais *arbitre,* dans le sens de maître absolu, a toujours été de la meilleure langue. C'est ainsi que Bossuet dit, dans ses *Lettres à la sœur Cornuau :* « On ne laisse pas les convalescents *arbitres de leur nourriture.* » Et Racine, dans *Andromaque* (act. V, sc. III) :

Mais parle... De son sort qui t'a rendu *l'arbitre?*

Et dans *Bajazet* (act. I, sc. I) :

Et *des jours* de son frère *arbitre souveraine.*

Si l'on peut être *arbitre de sa nourriture, des jours,* etc., pourquoi ne pourrait-on pas l'être *de la puissance* des rois que l'on domine? De telles observations sont de pures chicanes. On dirait que Voltaire est devenu légiste bas-normand.

SERTORIUS.

J'adore ce grand cœur qui rend ce qu'il doit rendre
Aux illustres aïeux dont on vous voit descendre.
A de moindres pensers son orgueil abaissé
Ne soutiendrait pas bien ce qu'ils vous ont laissé. 540
Mais puisque pour remplir la dignité royale
Votre haute naissance en demande une égale,
Perpenna, parmi nous, est le seul dont le sang
Ne mêlerait point d'ombre à la splendeur du rang :
Il descend de nos rois et de ceux d'Étrurie. 545
Pour moi, qu'un sang moins noble a transmis à la vie,
Je n'ose m'éblouir d'un peu de nom fameux
Jusqu'à déshonorer le trône par mes vœux.
Cessez de m'estimer jusqu'à vous faire injure;
Je ne veux que le nom de votre créature: 550
Un si glorieux titre a de quoi me ravir;
Il m'a fait triompher en voulant vous servir;
Et malgré tout le peu que le ciel m'a fait naître...

VIRIATE.

Si vous prenez ce titre, agissez moins en maître,
Ou m'apprenez du moins, seigneur, par quelle loi 555
Vous n'osez m'accepter, et disposez de moi.
Accordez le respect que mon trône vous donne
Avec cet attentat sur ma propre personne.
Voir toute mon estime, et n'en pas mieux user,
C'en est un qu'aucun art ne saurait déguiser. 560
Ne m'honorez donc plus jusqu'à me faire injure;
Puisque vous le voulez, soyez ma créature :
Et me laissant en reine ordonner de vos vœux,
Portez-les jusqu'à moi, parce que je le veux.
Pour votre Perpenna que sa haute naissance 565
N'affranchit point encor de votre obéissance,

545. Rien n'indique dans Plutarque que Perpenna « descende de nos rois et de ceux d'Étrurie ». Plutarque dit seulement que Perpenna, « enflé d'un vain « orgueil, à cause de la noblesse de sa naissance, aspirait au commandement, « et allait semant en secret parmi ses amis des propos séditieux ». (*Vie de Sertorius.*) Valère-Maxime (l. III, ch. IV) dit de Perpenna qu'il n'était pas d'origine romaine, mais sans rien préciser. Le hasard a, dans cette supposition, bien servi Corneille. Les critiques modernes reconnaissent dans ce nom de *Perpenna,* ou *Perperna,* une forme étrusque.

553. Toute cette fin de la tirade de Sertorius est alambiquée. Sertorius n'y parle en effet ni en amant, puisqu'il plaide contre ses propres sentiments en recommandant à Viriate l'hymen de Perpenna, ni en Romain, puisqu'il s'humilie ainsi démesurément devant la majesté royale. Son langage est celui d'un roturier épouvanté de la haute noblesse de la femme qu'il aime. Ses paroles sont tout à fait hors de situation. Aussi l'expression, tantôt si vive, devient ici traînante, embarrassée. Corneille plaide une thèse en rhéteur; son dialogue s'en ressent aussitôt, et perd toute vivacité et toute chaleur.

557. *Donne* pour *inspire* est faible et impropre.

Fût-il du sang des Dieux aussi bien que des rois,
Ne lui permettez plus la gloire de mon choix.
Rome n'attache point le grade à la noblesse.
Votre grand Marius naquit dans la bassesse, 570
Et c'est pourtant le seul que le peuple romain
Ait jusques à sept fois choisi pour souverain.
Ainsi pour estimer chacun à sa manière,
Au sang d'un Espagnol je ferais grâce entière;
Mais parmi vos Romains je prends peu garde au sang, 575
Quand j'y vois la vertu prendre le plus haut rang.
Vous, si vous haïssez comme eux le nom de reine,
Regardez-moi, seigneur, comme dame romaine.
Le droit de bourgeoisie à mes peuples donné
Ne perd rien de son prix sur un front couronné. 580
Sous ce titre adoptif, étant ce que vous êtes,
Je pense bien valoir une de mes sujettes;
Et si quelque Romaine a causé vos refus,
Je suis tout ce qu'elle est, et reine encor de plus.
Peut-être la pitié d'une illustre misère... 585

SERTORIUS.

Je vous entends, madame, et pour ne vous rien taire,
J'avouerai qu'Aristie...

VIRIATE.

Elle nous a tout dit:
Je sais ce qu'elle espère et ce qu'on vous écrit.
Sans y perdre de temps, ouvrez votre pensée.

SERTORIUS.

Au seul bien de la cause elle est intéressée; 590
Mais puisque, pour ôter l'Espagne à nos tyrans,
Nous prenons vous et moi des chemins différents,
De grâce, examinez le commun avantage,
Et jugez ce que doit un généreux courage.
Je trahirais, madame, et vous et vos États, 595

569. M. Marty-Laveaux remarque que les plus anciennes éditions portaient *la grade* pour *le grade*. C'est peut-être une simple faute aussi bien qu'un archaïsme. Le *Dictionnaire* de Littré ne cite qu'un seul exemple du XVIe siècle où *grade* soit employé au féminin : « N'eust voulu recevoir *une grade* s'il n'eust pensé en estre bien digne. » (CARLOIN, *Mémoires de la vie du sire de Vieilleville.*)

572. Allusion aux sept consulats de Marius.

574. Voltaire remarque judicieusement que l'expression dénature ici la pensée de Corneille. Viriate veut dire que ce serait, de sa part, faire une grâce à un Espagnol que de l'épouser. *Faire grâce entière,* c'est ne point pardonner à demi.

585. Voltaire exagère quand il reproche à tout ce morceau d'être « guindé, « obscur, souvent bas, et hérissé de solécismes et de barbarismes ». Malgré quelques taches et des incorrections de détail, cette tirade de Viriate, par l'ironie continue qui se mêle à l'aveu d'un grand sentiment, rappelle quelques-uns des beaux morceaux de *Nicomède*.

595-596. *Je trahirais de voir* n'est point un solécisme, comme dit Voltaire,

De voir un tel secours et ne l'accepter pas;
Mais ce même secours deviendrait notre perte,
S'il nous ôtait la main que vous m'avez offerte,
Et qu'un destin jaloux de nos communs desseins
Jetât ce grand dépôt en de mauvaises mains. 600
Je tiens Sylla perdu, si vous laissez unie
A ce puissant renfort votre Lusitanie.
Mais vous pouvez enfin dépendre d'un époux,
Et le seul Perpenna peut m'assurer de vous.
Voyez ce qu'il a fait: je lui dois tout, madame. 605
Qu'une juste prière en faveur de sa flamme...

VIRIATE.

Si vous lui devez tout, ne me devez-vous rien?
Et faut-il lui payer vos dettes de mon bien?

mais une forme aujourd'hui tombée en désuétude, et qui a été fort usitée au XVIIe siècle. Voir dans le *Lexique de la langue de Corneille*, de M. Marty-Laveaux, les listes fort curieuses d'exemples où les prépositions *à* et *de*, placées devant un infinitif, remplacent *en* suivi du participe présent, dans le sens du gérondif en *do* du latin. *Je trahirais de voir* équivaut à : *je trahirais en voyant*. Mais cette forme n'est point particulière à Corneille. Elle est consacrée, au XVIIe siècle, par l'usage des meilleurs auteurs. La Fontaine a dit :

(Il) s'imagina qu'il ferait bien
De se pendre, et *finir* lui-même sa misère.
(*Fables*, l. IX, 15.)

Molière l'emploie aussi bien en prose qu'en vers : « Est-ce pour rire, ou si tous deux vous extravaguez *de vouloir* que je sois médecin. (*Le Médecin malgré lui*, act. II, sc. VI.)

Je croyais tout perdu *de crier* de la sorte.
(*Sganarelle*, sc. III.)

Et je le donnerais à bien d'autres qu'à moi,
De se voir sans chagrin au point où je me voi.
(*Ibid.*, sc. XVI.)

Quinault, tant réhabilité par Voltaire, emploie cette forme aussi bien que Corneille :

J'honore trop l'ingrat *d'avoir daigné* m'en plaindre,
D'avoir tant de regret de son heureux refus.
(*Bellérophon*, act. II, sc. III.)

Massillon, tant loué de Voltaire pour la pureté de son style, dit dans son *Carême* : « Vous vous trompez *de regarder* comme des inclinations inalliables avec la piété ces penchants... »

Et dans l'*Oraison funèbre du Dauphin* : « Un bon prince est toujours assez loué *d'être aimé*. »

Enfin, Voltaire lui-même commet cette faute, si c'en est une, dans *Zaïre* (act. I, sc. II) :

Je me croirais haï *d'être aimé* faiblement.

600. *Jetât ce grand dépôt* est, n'en déplaise à Voltaire, bien meilleur et plus expressif que la correction qu'il propose :

Ne mît ce grand dépôt en de meilleures mains.

Après que ma couronne a garanti vos têtes,
Ne mérité-je point de part en vos conquêtes? 610
Ne vous ai-je servi que pour servir toujours
Et m'assurer des fers par mon propre secours?
Ne vous y trompez pas; si Perpenna m'épouse,
Du pouvoir souverain je deviendrai jalouse,
Et le rendrai moi-même assez entreprenant 615
Pour ne vous pas laisser un roi pour lieutenant.
Je vous avoûrai plus: à qui que je me donne,
Je voudrai hautement soutenir ma couronne;
Et c'est ce qui me force à vous considérer,
De peur de perdre tout, s'il nous faut séparer. 620
Je ne vois que vous seul qui des mers aux montagnes
Sous un même étendard puisse unir nos Espagnes.
Mais ce que je propose en est le seul moyen;
Et quoi qu'ait fait pour vous ce cher concitoyen,
S'il vous a secouru contre la tyrannie, 625
Il en est bien payé d'avoir sauvé sa vie.
Les malheurs du parti l'accablaient à tel point,
Qu'il se voyait perdu s'il ne vous eût pas joint;
Et même, si j'en veux croire la renommée,
Ses troupes, malgré lui, grossirent votre armée. 630
Rome offre un grand secours; du moins on vous l'écrit;
Mais s'armât-elle toute en faveur d'un proscrit,
Quand nous sommes aux bords d'une pleine victoire,
Quel besoin avons-nous d'en partager la gloire?
Encore une campagne, et nos seuls escadrons 635
Aux aigles de Sylla font repasser les monts.
Et ces derniers venus auront droit de nous dire
Qu'ils auront en ces lieux établi notre empire!
Soyons d'un tel honneur l'un et l'autre jaloux,
Et quand nous pouvons tout, ne devons rien qu'à nous. 640

SERTORIUS.

L'espoir le mieux fondé n'a jamais trop de forces;
Le plus heureux destin surprend par ses divorces:

622. *Var.* « Sous un même étendard puisse unir *les* Espagnes. »

633. Remarque juste de Voltaire : « La victoire n'a point de bords; on touche à la victoire, on est près de la remporter, de la saisir, mais on n'est point à ses bords. Cela ne peut se dire dans aucune langue, parce que, dans toutes les langues, les métaphores doivent être justes. »

En revanche, Voltaire a tort de voir un barbarisme dans le mot *forces*, au vers 641. Pourquoi ne dirait-on pas *les forces d'un espoir?* On dit bien *la force des prières, la force des pleurs*. Voltaire lui-même a dit dans *Tancrède* (act. I, sc. VI) :

J'ai vu vos sentiments, *j'en ai connu la force.*

Le pluriel pourrait seul être contesté; le sens serait peut-être plus clair et plus correct avec le singulier.

642. *Var.* « Le plus heureux destin surprend par *les* divorces. » — Je préfère

Du trop de confiance il aime à se venger,
Et dans un grand dessein rien n'est à négliger.
Devons-nous exposer à tant d'incertitude 645
L'esclavage de Rome et notre servitude,
De peur de partager avec d'autres Romains
Un honneur où le ciel veut peut-être leurs mains?
Notre gloire, il est vrai, deviendra sans seconde,
Si nous faisons sans eux la liberté du monde; 650
Mais si quelque malheur suit tant d'heureux combats,
Quels reproches cruels ne nous ferons-nous pas?
D'ailleurs, considérez que Perpenna vous aime,
Qu'il est ou qu'il se croit digne du diadème,
Qu'il peut ici beaucoup; qu'il s'est vu de tout temps 655
Qu'en gouvernant le mieux on fait des mécontents;
Que, piqué des mépris, il osera peut-être...

VIRIATE.

Tranchez le mot, seigneur; je vous ai fait mon maître,
Et je dois obéir malgré mon sentiment;
C'est à quoi se réduit tout ce raisonnement. 660
Faites, faites entrer ce héros d'importance,
Que je fasse un essai de mon obéissance;
Et si vous le craignez, craignez autant du moins
Un long et vain regret d'avoir prêté vos soins...

SERTORIUS.

Madame, croiriez-vous...

VIRIATE.

Ce mot doit vous suffire. 665
J'entends ce qu'on me dit, et ce qu'on veut me dire.
Allez, faites-lui place, et ne présumez pas...

leçon *ses* divorces, qui est donnée par l'édition de 1662, comme mettant mieux en lumière le sens un peu étrange que Corneille donne ici au mot *divorces*. L'édition Marty-Laveaux donne *les* divorces, à tort selon moi.

664. Je propose, bien que cela ne se trouve dans aucune des éditions de Corneille que j'ai consultées, de mettre des points et de supposer la phrase interrompue. Avec cette correction, la marche du dialogue est naturelle. En terminant le sens aux mots *soins*, on a une phrase bizarre, obscure, et qui tombe à bon droit sous le coup des censures de Voltaire.

667. Interruption qui justifie celle que je propose au vers 664. Sertorius éclate; son amour pour Viriate, trop longtemps contenu, se fait jour malgré lui. Il n'y a rien là que de très naturel, quoi qu'en dise Voltaire.

On ne saurait trop le redire. Ce qui nous répugne, avec nos idées modernes, c'est ce mélange constant de politique et d'amour. Mais une fois qu'on a fait aux mœurs de ce temps la concession d'admettre un Sertorius amoureux, il est impossible qu'il sorte d'un pareil entretien sans laisser au moins soupçonner son amour. L'âme de Viriate, qui vient de se révéler tout entière d'une manière si noble et si loyale, a dû toucher l'âme de Sertorius. Non seulement il doit laisser entrevoir son inclination; mais il doit sortir de cette scène plus amoureux qu'avant cet entretien. Il doit regretter la parole donnée à Perpenna de travailler à son hymen avec Viriate. Et de là ces soupirs que Voltaire a trop blâmés, ou n'a pas voulu comprendre.

SERTORIUS.

Je parle pour un autre, et toutefois, hélas!
Si vous saviez...

VIRIATE.

Seigneur, que faut-il que je sache?
Et quel est le secret que ce soupir me cache? 670

SERTORIUS.

Ce soupir redoublé...

VIRIATE.

N'achevez point; allez;
Je vous obéirai plus que vous ne voulez.

SCÈNE III

VIRIATE, THAMIRE.

THAMIRE.

Sa dureté m'étonne, et je ne puis, madame...

VIRIATE.

L'apparence t'abuse; il m'aime au fond de l'âme.

THAMIRE.

Quoi! quand pour un rival il s'obstine au refus... 675

VIRIATE.

Il veut que je l'amuse et ne veut rien de plus.

THAMIRE.

Vous avez des clartés que mon insuffisance...

VIRIATE.

Parlons à ce rival : le voilà qui s'avance.

SCÈNE IV

VIRIATE, PERPENNA, AUFIDE, THAMIRE.

VIRIATE.

Vous m'aimez, Perpenna, Sertorius le dit.

676. Vers familier, et qui a l'incontestable défaut de ne pas bien rendre toute la pensée de Viriate. Mais faut-il blâmer absolument tout ce qui sort du style solennel? Il faudrait s'entendre, et c'est ce que ne veut point faire Voltaire. Dès que Corneille s'élève, il lui reproche d'être guindé ou déclamatoire; dès que le ton se rabaisse, il reproche à ses vers d'être des vers de comédie et de manquer de noblesse. De nos jours où le drame a répandu, à l'inverse du XVIIIe siècle, le goût des petits détails et des vers familiers mêlés aux situations les plus tragiques, toutes ces critiques de Voltaire ont singulièrement perdu de leur force et de leur à-propos.

Je crois sur sa parole, et lui dois tout crédit. 680
Je sais donc votre amour; mais tirez-moi de peine :
Par où prétendez-vous mériter une reine?
A quel titre lui plaire et par quel charme un jour
Obliger sa couronne à payer votre amour?

PERPENNA.

Par de sincères vœux, par d'assidus services, 685
Par de profonds respects, par d'humbles sacrifices;
Et si quelques effets peuvent justifier...

VIRIATE.

Eh bien! qu'êtes-vous prêt de lui sacrifier?

PERPENNA.

Tous mes soins, tout mon sang, mon courage, ma vie.

VIRIATE.

Pourriez-vous la servir dans une jalousie? 690

PERPENNA.

Ah! madame...

VIRIATE.

A ce mot en vain le cœur vous bat.
Elle n'est pas d'amour, elle n'est que d'Etat.
J'ai de l'ambition, et mon orgueil de reine
Ne peut voir sans chagrin une autre souveraine,

680. Voltaire prétend à tort que *crédit* n'a d'autre sens que celui d'*autorité, puissance, considération*. Ce mot a parfaitement, et dans les meilleurs auteurs, le sens de *créance, confiance*, qui est d'ailleurs conforme à l'étymologie latine: Tant d'autres histoires qui ont *eu crédit* au monde. (PASCAL, *Pensées*, art. *Juifs*.)

> Des gens à qui l'on peut donner *quelque crédit*.
> (MOLIÈRE, *École des Maris*, act. II, sc. III.)

> Vous savez *quel crédit* le mensonge a sur nous.
> (LA FONTAINE, *Fables*, *Dédicace* du l. VII.)

688. *Prêt de* au lieu de *prêt à* que voudrait notre langue actuelle, se disait alors dans les meilleurs auteurs :

> ... Et je dois moins encore vous dire
> Que je suis *prêt* pour vous d'abandonner l'empire.
> (RACINE, *Bérénice*, act. V. sc. VI.)

> Qu'on rappelle mon fils, qu'il vienne se défendre :
> Qu'il vienne me parler, je suis *prêt de* l'entendre.
> (*Id.*, *Phèdre*, act. V, sc. V.)

> Si toujours dans leur âme une pudeur rebelle,
> *Prêts d'*embrasser l'Église, au prêche les rappelle.
> (BOILEAU, *Épîtres*, III.)

Dans cet exemple de Boileau, notre langue actuelle prendrait plutôt la forme *près de*. Ces diverses formes se confondaient donc dans la langue du XVIIe siècle, et jusque dans celle de Voltaire, qui a écrit dans l'*Essai sur les mœurs* : « Les voisins étaient *prêts d'*envahir la frontière. »

689. *Courage*, dans ce vers, comme presque toujours, signifie *cœur* ; ce qui justifie l'expression de Corneille.

Qui, sur mon propre trône à mes yeux s'élevant, 695
Jusque dans mes États prenne le pas devant.
Sertorius y règne, et dans tout notre empire
Il dispense des lois où j'ai voulu souscrire;
Je ne m'en repens point; il en a bien usé;
Je rends grâces au ciel qui l'a favorisé. 700
Mais pour vous dire enfin de quoi je suis jalouse,
Quel rang puis-je garder auprès de son épouse?
Aristie y prétend, et l'offre qu'elle fait,
Ou que l'on fait pour elle, en assure l'effet.
Délivrez nos climats de cette vagabonde 705
Qui vient par son exil troubler un autre monde;
Et forcez-la sans bruit d'honorer d'autres lieux
De cet illustre objet qui me blesse les yeux.
Assez d'autres États lui prêteront asile. 710

PERPENNA.

Quoi que vous ordonniez, tout me sera facile;
Mais quand Sertorius ne l'épousera pas,
Un autre hymen vous met dans le même embarras,
Et qu'importe, après tout, d'une autre ou d'Aristie,
Si...

VIRIATE.

Rompons, Perpenna, rompons cette partie;
Donnons ordre au présent, et quant à l'avenir 715
Suivant l'occasion nous saurons y fournir.
Le temps est un grand maître, il règle bien des choses;
Enfin, je suis jalouse et vous en dis les causes.
Voulez-vous me servir?

PERPENNA.

Si je le veux? J'y cours,
Madame, et meurs déjà d'y consacrer mes jours. 720

698. Que le sens négatif de *dispenser de*, seul usité aujourd'hui, n'induise point en erreur sur ce vers. *Dispenser* a ici le sens de *donner, départir*. *Des lois* est ici le régime direct. C'était le sens le plus fréquent dans la langue du XVIIe siècle :

> L'autorité de l'homme est de peu d'importance,
> Et passe en un moment;
> Mais cette vérité *que le Ciel nous dispense*
> Dure éternellement.
>
> (*Imitation*, l. I, c. v.)

> Il leur *dispense* avec mesure
> *Et la chaleur* des jours, et *la fraîcheur* des nuits.
>
> (RACINE, *Athalie*, act. I, sc. IV.)

De même en prose : « La sagesse *qui dispense les grâces*. » (BOSSUET, *Or. funèbre de Michel Le Tellier*.) Il est besoin d'une grande sagesse *pour dispenser la connaissance de la vérité*. (ARNAUD, *De la fréquente communion*.)

711. Ce futur est irrégulier. Notre langue actuelle emploierait le conditionnel qui donnerait un sens beaucoup plus clair : Mais quand Sertorius ne l'*épouserait pas*.

Mais pourrai-je espérer que ce faible service
Attirera sur moi quelque regard propice,
Que le cœur attendri fera suivre...

VIRIATE.

Arrêtez !
Vous porteriez trop loin des vœux précipités.
Sans doute un tel service aura droit de me plaire ; 725
Mais laissez-moi de grâce arbitre du salaire ;
Je ne suis point ingrate, et sais ce que je dois,
Et c'est vous dire assez pour la première fois.
Adieu...

SCÈNE V

PERPENNA, AUFIDE.

AUFIDE.

Vous le voyez, seigneur, comme on vous joue.
Tout son cœur est ailleurs, Sertorius l'avoue, 730
Et fait auprès de vous l'officieux rival,
Cependant que la reine...

PERPENNA.

Ah ! n'en juge point mal.
A lui rendre service elle m'ouvre une voie
Que tout mon cœur embrasse avec excès de joie.

AUFIDE.

Vous ne voyez donc pas que son esprit jaloux 735
Ne cherche à se servir de vous que contre vous,
Et que, rompant le cours d'une flamme nouvelle,
Vous forcez ce rival à retourner vers elle ?

PERPENNA.

N'importe, servons-la, méritons son amour ;
La force et la vengeance agiront à leur tour. 740
Hasardons quelque jour sur l'espoir qui nous flatte,
Dussions-nous, pour tout fruit, n'en faire qu'une ingrate.

729. Toute cette scène IV est faible, froide et manquée. Voltaire en fait, avec raison, la critique en disant que tout s'y réduit à une querelle de préséance entre deux femmes. Si Viriate veut éprouver Perpenna, elle doit lui faire entrevoir, comme elle l'a dit à Sertorius, que l'époux qu'elle choisira ne peut être *le second* en Espagne. On rentrerait ainsi dans le vrai sujet, dans le sujet unique, qui est la conjuration de Perpenna contre Sertorius, tandis qu'on le perd de vue par ces insinuations jalouses contre Aristie, auxquelles Perpenna ne répond que par les protestations d'une banale galanterie. C'est évidemment un des endroits défectueux de la tragédie.

732. *Var.* «*Tandis que Viriate...* »

AUFIDE.

Mais, seigneur...

PERPENNA.

Épargnons les discours superflus,
Songeons à la servir et ne contestons plus.
Cet unique souci tient mon âme occupée. 745
Cependant de nos murs on découvre Pompée,
Tu sais qu'on me l'a dit : allons le recevoir,
Puisque Sertorius m'impose ce devoir.

748. Cette scène v participe de la faiblesse de la précédente. Aufide, comme Perpenna, semble avoir perdu de vue la conjuration.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

SERTORIUS, POMPÉE, SUITE.

SERTORIUS.

Seigneur, qui des mortels eût jamais osé croire
Que la trêve à tel point dût rehausser ma gloire ! 750
Qu'un nom à qui la guerre a fait trop applaudir,
Dans l'ombre de la paix trouvât à s'agrandir !
Certes, je doute encor si ma vue est trompée,
Alors que dans ces murs je vois le grand Pompée ;
Et quand il lui plaira, je saurai quel bonheur 755
Comble Sertorius d'un tel excès d'honneur.

POMPÉE.

Deux raisons ; mais, seigneur, faites qu'on se retire,
Afin qu'en liberté je puisse vous les dire.

SERTORIUS ET POMPÉE seuls.

POMPÉE.

L'inimitié qui règne entre nos deux partis
N'y rend pas de l'honneur tous les droits amortis. 760
Comme le vrai mérite a ses prérogatives,
Qui prennent le dessus des haines les plus vives,
L'estime et le respect sont des justes tributs

749-752. Voltaire a remarqué avec raison que Sertorius parle ici trop de sa gloire, et qu'une entrée en matière plus modeste aurait été de rigueur. Le commerce si assidu de Corneille avec les auteurs espagnols donne souvent à ses héros ces allures trop fières ou trop pompeuses. Mais qu'est-ce que ce léger défaut auprès des beautés de cette grande scène ?

759. Voltaire ici fait commencer à tort une autre scène. La *suite* qui se retire n'est pas un personnage qui cesse de prendre part au dialogue.

760. Voltaire blâme à tort le mot *amortis*. Il ne s'emploie pas seulement dans certaines métaphores consacrées par l'usage, comme dans Molière (*Misanthrope*, act. III, sc. v) :

Quand de nos jeunes ans *l'éclat est amorti*,

ou dans Corneille lui-même (*Psyché*) :

J'y vois de votre teint *les roses amorties ;*

mais Fléchier a dit très bien : « C'est un feu qu'une maladie, qu'un acci-

Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus;
Et c'est ce que vient rendre à la haute vaillance, 765
Dont je ne fais ici que trop d'expérience,
L'ardeur de voir de près un si fameux héros,
Sans lui voir dans la main piques ni javelots,
Et le front désarmé de ce regard terrible
Qui, dans nos escadrons, guide un bras invincible. 770
Je suis jeune et guerrier, et tant de fois vainqueur,
Que mon trop de fortune a pu m'enfler le cœur;
Mais (et ce franc aveu sied bien aux grands courages)
J'apprends plus contre vous par mes désavantages,
Que les plus beaux succès qu'ailleurs j'ai remportés, 775
Ne m'ont encor appris par mes prospérités.
Je vois ce qu'il faut faire, à voir ce que vous faites:
Les sièges, les assauts, les savantes retraites,
Bien camper, bien choisir à chacun son emploi.
Votre exemple est partout une étude pour moi. 780
Ah! si je vous pouvais rendre à la République,
Que je croirais lui faire un présent magnifique!
Et que j'irais, seigneur, à Rome avec plaisir,
Puisque la trêve enfin m'en donne le loisir,
Si j'y pouvais porter quelque faible espérance 785
D'y conclure un accord d'une telle importance!
Près de l'heureux Sylla ne puis-je rien pour vous?
Et près de vous, seigneur, ne puis-je rien pour tous?

dent *amortissent.* » Et Mme de Sévigné : « Mille choses que le temps *devrait avoir amorties.* » Et Voltaire lui-même, dans son conte de l'*Ingénu :* « Quand la fougue de la jeunesse *sera amortie.* »

768. *Voir piques ni javelots* n'est pas français, dit Voltaire. Cette construction par *ni,* mis une seule fois au second terme, est, au contraire, très usitée chez les meilleurs poètes du XVIIe siècle. Ainsi dans La Fontaine :

> Ils n'avaient *tapis ni housse,*
> Mais tous fort bon appétit.
>
> (*Fables,* l. V, VII.)

De même Molière (*École des femmes,* act. III, sc. II) :

> Dans ses meubles, dût-elle en avoir de l'ennui,
> Il ne faut écritoire, encre, papier *ni plumes.*

Et Racine dans *Iphigénie* (act. IV, sc. VI) :

> Je ne connais Priam, Hélène *ni Pâris,*
> Je voulais votre fille et ne pars qu'à ce prix.

780. C'est à ce passage que Turenne s'écria, dit-on : « Où donc Corneille a-t-il appris l'art de la guerre? » Voltaire révoque en doute cette anecdote qu'il qualifie de « conte ridicule. » Elle est cependant vraisemblable. « Ce « qui frappait Turenne, dit très bien M. Marty-Laveaux, c'est la justesse des « expressions ; c'est l'adresse avec laquelle Corneille sait substituer à la vague « phraséologie des poètes de son temps les termes propres à chaque profes- « sion ». (*Notice sur Sertorius.*)

SERTORIUS.

Vous me pourriez sans doute épargner quelque peine,
Si vous vouliez avoir l'âme toute romaine; 790
Mais avant que d'entrer en ces difficultés,
Souffrez que je réponde à vos civilités.
Vous ne me donnez rien par cette haute estime
Que vous n'ayez déjà dans le degré sublime :
La victoire attachée à vos premiers exploits, 795
Un triomphe avant l'âge où le souffrent nos lois,
Avant la dignité qui permet d'y prétendre,
Font trop voir quels respects l'univers vous doit rendre.
Si dans l'occasion je ménage un peu mieux

789. Bien que la place du pronom *me* soit ici justifiée par la mesure du vers, il faut remarquer chez Corneille la fréquence de ces constructions par lesquelles il place le pronom *me* avant un verbe dont il n'est pas régime. La prose et l'usage actuel de la langue exigeraient : « Vous pourriez *m'*épargner... » La vieille langue avait fréquemment des inversions semblables. Corneille dit, dans la *Suite du Menteur :*

Et *je me viens de voir* arbitre de son sort.

On lit dans notre meilleur comique du XVIe siècle, dans Larivey (*le Morfondu*, act. III, sc. v) : « Courage, sire Lazare, réjouissez-vous. *Je me viens de* « *souvenir* qu'il y a moyen ». Corneille, en un grand nombre de passages, a, dans ses éditions successives, pris tantôt une forme, tantôt une autre. Ainsi ce vers du *Cid :*

Il peut me refuser, mais *je ne me puis taire*,

est corrigé dans l'édition de 1660 en *je ne puis me taire*. De même le vers d'*Horace :*

Et contre sa coutume, *il ne me put déplaire*,

se trouve aussi dans la forme *il ne put me déplaire*. De là de nombreuses variantes qui témoignent d'une grande liberté de la langue d'alors au sujet de cette construction.

Racine, au rebours de Corneille qui emploie les deux formes indifféremment, a évidemment une certaine prédilection pour ce genre d'inversion ; il y revient sans cesse :

Vous m'aimeriez, madame, en *me voulant haïr*.
(*Andromaque*, act. II, sc. III.)

Toi-même avant le coup *me venir consulter*.
(*Ibid.*, act. V, sc. V.)

Il m'écarta du trône où je *m'*allais placer.
(*Britannicus*, act. I, sc. I.)

J'ai surpris ses soupirs qu'il *me voulait cacher*.
(*Iphigénie.*)

Et non seulement le premier *me*, mais tous les autres pronoms personnels sont ainsi construits fréquemment dans Racine (*nous, te, vous, le, la, les*). Voir dans le *Lexique de la langue de Racine* (*Collection des grands écrivains de la France*, t. VIII) les exemples fort nombreux de ces diverses formes. Racine emploie aussi la construction moderne ; mais il semble préférer l'ancienne forme.

L'assiette du pays et la faveur des lieux, 800
Si mon expérience en prend quelque avantage,
Le grand art de la guerre attend quelquefois l'âge;
Le temps y fait beaucoup; et de mes actions
S'il vous a plu tirer quelques instructions,
Mes exemples un jour ayant fait place aux vôtres, 805
Ce que je vous apprends, vous l'apprendrez à d'autres;
Et ceux qu'aura ma mort saisis de mon emploi
S'instruiront contre vous, comme vous contre moi.
Quant à l'heureux Sylla, je n'ai rien à vous dire.
Je vous ai montré l'art d'affaiblir son empire; 810
Et si je puis jamais y joindre des leçons
Dignes de vous apprendre à repasser les monts,
Je suivrai d'assez près votre illustre retraite
Pour traiter avec lui sans besoin d'interprète,
Et sur les bords du Tibre, une pique à la main, 815
Lui demander raison pour le peuple romain.

POMPÉE.

De si hautes leçons, seigneur, sont difficiles,
Et pourraient vous donner quelques soins inutiles,
Si vous faisiez dessein de me les expliquer,
Jusqu'à m'avoir appris à les bien appliquer. 820

SERTORIUS.

Aussi me pourriez-vous épargner quelque peine,
Si vous vouliez avoir l'âme toute romaine;
Je vous l'ai déjà dit.

POMPÉE.

Ce discours rebattu
Lasserait une austère et farouche vertu.
Pour moi, qui vous honore assez pour me contraindre 825
A fuir obstinément tout sujet de m'en plaindre,
Je ne veux rien comprendre en ces obscurités.

SERTORIUS.

Je sais qu'on n'aime point de telles vérités;
Mais, seigneur, étant seuls, je parle avec franchise;
Bannissant les témoins, vous me l'avez permise. 830
Et je garde avec vous la même liberté
Que si votre Sylla n'avait jamais été.
Est-ce être tout Romain qu'être chef d'une guerre
Qui veut tenir aux fers les maîtres de la terre?
Ce nom, sans vous et lui, nous serait encore dû; 835
C'est par lui, c'est par vous, que nous l'avons perdu.

815. Singulier scrupule de Voltaire. Il se demande si le mot *pique* est ici assez noble, et explique « qu'on se servait encore de piques en France lorsqu'on représenta *Sertorius* ». On s'en servit encore bien plus tard. On en distribua au peuple de Paris pendant la Révolution française, et les piques jouèrent leur rôle dans les plus sanglantes journées.

C'est vous qui sous le joug traînez des cœurs si braves;
Ils étaient plus que rois, ils sont moindres qu'esclaves;
Et la gloire qui suit vos plus nobles travaux
Ne fait qu'approfondir l'abîme de leurs maux; 840
Leur misère est le fruit de votre illustre peine;
Et vous pensez avoir l'âme toute romaine!
Vous avez hérité ce nom de vos aïeux;
Mais, s'il vous était cher, vous le rempliriez mieux.

POMPÉE.

Je crois bien le remplir quand tout mon cœur s'applique 845
Aux soins de rétablir un jour la république;
Mais vous jugez, seigneur, de l'âme par le bras,
Et souvent l'un paraît ce que l'autre n'est pas.
Lorsque deux factions divisent un empire,
Chacun suit au hasard la meilleure ou la pire, 850
Suivant l'occasion ou la nécessité
Qui l'emporte vers l'un ou vers l'autre côté.
Le plus juste parti, difficile à connaître,
Nous laisse en liberté de nous choisir un maître;
Mais quand ce choix est fait, on ne s'en dédit plus. 855
J'ai servi sous Sylla du temps de Marius,
Et servirai sous lui tant qu'un destin funeste
De nos divisions soutiendra quelque reste.
Comme je ne vois pas dans le fond de son cœur,
J'ignore quels projets peut former son bonheur; 860
S'il les pousse trop loin, moi-même je l'en blâme;
Je lui prête mon bras sans engager mon âme;
Je m'abandonne au cours de sa félicité,
Tandis que tous mes vœux sont pour la liberté;
Et c'est ce qui me force à garder une place 865
Qu'usurperaient sans moi l'injustice et l'audace,
Afin que, Sylla mort, ce dangereux pouvoir
Ne tombe qu'en des mains qui sachent leur devoir.
Enfin je sais mon but et vous savez le vôtre.

SERTORIUS.

Mais cependant, seigneur, vous servez comme un autre; 870
Et nous, qui jugeons tout sur la foi de nos yeux,
Et laissons le dedans à pénétrer aux dieux,
Nous craignons votre exemple, et doutons si dans Rome
Il n'instruit pas le peuple à prendre la loi d'homme;
Et si votre valeur, sous le pouvoir d'autrui, 875
Ne sème point pour vous lorsqu'elle agit pour lui.
Comme je vous estime, il m'est aisé de croire

828-844. Remarque fort juste de Voltaire : « Quelle vérité dans ces vers, et quelle force dans leur simplicité! Point d'épithète, rien de superflu! C'est la raison en vers ».

Que de la liberté vous feriez votre gloire,
Que votre âme en secret lui donne tous ses vœux ;
Mais, si je m'en rapporte aux esprits soupçonneux, 880
Vous aidez aux Romains à faire essai d'un maître,
Sous ce flatteur espoir qu'un jour vous pourrez l'être.
La main qui les opprime, et que vous soutenez,
Les accoutume au joug que vous leur destinez;
Et, doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage, 885
Aux périls de Sylla vous tâtez leur courage.

POMPÉE.

Le temps détrompera ceux qui parlent ainsi ;
Mais justifiera-t-il ce que l'on voit ici ?
Permettez qu'à mon tour je parle avec franchise ;
Votre exemple à la fois m'instruit et m'autorise ; 890
Je juge, comme vous, sur la foi de mes yeux,
Et laisse le dedans à pénétrer aux dieux.
Ne vit-on pas ici sous les ordres d'un homme?
N'y commandez-vous pas comme Sylla dans Rome ?
Du nom de dictateur, du nom de général, 895
Qu'importe, si des deux le pouvoir est égal?
Les titres différents ne font rien à la chose;
Vous imposez des lois ainsi qu'il en impose;
Et, s'il est périlleux de s'en faire haïr,
Il ne serait pas sûr de vous désobéir. 900
Pour moi, si quelque jour je suis ce que vous êtes,
J'en userai peut-être alors comme vous faites;
Jusque-là...

SERTORIUS.

Vous pourriez en douter jusque-là,
Et me faire un peu moins ressembler à Sylla.
Si je commande ici, le sénat me l'ordonne. 905
Mes ordres n'ont encore assassiné personne.
Je n'ai pour ennemis que ceux du bien commun;
Je leur fais bonne guerre et n'en proscris pas un;
C'est un asile ouvert que mon pouvoir suprême,
Et, si l'on m'obéit, ce n'est qu'autant qu'on m'aime. 910

POMPÉE.

Et votre empire en est d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux,

886. La beauté de ce morceau a désarmé la sévérité de Voltaire. Il fait grâce même au mot *tâter*, qu'il proclame d'un très bel effet et qui est, en ce sens, de la meilleure langue. Il se résume ainsi : « Ce discours de Sertorius est un « des plus beaux morceaux de Corneille, et le reste de la scène en est digne, à « quelques négligences près. »

907. Vers splendide. C'est le mot de Richelieu mourant : « Je n'ai eu d'autres ennemis que ceux du roi et de l'État. »

910. Il est superflu d'insister sur l'admirable éloquence de cette tirade. On peut lui appliquer le fameux dicton : « Cela est beau comme *le Cid*. »

Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire,
Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire,
Et que la liberté trouvera peu de jour 915
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.
Ainsi parlent, seigneur, les âmes soupçonneuses;
Mais n'examinons point ces questions fâcheuses,
Ni si c'est un sénat qu'un amas de bannis
Que cet asile ouvert sous vous a réunis. 920
Une seconde fois, n'est-il aucune voie
Par où je puisse à Rome emporter quelque joie ?
Elle serait extrême à trouver les moyens
De rendre un si grand homme à ses concitoyens.
Il est doux de revoir les murs de la patrie; 925
C'est elle par ma voix, seigneur, qui vous en prie;
C'est Rome...

SERTORIUS.

Le séjour de votre potentat,
Qui n'a que ses fureurs pour maximes d'Etat ?
Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles
Que ses proscriptions comblent de funérailles; 930
Ces murs, dont le destin fut autrefois si beau,
N'en sont que la prison, ou plutôt le tombeau;
Mais, pour revivre ailleurs dans sa première force,
Avec les faux Romains elle a fait plein divorce;
Et, comme autour de moi j'ai tous ses vrais appuis, 935
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.
Parlons pourtant d'accord. Je ne sais qu'une voie
Qui puisse avec honneur nous donner cette joie.
Unissons-nous ensemble, et le tyran est bas;
Rome à ce grand dessein ouvrira tous ses bras. 940
Ainsi nous ferons voir l'amour de la patrie,

917-927. Ce passage et la magnifique réplique de Sertorius sont un commentaire éloquent fait par Corneille d'un passage de Plutarque. « Sertorius avait donné le nom de sénat aux sénateurs qui s'étaient enfuis de Rome et qui étaient avec lui; il prenait toujours parmi eux ses questeurs et ses lieutenants, ne s'écartant en rien des lois et des coutumes des Romains. Ensuite, ce qui est même plus important, bien qu'il ne fît la guerre qu'avec les armées, les villes et l'argent des Espagnols, jamais cependant il ne leur céda, même en paroles, la moindre partie de l'autorité souveraine; il leur donna toujours des Romains pour gouverneurs et capitaines, comme n'étant venu que pour rendre la supériorité et la liberté aux Romains, et nullement pour accroître et fortifier les Espagnols à leur préjudice. Car il était véritablement plein d'amour pour sa patrie, et possédé du désir d'y retourner. » (*Vie de Sertorius.*)

936. Ce magnifique vers a fait à lui seul la réputation de *Sertorius*. Combien d'admirateurs de Corneille ne connaissent de cette tragédie que ce seul vers si souvent cité, et digne d'être le pendant des plus sublimes passages du *Cid* et d'*Horace!* Tout le passage peut aller de pair avec cette grande inspiration. Les fiers accents du patriotisme n'ont jamais retenti plus dignement sur notre scène.

939. La langue moderne exigerait *à bas*. On dit cependant dans notre langue actuelle *jeter bas*.

Pour qui vont les grands cœurs jusqu'à l'idolâtrie,
Et nous épargnerons ces flots de sang romain
Que versent tous les ans votre bras et ma main.

POMPÉE.

Ce projet qui pour vous est tout brillant de gloire, 945
N'aurait-il rien pour moi d'une action trop noire ?
Moi qui commande ailleurs, puis-je servir sous vous ?

SERTORIUS.

Du droit de commander je ne suis point jaloux ;
Je ne l'ai qu'en dépôt et je vous l'abandonne :
Non jusqu'à vous servir de ma seule personne ; 950
Je prétends un peu plus ; mais dans cette union
De votre lieutenant m'envîriez-vous le nom ?

POMPÉE.

De pareils lieutenants n'ont des chefs qu'en idée,
Leur nom retient pour eux l'autorité cédée ;
Ils n'en quittent que l'ombre ; et l'on ne sait que c'est 955
De suivre ou d'obéir que suivant qu'il leur plaît.
Je sais une autre voie, et plus noble et plus sûre.
Sylla, si vous voulez, quitte sa dictature ;
Et déjà de lui-même il s'en serait démis,
S'il voyait qu'en ces lieux il n'eût plus d'ennemis. 960
Mettez les armes bas, je réponds de l'issue,
J'en donne ma parole après l'avoir reçue.
Si vous êtes Romain, prenez l'occasion.

SERTORIUS.

Je ne m'éblouis point de cette illusion.
Je connais le tyran, j'en vois le stratagème ; 965
Quoi qu'il semble promettre, il est toujours lui-même.
Vous qu'à sa défiance il a sacrifié
Jusques à vous forcer d'être son allié....

953. *En idée*, pour *en apparence*, ou *en imagination*. Cette locution, très française quoique peu usitée aujourd'hui, a été plusieurs fois employée par Corneille :

Va, triomphe *en idée* contre ta Rodogune.
(*Rodogune*, act. IV, sc. v.)

Général *en idée* et monarque en peinture.
(*Agésilas*, act. III, sc. I.)

Cette locution a été admise au XVIIe siècle par nos plus grands prosateurs. Fléchier a dit dans l'*Oraison funèbre de Turenne* : « Les projets frivoles d'un vainqueur *en idée*. » Et Massillon dans son *Carême* : « Le monde semble respecter la vertu *en idée*. »

955. Cette forme de *que* pour *ce que* est très fréquente chez Corneille. Il la fit disparaître d'un grand nombre de passages, dans les éditions successives de ses pièces, quand elle eut été condamnée par Vaugelas. Elle subsiste cependant en un grand nombre de vers. Cette forme était très usuelle dans notre ancienne langue, même en prose. « L'homme qui présume de son savoir ne sait pas encore *que* c'est que savoir. » (MONTAIGNE, *Essais*, II, XII.)

960. *Var.* « S'il voyait qu'en ces lieux il n'eût *point* d'ennemis. »

POMPÉE.

Hélas! ce mot me tue, et je le dis sans feinte,
C'est l'unique sujet qu'il m'a donné de plainte. 970
J'aimais mon Aristie, il m'en vient d'arracher;
Mon cœur frémit encore à me le reprocher :
Vers tant de biens perdus sans cesse il me rappelle;
Et je vous rends, seigneur, mille grâces pour elle,
A vous, à ce grand cœur dont la compassion 975
Daigne ici l'honorer de sa protection.

SERTORIUS.

Protéger hautement les vertus malheureuses,
C'est le moindre devoir des âmes généreuses!
Aussi fais-je encor plus, je lui donne un époux.

POMPÉE.

Un époux! dieux! qu'entends-je! Et qui, seigneur?

SERTORIUS.

Moi.

POMPÉE.

Vous? 980

Seigneur, toute son âme est à moi dès l'enfance :
N'imitez point Sylla par cette violence;
Mes maux sont assez grands sans y joindre celui
De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autrui.

SERTORIUS à Aristie, qui entre.

Tout est encore à vous. Venez, venez, madame, 985
Faire voir quel pouvoir j'usurpe sur votre âme,
Et montrer, s'il se peut, à tout le genre humain
La force qu'on vous fait pour me donner la main.

POMPÉE.

C'est elle-même, ô ciel!

SERTORIUS.

Je vous laisse avec elle,
Et sais que tout son cœur vous est encor fidèle. 990

971. Ceci n'est point trivial, ni comique, ainsi que le prétend Voltaire. C'est l'homme qui se révèle et parle après le personnage politique. C'est en même temps le lien nécessaire de cette grande scène d'histoire avec l'action dramatique, telle que l'a conçue Corneille.

985. Voltaire a tort de faire encore ici une scène spéciale. Ces derniers mots de Sertorius ne peuvent se séparer de ce qui précède.

Depuis la grande scène entre Auguste, Cinna et Maxime, Corneille n'avait pas retrouvé une si puissante et si noble inspiration, quand il avait essayé de faire revivre l'histoire et la politique sur le théâtre. Si la *question d'Aristie*, comme on dirait aujourd'hui, gâte un peu pour nous, modernes, la fin de cette grande scène, elle n'en reste pas moins digne de figurer parmi les plus sublimes de Corneille.

C'est de cette scène que Fontenelle a dit, dans sa *Vie de Corneille* : « L'idée qu'on pourrait se former de la conversation de deux grands hommes qui ont de graves intérêts à démêler, est encore surpassée par la scène de Pompée et de Sertorius. Il semble que Corneille ait eu des mémoires particuliers sur les Romains. »

Reprenez votre bien; ou ne vous plaignez plus,
Si j'ose m'enrichir, seigneur, de vos refus.

SCÈNE II

POMPÉE, ARISTIE.

POMPÉE.

Me dit-on vrai, madame, et serait-il possible...

ARISTIE.

Oui, seigneur, il est vrai que j'ai le cœur sensible:
Suivant qu'on m'aime ou hait, j'aime ou hais à mon tour, 995
Et ma gloire soutient ma haine et mon amour.
Mais si de mon amour elle est la souveraine,
Elle n'est pas toujours maîtresse de ma haine;
Je ne la suis pas même, et je hais quelquefois
Et moins que je ne veux et moins que je ne dois. 1000

POMPÉE.

Cette haine a pour moi toute son étendue,
Madame, et la pitié ne l'a point suspendue;
La générosité n'a pu la modérer.

ARISTIE.

Vous ne voyez donc pas qu'elle a peine à durer.
Mon feu, qui n'est éteint que parce qu'il doit l'être, 1005
Cherche en dépit de moi le vôtre pour renaître;
Et je sens qu'à vos yeux mon courroux chancelant
Trébuche, perd sa force et meurt en vous parlant.
M'aimeriez-vous encor, seigneur?

POMPÉE.

Si je vous aime!

1001-1008. Phrase obscure et alambiquée. On est obligé de deviner ce que Pompée veut dire. La situation d'esprit dans laquelle Corneille suppose Pompée, cet aveu perpétuel d'un amour impuissant, qui existe à l'état de regret du passé, sans avoir assez de force pour se créer un nouvel avenir, ne prêtent d'ailleurs que trop aux expressions louches et embarrassées. Ne sachant trop ce qu'il veut faire, Pompée ne doit pas toujours bien savoir ce qu'il veut dire.

1004-1010. Ces vers de Corneille, bien que blâmés par Voltaire, expriment très bien l'état moral d'une femme qui aime profondément celui qui l'a offensée, et craint en le voyant d'être entraînée plus loin que ne le voudraient ses justes ressentiments. On pourrait leur donner pour commentaire ces mots de Pascal: « Quand on est loin de ce qu'on aime, l'on prend la résolution de faire ou de dire beaucoup de choses; mais, quand on est près, on est irrésolu. D'où vient cela? C'est que, quand on est loin, la raison n'est pas si ébranlée; mais elle l'est étrangement en la présence de l'objet; or pour la résolution il faut de la fermeté, qui est ruinée par l'ébranlement ». (*Discours sur les passions de l'amour.*

Demandez si je vis, ou si je suis moi-même. 1010
Mon amour est ma vie, et ma vie est à vous.

ARISTIE.

Sortez de mon esprit, ressentiments jaloux,
Noirs enfants du dépit, ennemis de ma gloire,
Tristes ressentiments, je ne veux plus vous croire.
Quoi qu'on m'ait fait d'outrage, il ne m'en souvient plus. 1015
Plus de nouvel hymen, plus de Sertorius.
Je suis au grand Pompée, et puisqu'il m'aime encore,
Puisqu'il me rend son cœur, de nouveau je l'adore :
Plus de Sertorius. Mais, seigneur, répondez;
Faites parler ce cœur qu'enfin vous me rendez. 1020
Plus de Sertorius. Hélas! quoi que je die,
Vous ne me dites point, seigneur : « Plus d'Émilie ».
Rentrez dans mon esprit, jaloux ressentiments,
Fiers enfants de l'honneur, nobles emportements;
C'est vous que je veux croire, et Pompée infidèle 1025
Ne saurait plus souffrir que ma haine chancelle.
Il l'affermit pour moi. Venez, Sertorius;
Il me rend toute à vous par ce muet refus.
Donnons ce grand témoin à ce grand hyménée;
Son âme toute ailleurs n'en sera point gênée : 1030
Il le verra sans peine, et cette dureté
Passera, chez Sylla, pour magnanimité.

POMPÉE.

Ce qu'il vous fait d'injure également m'outrage;
Mais enfin je vous aime et ne puis davantage.
Vous, si jamais ma flamme eut pour vous quelque appas, 1035
Plaignez-vous, haïssez, mais ne vous donnez pas.
Demeurez en état d'être toujours ma femme,

1012-1032. Ce grand morceau d'Aristie choque nos habitudes modernes. Voltaire parle avec raison « d'apprêt, de refrains, de jeux d'esprit compassés ». Il ne s'agit pas de louer, mais d'expliquer le procédé oratoire de Corneille. Le mot *refrains*, justement employé par Voltaire, aurait dû l'éclairer, et lui montrer dans cette tirade d'Aristie un reste, un souvenir de ces *stances* que, suivant l'usage des prédécesseurs de Corneille, les principaux personnages débitaient dans les moments les plus solennels et les plus passionnés, et que Corneille lui-même a employées parfois si heureusement dans ses plus classiques chefs-d'œuvre. La mode des stances passait, mais la tradition de ces dissertations passionnées sur les plus vives émotions subsistait encore. Les stances employaient à profusion l'apostrophe et l'antithèse. Que sont les belles stances du *Cid*, sinon une suite d'antithèses éloquentes ? On continua à user et à abuser de l'apostrophe et de l'antithèse dans les moments où un grand combat intérieur mettait en jeu toutes les forces de l'âme. Cette sorte d'évocation de Sertorius, tour à tour chassé et rappelé en présence de Pompée, a sa grandeur. Elle nous semble étrange ; elle dut être un des morceaux admirés par les contemporains de Corneille. C'est ici affaire de mode. La mode se prononçait déjà contre Corneille au temps de Voltaire, et le condamnerait encore peut-être plus vivement aujourd'hui.

1030. Rappelons-nous le sens très énergique du verbe *gêner* dans la langue de Corneille.

Gardez jusqu'au tombeau l'empire de mon âme.
Sylla n'a que son temps; il est vieil et cassé;
Son règne passera, s'il n'est déjà passé. 1040
Ce grand pouvoir lui pèse, il s'apprête à le rendre:
Comme à Sertorius, je veux bien vous l'apprendre.
Ne vous jetez donc point, madame, en d'autres bras.
Plaignez-vous, haïssez, mais ne vous donnez pas.
Si vous voulez ma main n'engagez point la vôtre. 1045

ARISTIE.

Mais quoi? N'êtes-vous pas entre les bras d'une autre?

POMPÉE.

Non; puisqu'il vous en faut confier le secret,
Émilie à Sylla n'obéit qu'à regret.
Des bras d'un autre époux ce tyran qui l'arrache,
Ne rompt point dans son cœur le saint nœud qui l'attache. 1050
Elle porte en ses flancs le fruit de cet amour,
Que bientôt chez moi-même elle va mettre au jour:
Et dans ce triste état, sa main qu'il m'a donnée
N'a fait que l'éblouir par un feint hyménée;
Tandis que tout entière à son cher Glabrion, 1055
Elle paraît ma femme et n'en a que le nom.

ARISTIE.

Et ce nom seul est tout pour celles de ma sorte:
Rendez-le-moi, seigneur, ce grand nom qu'elle porte.
J'aimais votre tendresse et vos empressements,
Mais je suis au-dessus de ces attachements: 1060
Et tout me sera doux si ma trame coupée
Me rend à mes aïeux en femme de Pompée,
Et que sur mon tombeau ce grand titre gravé
Montre à tout l'avenir que je l'ai conservé.

1035-1044. Encore une sorte de *refrain*, mais qui est plus naturel. C'est la prière réitérée d'un homme qui aime et ne veut pas perdre une chance que peut lui réserver l'avenir. L'insistance est naturelle; un suppliant a droit de se répéter.

1050. Expression évidemment trop moderne et trop chrétienne. C'est Pauline qui pourrait parler du « saint nœud qui l'attache » à Polyeucte.

1051-1058. Plutarque (dans sa *Vie de Sylla*, ch. XXIII) a fourni à Corneille cette donnée. Il y rapporte en effet que Sylla rompit l'hymen de Magnus Glabrion pendant la grossesse d'Æmilia. Il n'en est pas moins vrai que tous ces détails de vie conjugale ne pourraient être aujourd'hui supportés sur notre théâtre. Le « feint hyménée » a été imaginé par Corneille pour réhabiliter Pompée aux yeux d'Aristie, mais il compromettrait gravement aujourd'hui la tragédie tout entière. Aristie fait du reste elle-même la critique de cette invention de Corneille. Qu'importe cela, dit-elle non sans justesse, si une autre que moi porte le nom de femme de Pompée? C'est la réponse du bon sens à ces révélations alambiquées et tout à fait hors de propos. C'était une occasion, pour les délicats qui s'étaient indignés contre *Théodore*, de crier au scandale avec plus de raison. Il n'en fut rien. Le voisinage de la grande scène entre Pompée et Sertorius sauva apparemment la, scène suivante, malgré ses défauts.

J'en fais toute ma gloire et toutes mes délices: 1065
Un moment de sa perte a pour moi des supplices.
Vengez-moi de Sylla qui me l'ôte aujourd'hui,
Ou souffrez qu'on me venge et de vous et de lui;
Qu'un autre hymen me rende un titre qui l'égale;
Qu'il me relève autant que Sylla me ravale: 1070
Non que je puisse aimer aucun autre que vous,
Mais, pour venger ma gloire, il me faut un époux;
Il m'en faut un illustre et dont la renommée...

POMPÉE.

Ah! ne vous lassez point d'aimer et d'être aimée.
Peut-être touchons-nous au moment désiré 1075
Qui saura réunir ce qu'on a séparé.
Ayez plus de courage et moins d'impatience;
Souffrez que Sylla meure ou quitte sa puissance...

ARISTIE.

J'attendrai de sa mort ou de son repentir
Qu'à me rendre l'honneur vous daigniez consentir! 1080
Et je verrai toujours votre cœur plein de glace,
Mon tyran impuni, ma rivale en ma place,
Jusqu'à ce qu'il renonce au pouvoir absolu,
Après l'avoir gardé tant qu'il aura voulu!

POMPÉE.

Mais tant qu'il pourra tout, que pourrai-je, madame? 1085

ARISTIE.

Suivre en tous lieux, seigneur, l'exil de votre femme;
La ramener chez vous avec vos légions,
Et rendre un heureux calme à nos divisions.
Que ne pourrez-vous point, en tête d'une armée,
Partout, hors de l'Espagne, à vaincre accoutumée? 1090
Et quand Sertorius sera joint avec vous,
Que pourra le tyran? qu'osera son courroux?

POMPÉE.

Ce n'est pas s'affranchir qu'un moment le paraître,

1066. *Avoir des supplices* ne pourrait se dire aujourd'hui. Il faudrait dire au singulier :

Un moment de sa perte *est pour moi un supplice.*

Ce qui rendrait le vers faux et la rlme incorrecte, mais serait conforme au vrai génie de la langue.

1086. Vers très beau et digne, par sa forte simplicité, d'une héroïne de Corneille. C'est un exemple de ces situations, assez fréquentes chez notre poète, où les femmes ont un caractère plus viril, un langage plus résolu que les hommes auxquels elles s'adressent. La faiblesse toute politique de Pompée pâlit devant le caractère ferme et décidé d'Aristie.

1093. Construction irrégulière, bien que vive et naturelle. Le sens est : « Ce n'est pas s'affranchir que paraître un moment *être affranchi.* » Ce *le* au neutre, suppléant un verbe, ou même une proposition, remplaçant une idée plutôt qu'un mot précis, a été souvent employé au XVIIe siècle. Il y en a, entre autres formes semblables, un fort curieux exemple dans les *Pensées* de Pascal :

Ni secouer le joug que de changer de maître.
Sertorius pour vous est un illustre appui; 1095
Mais en faire le mien, c'est me ranger sous lui;
Joindre nos étendards, c'est grossir son empire.
Perpenna, qui l'a joint, saura que vous en dire.
Je sers; mais, jusqu'ici, l'ordre vient de si loin
Qu'avant qu'on le reçoive il n'en est plus besoin; 1100
Et ce peu que j'y rends de vaine déférence,
Jaloux du vrai pouvoir, ne sert qu'en apparence.
Je crois n'avoir plus même à servir qu'un moment;
Et quand Sylla prépare un si doux changement,
Pouvez-vous m'ordonner de me bannir de Rome 1105
Pour la remettre au joug sous les lois d'un autre homme,
Moi qui ne suis jaloux de mon autorité
Que pour lui rendre un jour toute sa liberté!
Non, non; si vous m'aimez, comme j'aime à le croire,
Vous saurez accorder votre amour et ma gloire; 1110
Céder avec prudence au temps prêt à changer,
Et ne me perdre pas au lieu de vous venger.

ARISTIE.

Si vous m'avez aimée et qu'il vous en souvienne,
Vous mettrez votre gloire à me rendre la mienne;
Mais il est temps qu'un mot termine ces débats. 1115
Me voulez-vous, seigneur? Ne me voulez-vous pas?
Parlez : que votre choix règle ma destinée.
Suis-je encore à l'époux à qui l'on m'a donnée?
Suis-je à Sertorius? C'est assez consulté.
Rendez-moi mes liens, ou pleine liberté. 1120

« Combien un avocat bien payé par avance trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide; combien son geste hardi *le fait-il paraître meilleur aux juges*, dupés par cette apparence! » (*Pensées*, article III.) — M. Havet remarque ici justement dans une note que ce *le* ne se rapporte point à l'avocat, mais à l'idée de cause juste. Quant au *le*, remplaçant dans un membre de phrase une proposition dépendante exprimée ou avant ou après, son emploi est constant chez Corneille. Tout le monde sait ces vers du *Cid :*

> Rodrigue, qui l'eût cru? Chimène qui l'eût dit,
> Que notre heur fût si proche et sitôt se perdît?

Il ne faut pas d'ailleurs être trop sévère pour ces accords avec la pensée générale. Quelquefois l'accord strictement grammatical nous paraît une licence, comme dans ces vers de l'*Imitation :*

> Ceux qui pensent ici posséder *quelque chose*,
> *La* possèdent bien moins qu'ils *n'en* sont possédés.

La phrase est parfaitement correcte : cependant *quelque chose* étant devenu dans les habitudes de la langue une sorte de neutre, l'accord, très grammatical, a l'air de porter sur la pensée et non sur le mot *chose*.

1098. *Saura que vous en dire.* Corneille a très souvent employé ces formes abrégées où *que* prend la place de *ce que* ou supplée même, par cette tournure elliptique, un verbe de proposition incidente (on pourrait mettre ici *saura ce qu'il faut vous en dire*). Cette façon de s'exprimer, très commune dans notre ancienne langue, tendait à disparaître dès le temps de Corneille.

POMPÉE.

Je le vois bien, madame, il faut rompre la trêve
Pour briser en vainqueur cet hymen, s'il s'achève;
Et vous savez si peu l'art de vous secourir,
Que pour vous en instruire il faut vous conquérir.

ARISTIE.

Sertorius sait vaincre et garder ses conquêtes. 1125

POMPÉE.

La vôtre, à la garder, coûtera bien des têtes.
Comme elle fermera la porte à tout accord,
Rien ne la peut jamais assurer que ma mort.
Oui, j'en jure les dieux, s'il faut qu'il vous obtienne,
Rien ne peut empêcher sa perte que la mienne; 1130
Et peut-être tous deux, l'un par l'autre percés,
Nous vous ferons connaître à quoi vous nous forcez.

ARISTIE.

Je ne suis pas, seigneur, d'une telle importance.
D'autres soins éteindront cette ardeur de vengeance;
Ceux de vous agrandir vous porteront ailleurs, 1135
Où vous pourrez trouver quelques destins meilleurs;
Ceux de servir Sylla, d'aimer son Emilie,
D'imprimer du respect à toute l'Italie,
De rendre à votre Rome un jour sa liberté,
Sauront tourner vos pas de quelque autre côté. 1140
Surtout ce privilège acquis aux grandes âmes
De changer à leur gré de maris et de femmes,
Mérite qu'on l'étale aux bouts de l'univers,
Pour en donner l'exemple à cent climats divers.

POMPÉE.

Ah! c'en est trop, madame, et de nouveau je jure... 1145

ARISTIE.

Seigneur, les vérités font-elles quelque injure?

POMPÉE.

Vous oubliez trop tôt que je suis votre époux.

ARISTIE.

Ah! si ce nom vous plaît, je suis encore à vous.
Voilà ma main, seigneur.

1126. Emprunt que Corneille se fait à lui-même. Il fait dire à Attale par Nicomède :

La place, à l'emporter, coûterait bien des têtes.
(*Nicomède*, act. I, sc. II.)

1128. *Var.* « Rien ne *l'en peut* jamais assurer que ma mort. »

1131-1132. Pompée, dans ces deux vers, redevient subitement un amoureux passionné. Cela contraste d'une manière étrange avec l'égoïsme politique qu'il a opposé jusqu'ici à l'amour d'Aristie. Celle-ci, dans la réplique ironique qu'elle lui adresse, fait justice de ce caractère froid et de cet égoïsme calculateur. C'est le défaut du caractère de Pompée, dans ce drame où la politique et l'amour sont sans cesse mêlés, d'être plutôt fin observateur de ses intérêts que grand politique, et cependant trop politique pour être vraiment amoureux.

POMPÉE.

Gardez-la-moi, madame.

ARISTIE.

Tandis que vous avez à Rome une autre femme; 1150
Que par un autre hymen vous me déshonorez!
Me punissent les dieux que vous m'avez jurés,
Si, passé ce moment, et hors de votre vue,
Je vous garde une foi que vous avez rompue!

POMPÉE.

Qu'allez-vous faire? hélas!

ARISTIE.

Ce que vous m'enseignez. 1155

POMPÉE.

Éteindre un tel amour.

ARISTIE.

Vous-même l'éteignez.

POMPÉE.

La victoire aura droit de le faire renaître.

ARISTIE.

Si ma haine est trop faible, elle la fera croître.

POMPÉE.

Pouvez-vous me haïr?

ARISTIE.

J'en fais tous mes souhaits.

POMPÉE.

Adieu donc pour deux jours!

ARISTIE.

Adieu pour tout jamais. 1160

1158. Cette rime est un argument, entre une foule d'autres, pour établir que dans notre vieille langue la prononciation de la syllabe *oi* équivalait au son *ai* de notre orthographe moderne. C'est précisément dans le cours du XVIIe siècle que cette prononciation dut se modifier.

1145-1160. Toute la fin de cette scène est un exemple de ces dialogues vifs, rapides, à reparties incisives, tels que Corneille sait les faire dans ses meilleures pièces. Tout l'avantage de ces réponses brèves et frappantes est pour Aristie. Et Corneille, tout en lui faisant consommer une rupture, et tout en maintenant ce caractère de fierté romaine qu'il a, dès le principe, donné à Aristie, ne nous laisse pas oublier qu'elle est femme, et nous laisse bien distinctement entrevoir la persistance de son amour pour Pompée.

1160. Corneille, en faisant jouer *Sertorius*, était un peu inquiet d'avoir fait un acte *composé seulement de deux scènes*. Il craignait surtout qu'on ne trouvât trop longue la scène de l'entrevue des deux généraux. Le public n'y fit pas attention et se livra tout entier à l'enthousiasme que provoquaient d'aussi beaux vers. Qui s'inquiète en effet, je ne dis point des règles, mais des simples usages, quand de grands sentiments ont excité l'émotion, et que de grands intérêts ont été débattus avec une telle éloquence!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

SERTORIUS, THAMIRE.

SERTORIUS.

Pourrai-je voir la reine?

THAMIRE.

Attendant qu'elle vienne,
Elle m'a commandé que je vous entretienne,
Et veut demeurer seule encor quelques moments.

SERTORIUS.

Ne m'apprendrez-vous point où vont ses sentiments?

1161. Cette scène entre Sertorius et Thamire est évidemment froide et manquée dans son ensemble, malgré quelques beaux vers. Le quatrième et le cinquième actes de *Sertorius* sont les parties faibles de la tragédie; nous n'aurons que trop d'occasions de voir pourquoi.

1161. (2e *remarque*.) Cet emploi du participe présent, pris absolument et dans le sens du gérondif en *do* du latin, est très fréquent chez Corneille. Cette forme apparaît aussi chez Racine :

> Britannicus *mourant* excitera le zèle
> De ses amis tout prêts à prendre sa querelle.
>
> (*Britannicus*, act. IV, sc. IV.

> Le cruel Amurat,
> Avant qu'un fils *naissant* eût rassuré l'État,
> N'osait sacrifier ce frère à sa vengeance.
>
> (*Bajazet*, act. I, sc, I.)

> Quand l'amoureux Titus, *devenant* son époux,
> Lui prépare un éclat qui rejaillit sur vous.
>
> (*Bérénice*, act. I, sc. III.)

1164. Cet emploi du verbe *aller*, soit avec un régime, soit sans régime, est très fréquent au XVIIe siècle : Corneille se sert constamment de cette forme :

> Mais sa fureur *ne va qu'à* briser nos autels.
>
> (*Polyeucte*, act. I, sc. III.)

> Peut-être on vous a tu *jusqu'où va son courroux ?*
>
> (*Rodogune*, act. III, sc. IV.)

Les prosateurs l'emploient comme les poètes « Le bon air *va à avoir* complaisance pour les autres. » (PASCAL, *Provinciales*.) : — « Nos premières vues *ne*

Ce que doit Perpenna concevoir d'espérance? 1165

THAMIRE.

Elle ne m'en fait pas beaucoup de confidence;
Mais j'ose présumer qu'offert votre main,
Il aura peu de peine à fléchir son dédain;
Vous pouvez tout sur elle.

SERTORIUS.

Ah! j'y puis peu de chose,
Si jusqu'à l'accepter mon malheur la dispose, 1170
Ou pour en parler mieux, j'y puis trop et trop peu.

THAMIRE.

Elle croit fort vous plaire en secondant son feu.

SERTORIUS.

Me plaire?

THAMIRE.

Oui; mais, seigneur, d'où vient cette surprise?
Et de quoi s'inquiète un cœur qui la méprise?

SERTORIUS.

N'appelez point mépris un violent respect 1175
Que sur mes plus doux vœux fait régner son aspect.

THAMIRE.

Il est peu de respects qui ressemblent au vôtre,
S'il ne sait que trouver des raisons pour un autre;
Et je préférerais un peu d'emportement
Aux plus humbles devoirs d'un tel accablement. 1180

SERTORIUS.

Il n'en est rien parti capable de me nuire
Qu'un soupir échappé ne dût soudain détruire;
Mais la reine, sensible à de nouveaux désirs,
Entendait mes raisons, et non pas mes soupirs.

THAMIRE.

Seigneur, quand un Romain, quand un héros soupire, 1185
Nous n'entendons pas bien ce qu'un soupir veut dire;
Et je vous servirais de meilleur truchement,
Si vous vous expliquiez un peu plus clairement.
Je sais qu'en ce climat, que vous nommez barbare,

vont pas à examiner si nous serons utiles, mais si nous serons applaudis. » (MASSILLON.) « Ces expressions *vont à attaquer* l'erreur. » (BOSSUET, *Variations*.) Un emploi analogue, et fort curieux, est cette expression de La Fontaine dans sa *Psyché*: « *La chose allant à se battre*, si Caron n'eût mis le holà à coups d'aviron. »

1170. Voici un vers de comédie, où le vieux Sertorius devient un soupirant vulgaire.

1175, 1176. *Violent respect*, pour un respect qui fait violence à mes sentiments, est une expression bizarre et contournée. Le mot *aspect* est également ici fade et impropre.

1181. La grammaire exigerait *de capable de me nuire*. Ces ellipses de la préposition *de* sont fréquentes chez Corneille.

L'amour par un soupir quelquefois se déclare; 1190
Mais la gloire, qui fait toutes vos passions,
Vous met trop au-dessus de ces impressions;
De tels désirs trop bas pour les grands cœurs de Rome...

SERTORIUS.

Ah! pour être Romain, je n'en suis pas moins homme;
J'aime, et peut-être plus qu'on n'a jamais aimé ; 1195
Malgré mon âge et moi, mon cœur s'est enflammé.
J'ai cru pouvoir me vaincre, et toute mon adresse
Dans mes plus grands efforts m'a fait voir ma faiblesse.

1194. Très beau vers, trop oublié, et dont le célèbre vers de *Tartufe :*

Ah! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme,

est une réminiscence évidente. Qu'on se souvienne que la troupe de Molière a joué *Sertorius*, en 1663, quatre ans avant de jouer *Tartufe*. Il est bien plus naturel de voir dans le vers de Molière une imitation et une sorte de parodie du vers de Corneille, qu'une traduction d'un passage, d'ailleurs assez banal, du *Décaméron* de Boccace. On trouverait, en cherchant bien, plus d'une imitation de Corneille dans Molière.

1195-1198. Vers d'une force extrême et d'une véritable éloquence, qui contrastent avec le ton assez fade de cette scène, et qui semblent avoir toute l'énergie d'un souvenir personnel. De même, dans *Pulchérie*, Corneille, dans le personnage de Martian, trace avec une singulière vivacité le portrait d'un vieillard amoureux. Il était plus sévère au temps de sa première jeunesse; il écrivait dans *Médée :*

Un vieillard amoureux mérite qu'on en rie.

Au contraire, dans ses dernières œuvres, il semble se complaire dans la description d'un sentiment contenu par l'énergie de la volonté, mais dont la violence contraste avec l'âge, et fait endurer au vieillard les peines de cœur qui sont plus ordinairement le partage de la jeunesse. On a voulu voir dans cette peinture l'aveu d'une souffrance réelle. On sait que la troupe de Molière étant venue à Rouen, en 1658, et ayant interprété, parmi les pièces de son répertoire, les principales œuvres de Corneille, une des actrices de la troupe, Mlle Du Parc, inspira à Corneille un sentiment très vif, dont ses poésies diverses offrent de nombreuses traces; sentiment qui ne dépassa point les bornes de la courtoisie, mais qui resta pour le poète un profond et douloureux souvenir. Dans *Pulchérie* il revient sur les mêmes sentiments, et reprend même, non sans dessein, les termes les plus forts de la tirade de *Sertorius : Le souvenir en tue.* Le passage, d'ailleurs fort beau, est curieux à citer :

J'aimais quand j'étais jeune, et ne déplaisais guère;
Quelquefois de soi-même on cherchait à me plaire;
Je pouvais aspirer au cœur le mieux placé.
Mais, hélas! j'étais jeune, et ce temps est passé.
Le souvenir en tue, et l'on ne l'envisage
Qu'avec, s'il faut le dire, une sorte de rage ;
On le repousse, on fait cent projets superflus;
Le trait qu'on porte au cœur s'enfonce d'autant plus ;
Et ce feu, que de honte on s'obstine à contraindre,
Redouble par l'effort qu'on se fait pour l'éteindre.

On trouve donc là un curieux problème moral et les traces évidentes d'une grande lutte intérieure. Mais la noble rigidité de Corneille, qui a mis bon ordre à ces troubles de l'âme, n'a pas livré son secret, et quelque plausibles que soient les conjectures qui concernent la célèbre actrice de la troupe de Molière, on ne saurait rien affirmer avec une complète certitude. (Voir, sur cette question des rapports de Corneille et de Mlle Du Parc les articles fort

Ceux de la politique et ceux de l'amitié
M'ont mis en un état à me faire pitié. 1200
Le souvenir m'en tue, et ma vie incertaine
Dépend d'un peu d'espoir que j'attends de la reine.
Si toutefois...

THAMIRE.

Seigneur, elle a de la bonté,
Mais je vois son esprit fortement irrité;
Et si vous m'ordonnez de vous parler sans feindre, 1205
Vous pouvez espérer, mais vous avez à craindre.
N'y perdez point de temps, et ne négligez rien;
C'est peut-être un dessein mal ferme que le sien.
La voici. Profitez des avis qu'on vous donne
Et gardez bien surtout qu'elle ne m'en soupçonne. 1210

curieux publiés dans le *Correspondant*, en 1875, par M. Levallois, sous le titre de *Corneille inconnu*.)

Quoi qu'il en soit de cette légende amoureuse de l'âge mûr de Corneille, ce qu'il y a d'admirable dans cette grande âme, c'est qu'elle nous prêche la force même par ses faiblesses. Le vieux Corneille a pu être frappé au cœur. Soit! Mais il n'a pas été vaincu, et les vers qui témoignent de sa souffrance nous le montrent aussi comme le vieux Mézence de Virgile :

Ille, velut rupes, magnum quæ prodit in æquor,
Obvia ventorum furiis, expostaque ponto,
Vim cunctam atque minas perfert cœlique marisque,
Ipsa immota manens.

1208. *Mal* dans le sens de *peu*, surtout connu par le fameux vers du *Misanthrope* :

Monsieur, je suis *mal propre* à décider la chose,

était de la meilleure langue au XVIIe siècle. Remarquons que *maladroit*, *malaise* sont, dans notre langue actuelle, les restes de cette locution. Les exemples abondent dans Corneille :

Le Destin, aux grands cœurs si souvent *mal propice*,
Se résout quelquefois à leur faire justice.
(*Polyeucte*, act. I, sc. IV.)

Le *Lexique de la langue de Corneille* cite sept exemples de *mal propre* pris au sens où l'a employé Molière, et huit de *mal sûr*. — Molière a dit aussi dans *les Précieuses ridicules* : « Il semble qu'ils sortent d'ici *mal satisfaits*. » Et Racine dans *Britannicus* (act. IV, sc. III) :

Qu'ils viennent essayer leur main *mal assurée*.

1209-1210. Voltaire a raison de remarquer que ces deux derniers vers sont d'une soubrette de comédie, indiquant à un jeune amoureux comment il pourra plaire à sa maîtresse.

SCÈNE II

SERTORIUS, VIRIATE, THAMIRE.

VIRIATE.

On m'a dit qu'Aristie a manqué son projet,
Et que Pompée échappe à cet illustre objet.
Serait-il vrai, seigneur?

SERTORIUS.

Il est trop vrai, madame;
Mais, bien qu'il l'abandonne, il l'adore dans l'âme,
Et rompra, m'a-t-il dit, la trêve dès demain, 1215
S'il voit qu'elle s'apprête à me donner la main.

VIRIATE.

Vous vous alarmez peu d'une telle menace?

SERTORIUS.

Ce n'est pas en effet ce qui plus m'embarrasse.
Mais vous, pour Perpenna, qu'avez-vous résolu?

VIRIATE.

D'obéir sans remise au pouvoir absolu; 1220
Et si d'une offre en l'air votre âme encor frappée
Veut bien s'embarrasser du rebut de Pompée,
Il ne tiendra qu'à vous que dès demain tous deux
De l'un et l'autre hymen nous assurions les nœuds;
Dût se rompre la trêve, et dût la jalousie, 1225
Jusqu'au dernier éclat pousser sa frénésie.

SERTORIUS.

Vous pourrez dès demain...

VIRIATE.

Dès ce même moment.
Ce n'est pas obéir qu'obéir lentement;
Et quand l'obéissance a de l'exactitude,
Elle voit que sa gloire est dans la promptitude. 1230

SERTORIUS.

Mes prières pouvaient souffrir quelques refus.

VIRIATE.

Je les prendrai toujours pour ordres absolus;
Qui peut ce qui lui plaît commande alors qu'il prie.

1226. Expression bizarre et peu correcte; *frénésie* n'est pas ici le mot propre.

1232-1237. Cet éloge ironique de Perpenna, et cette sorte de mise en demeure qui en résulte pour Sertorius d'avouer à Viriate l'amour qu'elle soupçonne, sont en effet du ton de la comédie plus que de la tragédie.

D'ailleurs Perpenna m'aime avec idolâtrie :
Tant d'amour, tant de rois d'où son sang est venu, 1235
Le pouvoir souverain dont il est soutenu,
Valent bien tous ensemble un trône imaginaire,
Qui ne peut subsister que par l'heur de vous plaire.

SERTORIUS.

Je n'ai donc qu'à mourir en faveur de ce choix :
J'en ai reçu la loi de votre propre voix; 1240
C'est un ordre absolu qu'il est temps que j'entende;
Pour aimer un Romain, vous voulez qu'il commande ;
Et comme Perpenna ne le peut sans ma mort,
Pour remplir votre trône il lui faut tout mon sort.
Lui donner votre main c'est m'ordonner, madame, 1245
De lui céder ma place au camp et dans votre âme.
Il est, il est trop juste après un tel bonheur,
Qu'il l'ait dans notre armée ainsi qu'en votre cœur.
J'obéis sans murmure, et veux bien que ma vie...

VIRIATE.

Avant que par cet ordre elle vous soit ravie, 1250
Puis-je me plaindre à vous d'un retour inégal
Qui tient moins d'un ami qu'il ne fait d'un rival?
Vous trouvez ma faveur et trop prompte et trop pleine!
L'hymen où je m'apprête est pour vous une gêne!
Vous m'en parlez enfin comme si vous m'aimiez! 1255

SERTORIUS.

Souffrez, après ce mot, que je meure à vos pieds.
J'y veux bien immoler tout mon bonheur au vôtre;
Mais je ne puis vous voir entre les bras d'un autre;
Et c'est assez vous dire à quelle extrémité
Me réduit mon amour que j'ai mal écouté. 1260
Bien qu'un si digne objet le rendît excusable,
J'ai cru honteux d'aimer quand on n'est plus aimable;

1239-1249. Ce langage de soupirant qui veut bien que sa vie soit sacrifiée au bonheur et aux vues de Viriate est plus que singulier dans la bouche d'un vieux général tel que Sertorius, surtout quand on a vu que des raisons politiques pouvaient l'incliner soit du côté de Viriate, soit du côté d'Aristie.

1251. *Inégal* est ici dans le sens de l'adjectif latin *iniquus*, injuste. On a eu raison de le remarquer. Ces emplois extraordinaires du mot *inégal* ne sont pas sans exemple dans Corneille :

> Et le peuple *inégal à l'endroit des tyrans*,
> S'il les déteste morts, les adore vivants.
>
> (*Cinna*, act. I, sc. IV.)

1257. Même critique. Ce langage de Sertorius, tout plein du feu d'un jeune amoureux, ne s'accorde point avec le caractère que Corneille lui a attribué jusqu'ici.

1261-1264. Très jolis vers de comédie, spirituels et délicats, qui seraient fort à leur place dans l'*École des Vieillards* de Casimir Delavigne, ou dans toute autre pièce analogue, mais auxquels il faut appliquer ici le *non est hic locus*.

J'ai voulu m'en défendre à voir mes cheveux gris,
Et me suis répondu longtemps de vos mépris.
Mais j'ai vu dans votre âme ensuite une autre idée, 1265
Sur qui mon espérance aussitôt s'est fondée;
Et je me suis promis bien plus qu'à tous vos rois,
Quand j'ai vu que l'amour n'en ferait point le choix.
J'allais me déclarer, sans l'offre d'Aristie,
Non que ma passion s'en soit vue alentie; 1270
Mais je n'ai point douté qu'il ne fût d'un grand cœur
De tout sacrifier pour le commun bonheur.
L'amour de Perpenna s'est joint à ces pensées;
Vous avez vu le reste, et mes raisons forcées.
Je m'étais figuré que de tels déplaisirs 1275
Pourraient ne me coûter que deux ou trois soupirs;
Et, pour m'en consoler, j'envisageai l'estime
Et d'ami généreux et de chef magnanime.
Mais, près d'un coup fatal, je sens par mes ennuis
Que je me promettais bien plus que je ne puis. 1280
Je me rends donc, madame; ordonnez de ma vie:
Encor tout de nouveau je vous la sacrifie.
Aimez-vous Perpenna?

VIRIATE.

Je sais vous obéir,
Mais je ne sais que c'est d'aimer ni de haïr;
Et la part que tantôt vous aviez dans mon âme 1285
Fut un don de ma gloire, et non pas de ma flamme.
Je n'en ai point pour lui, je n'en eus point pour vous;
Je ne veux point d'amant, mais je veux un époux;
Mais je veux un héros qui, par son hyménée,
Sache élever si haut le trône où je suis née, 1290
Qu'il puisse de l'Espagne être l'heureux soutien,
Et laisser de vrais rois de mon sang et du sien.
Je le trouvais en vous, n'eût été la bassesse

1270. *Alentir* pour *ralentir* a disparu de la langue. Corneille a aussi employé deux fois le verbe *s'alentir*, également hors d'usage à présent, et peut-être déjà rare de son temps. Notre ancienne langue avait la double forme *alentir* (ou *allentir*), et *allenter*.

1277. *Var.* « Et pour *me* consoler j'*envisageais* l'estime ».

1279. *Var.* « Mais, près *du* coup fatal, je sens par mes ennuis ».

1284. Voir l'annotation du vers 955.

1286. *Gloire* a ici le sens de *fierté*. C'est le sens que Corneille a déjà employé au vers 996 :

Et *ma gloire* soutient ma haine et mon amour.

Et dans la *Suite du Menteur :*

Un homme un peu content et qui s'en fait accroire,
Se voyant méprisé, *rabat bien de sa gloire.*

Qui pour ce cher rival contre moi s'intéresse,
Et dont, quand je vous mets au-dessus de cent rois, 1295
Une répudiée a mérité le choix.
Je l'oublirai pourtant et veux vous faire grâce.
M'aimez-vous?

SERTORIUS.

Oserai-je en prendre encor l'audace?

VIRIATE.

Prenez-la, j'y consens, seigneur; et dès demain,
Au lieu de Perpenna, donnez-moi votre main. 1300

SERTORIUS.

Que se tiendrait heureux un amour moins sincère
Qui n'aurait d'autre but que de se satisfaire!
Et qui se remplirait de sa félicité,
Sans prendre aucun souci de votre dignité!
Mais quand vous oubliez ce que j'ai pu vous dire, 1305
Puis-je oublier les soins d'agrandir votre empire?
Que votre grand projet est celui de régner?

VIRIATE.

Seigneur, vous faire grâce, est-ce m'en éloigner?

SERTORIUS.

Ah! madame, est-il temps que cette grâce éclate?

VIRIATE.

C'est cet éclat, seigneur, que cherche Viriate. 1310

SERTORIUS.

Nous perdons tout, madame, à le précipiter.
L'amour de Perpenna le fera révolter;
Souffrez qu'un peu de temps doucement le ménage,
Qu'auprès d'un autre objet un autre amour l'engage;
Des amis d'Aristie assurons le secours, 1315
A force de promettre, en différant toujours.
Détruire tout l'espoir qui les tient en haleine,
C'est les perdre, c'est mettre un jaloux hors de peine,
Dont l'esprit ébranlé ne se doit pas guérir

1298. *Var.* « *Oserais-je* en prendre encor l'audace? »

1299-1300. Voltaire critique justement toute la contexture de cette scène en faisant remarquer qu'elle ressemble trop à la scène d'Aristie et de Pompée. Dans les deux cas, c'est la femme qui, plus résolue, plus virile, presse son interlocuteur indécis qui voudrait bien consentir à ce qu'elle demande, et se retranche derrière des raisons politiques pour différer. Sertorius a du reste encore moins de raisons à faire valoir que Pompée, car son intérêt réel serait d'épouser Viriate. Il résulte de cette situation embarrassée et fausse que la scène languit, et la tragédie avec elle.

1308. *Faire grâce* est évidemment ici trop fort. Cette insistance des deux interlocuteurs sur ce mot suppose des torts qui n'existent pas. *Faire grâce* est ici presque synonyme d'aimer. Or il doit toujours vouloir dire *pardonner une offense réelle*, comme dans cet autre vers de Corneille :

Ne *faites point de grâce* à leurs folles excuses.

De cette impression qui peut nous l'acquérir. 1320
Pourrions-nous venger Rome après de telles pertes?
Pourrions-nous l'affranchir des misères souffertes?
Et de ses intérêts un si haut abandon...

VIRIATE.

Et que m'importe à moi si Rome souffre ou non?
Quand j'aurai de ses maux effacé l'infamie, 1325
J'en obtiendrai pour fruit le nom de son amie!
Je vous verrai consul m'en apporter les lois,
Et m'abaisser vous-même au rang des autres rois!
Si vous m'aimez, seigneur, nos mers et nos montagnes
Doivent borner nos vœux, ainsi que nos Espagnes. 1330
Nous pouvons nous y faire un assez beau destin,
Sans chercher d'autre gloire au pied de l'Aventin.
Affranchissons le Tage, et laissons faire au Tibre.
La liberté n'est rien quand tout le monde est libre;
Mais il est beau de l'être, et voir tout l'univers 1335
Soupirer sous le joug, et gémir dans les fers;
Il est beau d'étaler cette prérogative
Aux yeux du Rhône esclave et de Rome captive;
Et de voir envier aux peuples abattus
Ce respect que le sort garde pour les vertus. 1340
Quant au grand Perpenna, s'il est si redoutable,
Remettez-moi le soin de le rendre traitable.
Je sais l'art d'empêcher les grands cœurs de faillir.

SERTORIUS.

Mais quel fruit pensez-vous en pouvoir recueillir?
Je le sais comme vous, et vois quelles tempêtes 1345
Cet ordre surprenant formera sur nos têtes.
Ne cherchons point, madame, à faire des mutins,
Et ne nous brouillons point avec nos bons destins.
Rome nous donnera sans eux assez de peine,

1320. *Var.* « De cette impression qui *doit vous* l'acquérir ».
1324. Pléonasme qui donne une grande force à la phrase. C'est la forme que Racine a aussi employée dans le célèbre vers d'*Iphigénie :*

Et que *me* fait à *moi* cette Troie où je cours?

Corneille a aussi employé *à moi* pour *me*, sans répéter le pronom, dans le but de donner plus de force à la phrase :

Mais il est mon époux, et tu parles à *moi*.
(*Polyeucte*, act. III, sc. II.)

Qu'il entre. A quel dessein vient-il parler à *moi?*
(*Héraclius*, act. II, sc. IV.)

1324-1343. Viriate parle ici le mâle et ferme langage que Corneille devrait placer dans la bouche de Sertorius. Toute cette tirade est fort belle, et d'une véritable éloquence. Il est bon de remarquer que Corneille n'est jamais complètement faible. Ses scènes, même les plus mal conçues, se relèvent toujours inopinément par quelque endroit.

Avant que de souscrire à l'hymen d'une reine; 1350
Et nous n'en fléchirons jamais la dureté,
A moins qu'elle nous doive et gloire et liberté.

VIRIATE.

Je vous avoûrai plus, seigneur; loin d'y souscrire,
Elle en prendra pour vous une haine où j'aspire,
Un courroux implacable, un orgueil endurci; 1355
Et c'est par où je veux vous arrêter ici.
Qu'ai-je à faire dans Rome ? Et pourquoi, je vous prie...

SERTORIUS.

Mais nos Romains, madame, aiment tous leur patrie;
Et de tous leurs travaux l'unique et doux espoir,
C'est de vaincre bientôt assez pour la revoir. 1360

VIRIATE.

Pour les enchaîner tous sur les rives du Tage,
Nous n'avons qu'à laisser Rome dans l'esclavage;
Ils aimeront à vivre et sous vous et sous moi,
Tant qu'ils n'auront qu'un choix d'un tyran ou d'un roi.

SERTORIUS.

Ils ont pour l'un et l'autre une pareille haine, 1365
Et n'obéiront point au mari d'une reine.

VIRIATE.

Qu'ils aillent donc chercher des climats à leur choix,
Où le gouvernement n'ait ni tyran ni rois.
Nos Espagnols, formés à votre art militaire,
Achèveront sans eux ce qui nous reste à faire. 1370
La perte de Sylla n'est pas ce que je veux;
Rome attire encor moins la fierté de mes vœux:
L'hymen où je prétends ne peut trouver d'amorces
Au milieu d'une ville où règnent les divorces,
Et du haut de mon trône on ne voit point d'attrait 1375
Où l'on n'est roi qu'un an pour n'être rien après.
Enfin pour achever j'ai fait pour vous plus qu'elle:
Elle vous a banni, j'ai pris votre querelle;
Je conserve des jours qu'elle veut vous ravir.
Prenez le diadème et laissez-la servir. 1380
Il est beau de tenter des choses inouïes,
Dût-on voir par l'effet ses volontés trahies.
Pour moi, d'un grand Romain je veux faire un grand roi;
Vous, s'il y faut périr, périssez avec moi;
C'est gloire de se perdre en servant ce qu'on aime. 1385

1370-1385. Viriate parle encore ici et en reine et en femme enthousiaste. L'opposition qu'elle fait du pouvoir consulaire, « de ces rois d'un an », et de son pouvoir royal est vive et saisissante; le vers :

Pour moi d'un grand Romain je veux faire un grand roi,

est parmi les vers les plus vifs et les mieux frappés de la tragédie. Le seul dernier vers, un peu fade, gâte la fin de cette belle tirade.

SERTORIUS.

Mais porter dès l'abord les choses à l'extrême,
Madame, et sans besoin faire des mécontents !
Soyons heureux plus tard pour l'être plus longtemps.
Une victoire ou deux jointes à quelque adresse...

VIRIATE.

Vous savez que l'amour n'est pas ce qui me presse, 1390
Seigneur ; mais après tout, il faut le confesser,
Tant de précaution commence à me lasser.
Je suis reine ; et qui sait porter une couronne,
Quand il a prononcé n'aime point qu'on raisonne.
Je vais penser à moi, vous penserez à vous. 1395

SERTORIUS.

Ah ! si vous écoutez cet injuste courroux...

VIRIATE.

Je n'en ai point, seigneur ; mais mon inquiétude
Ne veut plus dans mon sort aucune incertitude ;
Vous me direz demain où je dois l'arrêter.
Cependant je vous laisse avec qui consulter. 1400

SCÈNE III

SERTORIUS, PERPENNA, AUFIDE.

PERPENNA, à Aufide.

Dieux ! qui peut faire ainsi disparaître la reine ?

AUFIDE, à Perpenna.

Lui-même a quelque chose en l'âme qui le gêne,
Seigneur ; et notre abord le rend tout interdit.

SERTORIUS.

De Pompée en ces lieux savez-vous ce qu'on dit ?
L'avez-vous mis fort loin au delà de la porte ? 1405

PERPENNA.

Comme assez près des murs il avait son escorte,
Je me suis dispensé de le mettre plus loin.
Mais de votre secours, seigneur, j'ai grand besoin.
Tout son visage montre une fierté si haute...

1400. Les irrésolutions de Sertorius, comme celles de Pompée dans son entretien avec Aristie, laissent le spectateur sous une impression pénible. Les femmes de Corneille ont souvent les qualités énergiques de l'homme à un plus haut degré que les hommes qu'elles aiment; mais ce ne serait pas ici le cas de laisser Sertorius dans cet état d'infériorité. Corneille l'a fait si grand dans la belle scène politique du troisième acte, qu'on souffre à le voir ainsi déchoir.

1402. Qu'on se rappelle encore le sens du verbe *gêner* dans Corneille.

SERTORIUS.

Nous n'avons rien conclu, mais ce n'est pas ma faute; 1410
Et vous savez...

PERPENNA.

Je sais qu'en de pareils débats...

SERTORIUS.

Je n'ai point cru devoir mettre les armes bas :
Il n'est pas encor temps.

PERPENNA.

Continuez de grâce;
Il n'est pas encor temps que l'amitié se lasse.

SERTORIUS.

Votre intérêt m'arrête autant comme le mien; 1415
Si je m'en trouvais mal, vous ne seriez pas bien.

PERPENNA.

De vrai, sans votre appui je serais fort à plaindre;
Mais je ne vois pour vous aucun sujet de craindre.

SERTORIUS.

Je serais le premier dont il serait jaloux;
Mais ensuite le sort pourrait tomber sur vous. 1420
Le tyran après moi vous craint plus qu'aucun autre;
Et ma tête abattue ébranlerait la vôtre.
Nous ferons bien tous deux d'attendre plus d'un an.

PERPENNA.

Que parlez-vous, seigneur, de tête et de tyran?

SERTORIUS.

Je parle de Sylla, vous devez le connaître. 1425

PERPENNA.

Et je parlais des feux que la reine a fait naître.

SERTORIUS.

Nos esprits étaient donc également distraits.
Tout le mien s'attachait aux périls de la paix;
Et je vous demandais quel bruit fait par la ville

1415. *Autant comme* pour *autant que*. Locution très fréquente chez Corneille et dont le *Lexique* de M. Marty-Laveaux cite près de vingt exemples. Vaugelas condamnait cette locution et Corneille, en quelques passages, l'a fait disparaître dans les dernières éditions qu'il ait données de ses œuvres. Mais il l'a maintenue dans le plus grand nombre des cas. Cet emploi de *comme* ne se trouve plus chez Racine. La seule licence qu'il se soit permise au sujet de ce mot est de substituer parfois *comme* à *comment*. On connaît à ce sujet la réplique d'Athalie à Josabeth après avoir interrogé Joas :

.... J'aime à voir *comme* vous l'instruisez.

1427. Cette équivoque, cette longue méprise, est d'un effet comique. Un malentendu ne peut être admis si près du dénouement, que s'il contribue à mettre vivement en relief les sentiments des personnages et à révéler au spectateur quelque chose d'inattendu. Ce quiproquo ne peut que faire sourire. Il n'est pas à sa place et surtout est trop prolongé.

De Pompée et de moi l'entretien inutile. 1430
Vous le saurez, Aufide.

AUFIDE.

A ne rien déguiser,
Seigneur, ceux de sa suite en ont su mal user ;
J'en crains parmi le peuple un insolent murmure ;
Ils ont dit que Sylla quitte sa dictature,
Que vous seul refusez les douceurs de la paix, 1435
Et voulez une guerre à ne finir jamais.
Déjà de nos soldats l'âme préoccupée
Montre un peu trop de joie à parler de Pompée,
Et si l'erreur s'épand jusqu'en nos garnisons,
Elle y pourra semer de dangereux poisons. 1440

SERTORIUS.

Nous en romprons le coup avant qu'elle grossisse
Et ferons par nos soins avorter l'artifice.
D'autres plus grands périls le ciel m'a garanti.

PERPENNA.

Ne ferions-nous pas mieux d'accepter le parti ?
Seigneur, trouvez-vous l'offre honteuse ou bien mal sûre? 1445

SERTORIUS.

Sylla peut en effet quitter sa dictature ;
Mais il peut faire aussi des consuls à son choix,
De qui la pourpre esclave agira sous ses lois ;
Et quand nous n'en craindrons aucuns ordres sinistres,
Nous périrons par ceux de ses lâches ministres. 1450
Croyez-moi, pour des gens comme vous deux et moi
Rien n'est si dangereux que tant de bonne foi.
Sylla par politique a pris cette mesure
De montrer aux soldats l'impunité fort sûre ;
Mais pour Cinna, Carbon, le jeune Marius, 1455
Il a voulu leur tête et les a tous perdus.
Pour moi, que tout mon camp sur ce bruit m'abandonne,
Qu'il ne reste pour moi que ma seule personne,
Je me perdrai plutôt dans quelque affreux climat,

1430. *Entretien inutile.* Voltaire prétend que Corneille avoue lui-même par ces mots que l'entretien de Pompée et de Sertorius n'est « qu'une belle conversation dont il ne résulte rien, un beau dialogue de politique ». Il est fort douteux que Corneille ait voulu faire ainsi dans ce vers la confession d'une erreur dramatique. La scène de Pompée et de Sertorius se justifie par le grand effet qu'elle a toujours produit, et au théâtre et à la lecture. Que veut-on de plus? Il y a bien des choses que le succès seul a justifiées. Ainsi, sur le théâtre, il y a vingt bonnes raisons pour soutenir que le quatrième et le cinquième actes d'*Horace* sont *un hors-d'œuvre*. Ce *hors-d'œuvre* a toujours été applaudi, et, sans lui, sans l'assurance que le jeune Horace est, au nom de la patrie, absous du meurtre de sa sœur, le spectateur n'est point satisfait.

1444. *Parti* est ici dans le sens de *conditions, traitement.*

1449. Cet emploi d'*aucuns* au pluriel, encore assez fréquent dans la langue de Corneille, et parfois même d'un assez heureux effet, a disparu assez rapi-

Qu'aller, tant qu'il vivra, briguer le consulat. 1460
Vous...

PERPENNA.

Ce n'est pas, seigneur, ce qui me tient en peine.
Exclu du consulat par l'hymen d'une reine,
Du moins si vos bontés m'obtiennent ce bonheur,
Je n'attends plus de Rome aucun degré d'honneur ;
Et banni pour jamais dans la Lusitanie, 1465
J'y crois en sûreté les restes de ma vie.

SERTORIUS.

Oui ; mais je ne vois pas encor de sûreté
A ce que vous et moi nous avions concerté.
Vous savez que la reine est d'une humeur si fière...
Mais peut-être le temps la rendra moins altière; 1470
Adieu : dispensez-moi de parler là-dessus.

PERPENNA.

Parlez, seigneur : mes vœux sont-ils si mal reçus?
Est-ce en vain que je l'aime, en vain que je soupire ?

SERTORIUS.

Sa retraite a plus dit que je ne puis vous dire.

PERPENNA.

Elle m'a dit beaucoup; mais, seigneur, achevez 1475
Et ne me cachez point ce que vous en savez,
Ne m'auriez-vous rempli que d'un espoir frivole?

SERTORIUS.

Non, je vous l'ai cédée, et vous tiendrai parole.
Je l'aime et vous la donne encor malgré mon feu;
Mais je crains que ce don n'ait jamais son aveu; 1480
Qu'il n'attire sur nous d'impitoyables haines.
Que vous dirai-je enfin ? L'Espagne a d'autres reines,
Et vous pourriez vous faire un destin bien plus doux
Si vous faisiez pour moi ce que je fais pour vous.

dement après lui. On n'en trouve déjà plus qu'un exemple dans les vers de Racine :

> Qu'*aucuns monstres* par moi domptés jusqu'aujourd'hui
> Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui.
>
> (*Phèdre*, act. I, sc. II.)

1462-1464. Perpenna revient ainsi tout d'un coup à la question qui le préoccupe, à son hymen avec Viriate. C'est, sous une forme plus sérieuse, le même jeu de scène qu'au début : Sertorius voudrait continuer à parler politique, et l'on ne sait, pendant ce temps, ce que devient la conjuration. Perpenna songe-t-il toujours à tuer Sertorius ? Le tuerait-il même si Sertorius lui obtenait la main de Viriate ? Le spectateur n'en sait rien ; Perpenna ne le sait pas davantage. Et cependant le sujet principal de la tragédie est bien *la Mort de Sertorius*.

1472-1473. Vers fades, ou qui ne conviendraient qu'à un jeune amoureux sincère. La politique et la jalousie que Perpenna porte à Sertorius entrent trop dans cet amour prétendu pour que Corneille puisse prêter à Perpenna un langage si passionné.

Celle des Vacéens, celle des Ilergètes 1485
Rendraient vos volontés bien plus tôt satisfaites;
La reine avec chaleur saurait vous y servir.

PERPENNA.

Vous me l'avez promise, et me l'allez ravir.

SERTORIUS.

Que sert que je promette et que je vous la donne,
Quand son ambition l'attache à ma personne? 1490
Vous savez les raisons de cet attachement,
Je vous en ai tantôt parlé confidemment;
Je vous en fais encor la même confidence.
Faites à votre amour un peu de violence;
J'ai triomphé du mien; j'y suis encor tout prêt; 1495
Mais, s'il faut du parti ménager l'intérêt,
Faut-il pousser à bout une reine obstinée
Qui veut faire à son choix toute sa destinée,
Et de qui le secours, depuis plus de dix ans,
Nous a mieux soutenus que tous nos partisans? 1500

PERPENNA.

La trouvez-vous, seigneur, en état de vous nuire?

SERTORIUS.

Non, elle ne peut pas tout à fait nous détruire;
Mais, si vous m'enchaînez à ce que j'ai promis,
Dès demain elle traite avec nos ennemis.
Leur camp n'est que trop proche; ici chacun murmure; 1505
Jugez ce qu'il faut craindre en cette conjoncture,
Voyez quel prompt remède on y peut apporter,
Et quel fruit nous aurons de la violenter.

PERPENNA.

C'est à moi de me vaincre, et la raison l'ordonne;
Mais d'un si grand dessein tout mon cœur qui frissonne... 1510

SERTORIUS.

Ne vous contraignez point; dût m'en coûter le jour,
Je tiendrai ma promesse en dépit de l'amour.

PERPENNA.

Si vos promesses n'ont l'aveu de Viriate...

SERTORIUS.

Je ne puis de sa part rien dire qui vous flatte.

PERPENNA.

Je dois donc me contraindre et j'y suis résolu, 1515
Oui, sur tous mes désirs je me rends absolu;
J'en veux, à votre exemple, être aujourd'hui le maître,

1485. La forme ordinaire de ce nom de peuple est *Vaccéens*.
1490. Encore des raisons toutes politiques. On ne sait jamais ce qui l'emporte, dans l'âme de Sertorius, de la politique ou de l'amour. — Nous sommes évidemment dans les parties les plus faibles de cette tragédie.

Et, malgré cet amour que j'ai laissé trop croître,
Vous direz à la reine...

SERTORIUS.

Eh bien! je lui dirai?

PERPENNA.

Rien, seigneur, rien encor; demain j'y penserai. 1520
Toutefois la colère où s'emporte son âme
Pourrait dès cette nuit commencer quelque trame.
Vous lui direz, seigneur, tout ce que vous voudrez;
Et je suivrai l'avis que pour moi vous prendrez.

SERTORIUS.

Je vous admire et plains.

PERPENNA.

Que j'ai l'âme accablée! 1525

SERTORIUS.

Je partage les maux dont je la vois comblée.
Adieu; j'entre un moment pour calmer son chagrin,
Et me rendrai chez vous à l'heure du festin.

SCÈNE IV

PERPENNA, AUFIDE.

AUFIDE.

Ce maître si chéri fait pour vous des merveilles;
Votre flamme en reçoit des faveurs sans pareilles! 1530
Son nom seul, malgré lui, vous avait tout volé,
Et la reine se rend sitôt qu'il a parlé.
Quels services faut-il que votre espoir hasarde,
Afin de mériter l'amour qu'elle vous garde?
Et dans quel temps, seigneur, purgerez-vous ces lieux 1535
De cet illustre objet qui lui blesse les yeux?
Elle n'est point ingrate, et les lois qu'elle impose
Pour se faire obéir promettent peu de chose;
Mais on n'a qu'à laisser le salaire à son choix
Et courir sans scrupule exécuter ses lois. 1540
Vous ne me dites rien? Apprenez-moi, de grâce,
Comment vous résolvez que le festin se passe?
Dissimulerez-vous ce manquement de foi?

1526-1528. Condoléances banales qui terminent une scène froide et embarrassée.

1540. *Var.* « Et courir sans scrupule exécuter *ces* lois ».

Et voulez-vous...

PERPENNA.

Allons en résoudre chez moi.

1544. L'ironie d'Aufide est froide et sans grandeur. Elle est donc simplement hors de propos. Quant à la fin de la scène, Voltaire dit avec raison de Perpenna : « Il peut tout aussi bien se résoudre dans l'endroit où il parle. » En effet, une décision aussi terrible, un crime aussi odieux valaient bien la peine qu'on nous fît assister à la dernière délibération de Perpenna. Quand Néron, dans *Britannicus*, dit à Narcisse (acte IV, sc. IV) :

Viens, Narcisse, allons voir ce que nous devons faire,

le spectateur n'est pas indécis ; il prévoit que le crime est résolu. Les mots de Perpenna: « Allons en résoudre chez moi », n'ont pas cette portée et donneront au meurtre de Sertorius une sorte de caractère inattendu.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ARISTIE, VIRIATE.

ARISTIE.

Oui, madame, j'en suis comme vous ennemie. 1545
Vous aimez la grandeur et je hais l'infamie.
Je cherche à me venger, vous à vous établir;
Mais vous pourrez me perdre et moi vous affaiblir,
Si le cœur mieux ouvert ne met d'intelligence
Votre établissement avecque ma vengeance. 1550
On m'a volé Pompée, et moi pour le braver,
Cet ingrat que sa foi n'ose me conserver,
Je cherche un autre époux qui le passe ou l'égale;
Mais je n'ai pas dessein d'être votre rivale,
Et n'ai point dû prévoir, ni que vers un Romain 1555
Une reine jamais daignât pencher sa main;

1552. Forme bizarre. Notre plus vieille langue eût été plus claire et plus simple; elle eût dit :

Cet ingrat *qui sa foi n'ose me conserver,*

et cette inversion laisserait à la phrase bien plus de naturel.

1556. *Pencher* pour *faire pencher* ne se dirait plus guère aujourd'hui. Cette hardiesse d'expression est ici pourtant d'un très bon effet et se trouve dans les meilleurs auteurs. Corneille avait d'ailleurs déjà employé cette forme dans ses pièces précédentes :

N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité
Entre ces deux amants *me penche* d'un côté?
(*Le Cid*, act. I, sc. I.

Non qu'une folle ardeur de son côté *me penche*,
Mais s'il était vaincu, je serais à Don Sanche.
(*Ibid.*, act. V, sc. IV.)

Les prosateurs ont aussi employé cette forme : « Dieu répand dans l'âme quelque chose *qui la penche* vers la chose commandée. » (PASCAL, *Provinciales.*) « Pour sentir évidemment notre liberté, il faut en faire l'épreuve dans les choses où il n'y a aucune raison *qui nous penche* d'un côté plutôt que d'un autre. » (BOSSUET, *Traité du libre arbitre.*)

Ni qu'un héros, dont l'âme a paru si romaine,
Démentît ce grand nom par l'hymen d'une reine.
J'ai cru dans sa naissance et votre dignité
Pareille aversion et contraire fierté. 1560
Cependant on me dit qu'il consent l'hyménée,
Et qu'en vain il s'oppose au choix de la journée,
Puisque si, dès demain, il n'a tout son éclat,
Vous allez du parti séparer votre État.
Comme je n'ai pour but que d'en grossir les forces, 1565
J'aurais grand déplaisir d'y causer des divorces
Et de servir Sylla mieux que tous ses amis,
Quand je lui veux partout faire des ennemis.
Parlez donc; quelque espoir que vous m'ayez vu prendre,
Si vous y prétendez, je cesse d'y prétendre. 1570
Un reste d'autre espoir, et plus juste et plus doux,
Saura voir sans chagrin Sertorius à vous.
Mon cœur veut à toute heure immoler à Pompée
Tous les ressentiments de ma place usurpée;
Et comme son amour eut peine à me trahir, 1575
J'ai voulu me venger et n'ai pu le haïr.

1559-1560. Vers obscurs et contournés.

1561. *Consentir* comme verbe actif, et suivi d'un régime direct, est d'un emploi constant chez Corneille. Le *Lexique de la langue de Corneille* n'en compte pas moins de *dix-sept* exemples, sans compter la forme *consentir que*, pour *consentir à ce que*, qui est une conséquence naturelle de ce premier emploi. Il y en a deux exemples dans notre tragédie :

> Mais *consentiront-ils qu'*un Romain puisse l'être ?
> (V. 454.)

> Sylla même *consent*, pour calmer tant de haines,
> Qu'un feu qui fut si beau rentre en sa dignité.
> (V. 1637., 1638.)

La forme *consentir* avec le régime direct a disparu de la langue pour ne plus subsister que dans les formules du droit; mais *consentir que* s'est dit chez les meilleurs écrivains du XVIIe siècle. « La Société de Jésus *consent qu'ils* gardent leur opinion, pourvu que la sienne soit libre. » (PASCAL, *Provinciales*.) « Nous *consentons que* vous soyez le juge entre nous et l'incrédulité. » (MASSILLON, *Carême*.)

> S'il le faut, je *consens qu'*on lui parle de moi.
> (RACINE, *Andromaque*, act. I, sc. IV.)

> Je *consens que* mes yeux soient toujours abusés.
> (*Phèdre*, act. V, sc. VII.)

1561-1564. Vers obscurs, et pensée confuse.

1569. *Prendre un espoir* est évidemment incorrect; *on prend* ou *on reprend espoir;* telle est la forme vraiment française. Cependant, avec un régime interrogatif, cette construction est beaucoup plus acceptable. Ainsi personne ne songe à blâmer ce vers du *Cid* (act. I, sc. I) :

> Apprends-moi de nouveau *quel espoir j'en dois prendre.*

1573-1576. Fort jolis vers, bien qu'enclavés dans une scène ennuyeuse, et qui

Ne me déguisez rien non plus que je déguise.

VIRIATE.

Viriate à son tour vous doit même franchise,
Madame ; et d'ailleurs même on vous en a trop dit
Pour vous dissimuler ce que j'ai dans l'esprit. 1580
J'ai fait venir exprès Sertorius d'Afrique
Pour sauver mes États d'un pouvoir tyrannique ;
Et mes voisins domptés m'apprennent que sans lui
Nos rois contre Sylla n'étaient qu'un vain appui.
Avec un seul vaisseau ce grand héros prit terre; 1585
Avec mes sujets seuls il commença la guerre :
Je mis entre ses mains mes places et mes ports,
Et je lui confiai mon sceptre et mes trésors.
Dès l'abord il sut vaincre et j'ai vu la victoire
Enfler de jour en jour sa puissance et sa gloire. 1590
Nos rois, lassés du joug, et vos persécutés
Avec tant de chaleur l'ont joint de tous côtés,
Qu'enfin il a poussé nos armes fortunées
Jusques à vous réduire au pied des Pyrénées.
Mais après l'avoir mis au point où je le voi, 1595
Je ne puis voir que lui qui soit digne de moi ;
Et regardant sa gloire ainsi que mon ouvrage,

expriment admirablement la persistance du sentiment de l'amour dans le cœur d'Aristie.

1590. Ce sens figuré du verbe *enfler* signifiant *accroître* est fréquent dans la langue du XVIIe siècle. Corneille s'en est déjà servi à la scène III du Ier acte :

> Et si mon hyménée *enfle* votre pouvoir.
>
> (V. 280.)

Et dans *Nicomède* (act. IV, sc. II) :

> Ma voix depuis dix ans qu'il commande une armée,
> A-t-elle refusé d'*enfler sa renommée*.

C'est ainsi que Pascal dit : « Nous avons beau *enfler nos conceptions*, nous n'enfantons que des atomes. » Et Massillon : « La pluralité des titres que vous possédez, et qui *enflent* si fort *votre revenu*. »

1591. *Persécuté*, pris substantivement, est une forme évidemment très rare. Le *Dictionnaire* de Littré n'en connaît d'autre exemple que ce vers même de notre tragédie. Mais cette forme est ici très naturelle et parfaitement à sa place.

1597. *Ainsi que* est ici pour *comme*. On en retrouve un exemple dans Molière : « Il se plaint à moi tous les jours des rigueurs de sa destinée, et regarde l'hymen de la princesse *ainsi que* l'arrêt redoutable qui doit le pousser au tombeau. » (*Les Amants magnifiques* (act. III, sc. I).

Une nuance assez délicate sépare les phrases où *ainsi que*, employé de cette sorte, paraît naturel, de celles où cet emploi nous peut paraître étrange. De plus, dans ces deux exemples, *comme* serait évidemment plus conforme au génie de la langue. Dans le vers de la fable du *Héron :*

> L'onde était transparente *ainsi qu*'aux plus beaux jours,

ou dans le célèbre vers de *Britannicus :*

> *Ainsi que* par César en jure par sa mère,

ainsi que est un excellent synonyme de *comme*. Voltaire, au contraire, en

Je périrai plutôt qu'une autre la partage.
Mes sujets valent bien que j'aime à leur donner
Des monarques d'un sang qui sache gouverner, 1600
Qui sache faire tête à vos tyrans du monde,
Et rendre notre Espagne en lauriers si féconde,
Qu'on voie un jour le Pô redouter ses efforts,
Et le Tibre lui-même en trembler pour ses bords.

ARISTIE.

Votre dessein est grand, mais à quoi qu'il aspire... 1605

VIRIATE.

Il m'a dit les raisons que vous me voulez dire.
Je sais qu'il serait bon de taire et différer
Ce glorieux hymen qu'il me fait espérer.
Mais la paix qu'aujourd'hui l'on offre à ce grand homme
Ouvre trop les chemins et les portes de Rome. 1610
Je vois que s'il y rentre il est perdu pour moi,
Et je l'en veux bannir par le don de ma foi.
Si je hasarde trop de m'être déclarée,
J'aime mieux ce péril que ma perte assurée;
Et si tous vos proscrits osent s'en désunir, 1615
Nos bons destins sans eux pourront nous soutenir.
Mes peuples aguerris sous votre discipline
N'auront jamais au cœur de Rome qui domine.
Et ce sont des Romains dont l'unique souci
Est de combattre, vaincre et triompher ici. 1620
Tant qu'ils verront marcher ce héros à leur tête,
Ils iront sans frayeur de conquête en conquête.
Un exemple si grand, dignement soutenu,
Saura... Mais que nous veut ce Romain inconnu ?

plein XVIIIe siècle, offre plusieurs exemples de cet *ainsi que* un peu étrange :

> L'un et l'autre parti, cruel également,
> *Ainsi que* dans le crime et dans l'aveuglement.
> (*La Henriade*, ch. II.)

> Hercule *ainsi que moi* commença sa carrière.
> (*Mérope*, act. IV, sc. II.)

> Je réponds de son cœur *ainsi que de* moi-même.
> (*Mahomet*, act. III, sc. III.)

1615. *Se désunir de,* forme étrange et évidemment peu française. Corneille l'a aussi employée dans *OEdipe* (act. IV, sc. V) :

> Par un juste supplice osez *me désunir*
> *De la nécessité* d'aimer et de punir.

On n'en trouve pas d'exemple dans les autres bons auteurs.

1624. Cette longue scène d'explication entre Viriate et Aristie est absolument inutile et ne contribue en rien à faire marcher l'action. Voltaire dit avec raison que « Viriate répète à la femme de Pompée tout ce qu'elle a déjà dit de Sertorius ». Sertorius est en danger; il va périr. Personne ne s'en

SCÈNE II

ARISTIE, VIRIATE, ARCAS.

ARISTIE.

Madame, c'est Arcas, l'affranchi de mon frère; 1625
Sa venue en ces lieux cache quelque mystère.
Parle, Arcas, et dis-nous...

ARCAS.

Ces lettres, mieux que moi,
Vous diront un succès qu'à peine encore je croi.

ARISTIE lit.

Chère sœur, pour ta joie il est temps que tu saches
Que mes maux et les tiens vont finir en effet. 1630
Sylla marche en public sans faisceaux et sans haches,
Prêt à rendre raison de tout ce qu'il a fait.
Il s'est en plein sénat démis de sa puissance;
Et si vers toi Pompée a le moindre penchant,
Le ciel vient de briser sa nouvelle alliance, 1635
Et la triste Emilie est morte en accouchant.
Sylla même consent, pour calmer tant de haines,
Qu'un feu qui fut si beau rentre en sa dignité;
Et que l'hymen te rende à tes premières chaînes,
En même temps qu'à Rome il rend sa liberté. 1640

QUINTUS ARISTIUS.

Le ciel s'est donc lassé de m'être impitoyable!
Ce bonheur, comme à toi, me paraît incroyable.
Cours au camp de Pompée et dis-lui, cher Arcas...

ARCAS.

Il a cette nouvelle et revient sur ses pas.
De la part de Sylla, chargé de lui remettre 1645
Sur ce grand changement une pareille lettre,
A deux milles d'ici j'ai su le rencontrer.

doute: ni Viriate ni Aristie qui causent de leurs intérêts, ni le spectateur qui est distrait du souvenir de la conjuration par cet entretien oiseux. Évidemment l'intérêt est mal ménagé pendant ces derniers actes.

1636. Corneille a pris ce fait dans Plutarque (*Vie de Sylla*, ch. XXXIII).

1629-1640. C'est un événement fortuit, une sorte de *deus ex machina*. Pompée, sans cette circonstance tout extérieure, n'aurait pas osé reprendre Aristie. Ce n'est donc point le développement naturel des caractères qui amène le dénouement; c'est ce qui fait trop ressembler la tragédie à une comédie d'intrigue.

1647. Le verbe *savoir* est ici tout à fait explétif. C'est une sorte d'auxiliaire qui a perdu son sens propre. On ne peut supposer qu'il faille entendre par là qu'il y avait de grandes difficultés à rencontrer Pompée. — N'est-ce pas aussi dans un sens purement explétif que Racine a dit dans *Phèdre :*

Le ciel de nos raisons *ne sait point s'informer?*

ARISTIE.

Quel amour; quelle joie a-t-il daigné montrer?
Que dit-il? que fait-il?

ARCAS.

Par votre expérience
Vous pouvez bien juger de son impatience. 1650
Mais rappelé vers vous par un transport d'amour,
Qui ne lui permet pas d'achever son retour,
L'ordre que pour son camp ce grand effet demande
L'arrête à le donner, attendant qu'il s'y rende.
Il me suivra de près et m'a fait avancer 1655
Pour vous dire un miracle où vous n'osiez penser.

ARISTIE.

Vous avez lieu d'en prendre une allégresse égale,
Madame, vous voilà sans crainte et sans rivale.

VIRIATE.

Je n'en ai plus en vous, et je n'en puis douter;
Mais il m'en reste une autre et plus à redouter: 1660
Rome, que ce héros aime plus que lui-même,
Et qu'il préférerait sans doute au diadème,
Si contre cet amour...

SCÈNE III

VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE, ARCAS.

THAMIRE.

Ah! madame!

VIRIATE.

Qu'as-tu,
Thamire? et d'où te vient ce visage abattu?
Que nous disent tes pleurs?

1653, 1654. Vers obscurs et presque inintelligibles.

1656. *Où* pour *auquel*, forme très fréquente chez Corneille. Voir dans le *Lexique de la langue de Corneille* les exemples si nombreux dans lesquels *où* tient la place d'un pronom relatif précédé d'une préposition. — Corneille lui-même dira un peu plus loin (V. 1713-1714) :

> Avec des qualités *où* votre âme hautaine
> Trouvera mieux de quoi mériter une reine.

1660. Forme bizarre. La prose dirait « une autre plus redoutable ». Ce régime formé d'un adverbe, derrière un régime formé d'un pronom, est d'autant plus singulier que, dans la pensée de l'auteur, cet adverbe qualifie Rome, la rivale *plus redoutable* qu'Aristie.

THAMIRE.

Que vous êtes perdue, 1665
Que cet illustre bras qui vous a défendue...

VIRIATE.

Sertorius?

THAMIRE.

Hélas! ce grand Sertorius...

VIRIATE.

N'achèveras-tu point?

THAMIRE.

Madame, il ne vit plus!

VIRIATE.

Il ne vit plus, ô ciel! qui te l'a dit, Thamire?

THAMIRE.

Ses assassins font gloire eux-mêmes de le dire: 1670
Ces tigres, dont la rage, au milieu du festin,
Par l'ordre d'un perfide a tranché son destin,
Tout couverts de son sang, courent parmi la ville
Émouvoir les soldats et le peuple imbécile,
Et Perpenna, par eux proclamé général, 1675
Ne vous fait que trop voir d'où part ce coup fatal.

VIRIATE.

Il m'en fait voir ensemble et l'auteur et la cause.
Par cet assassinat, c'est de moi qu'on dispose:
C'est mon trône, c'est moi qu'on prétend conquérir,
Et c'est mon juste choix qui seul l'a fait périr. 1680
Madame, après sa perte, et parmi ses alarmes,
N'attendez point de moi de soupirs ni de larmes;
Ce sont amusements que dédaigne aisément
Le prompt et noble orgueil d'un vif ressentiment:
Qui pleure l'affaiblit, qui soupire l'exhale. 1685
Il faut plus de fierté dans une âme royale;
Et ma douleur, soumise aux soins de le venger...

1668. Voltaire remarque avec quelque raison que « l'assassinat de Sertorius, qui devait faire un grand effet, n'en fait aucun ». *Aucun* est peut-être exagéré; mais la pensée est juste au fond. C'est qu'en réalité deux ou trois dénouements se coudoient dans ce cinquième acte. Viriate, tout en aimant Sertorius, n'est point assez dominée par son amour pour que la perte de Sertorius l'atteigne du même coup. Il s'agit de savoir ce qu'elle deviendra, ou plutôt ce que Pompée fera d'elle. La scène précédente nous a appris que Pompée, libre désormais, reprend pour femme Aristie, et ce dénouement de tragi-comédie, *ce dénouement heureux*, précédant, *de quelques vers seulement*, le dénouement tragique, en atténue évidemment l'effet terrible. Le spectateur est mal préparé à passer brusquement à un sentiment tout opposé. Voltaire, avec son intelligence très vive des effets de scène, a très bien vu tout cela. Il y a même moins insisté qu'il n'eût été naturel de le faire. Ce n'est pas un moindre défaut que cette préoccupation de son sort qui domine Viriate, et diminue trop rapidement sa douleur. Elle est trop reine et pas assez femme en un tel moment.

1680-1687. On a remarqué la ressemblance de ces vers et de ceux que prononce Cornélie au cinquième acte de *Pompée*. Seulement l'expression est ici

ARISTIE.

Mais vous vous aveuglez au milieu du danger :
Songez à fuir, madame.

THAMIRE.

Il n'est plus temps; Aufide,
Des portes du palais saisi pour le perfide, 1690
En fait votre prison et lui répond de vous.
Il vient; dissimulez un si juste courroux,
Et, jusqu'à ce qu'un temps plus favorable arrive,
Daignez vous souvenir que vous êtes captive.

VIRIATE.

Je sais ce que je suis, et le serai toujours, 1695
N'eussé-je que le ciel et moi pour mon secours.

SCÈNE IV

PERPENNA, ARISTIE, VIRIATE, THAMIRE, ARCAS.

PERPENNA, à Viriate.

Sertorius est mort; cessez d'être jalouse,
Madame, du haut rang qu'aurait pris son épouse,
Et n'appréhendez plus, comme de son vivant,
Qu'en vos propres États elle ait le pas devant. 1700
Si l'espoir d'Aristie a fait ombrage au vôtre,
Je puis vous assurer et d'elle et de tout autre,
Et que ce coup heureux saura vous maintenir
Et contre le présent et contre l'avenir.
C'était un grand guerrier, mais dont le sang ni l'âge 1705
Ce pouvaient avec vous faire un digne assemblage,
Et malgré ce défaut, ce qui vous en plaisait,
C'était sa dignité qui vous tyrannisait.

bien moins forte, comme la situation est bien moins saisissante. Cornélie vient de recevoir l'urne où sont renfermées les cendres de Pompée, et s'écrie :

O vous, à ma douleur objet terrible et tendre,
Éternel entretien de haine et de pitié,
Restes du grand Pompée, écoutez sa moitié.
N'attendez point de moi de regrets ni de larmes ;
Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes.
Les faibles déplaisirs s'amusent à parler,
Et quiconque se plaint cherche à se consoler.

(Act. V, sc. I.)

1690. Remarquer l'emploi du participe passé *saisi* pour *s'étant saisi*.

1695-1696. Nobles vers où se retrouvent toute la fierté des héroïnes de Corneille, et toute la vivacité de son style quand il est bien inspiré.

1697-1718. Tout ce discours de Perpenna est odieux, et nous retrouvons la

Le nom de général vous le rendait aimable ;
A vos rois, à moi-même il était préférable ; 1710
Vous vous éblouissiez du titre et de l'emploi,
Et je viens vous offrir et l'un et l'autre en moi,
Avec des qualités où votre âme hautaine
Trouvera mieux de quoi mériter une reine.
Un Romain qui commande et sort du sang des rois, 1715
Je laisse l'âge à part, peut espérer son choix,
Surtout quand d'un affront son amour l'a vengée,
Et que d'un choix abject son bras l'a dégagée.

ARISTIE.

Après t'être immolé chez toi ton général
Toi, que faisait trembler l'ombre d'un tel rival, 1720
Lâche, tu viens ici braver encor des femmes,
Vanter insolemment tes détestables flammes,
T'emparer d'une reine en son propre palais,
Et demander sa main pour prix de tes forfaits!

même exagération de scélératesse que nous remarquions dès la première scène dans les propos d'Aufide. Et il est juste de dire avec Voltaire que cet étalage de perfidie révolte la raison, sans exciter ni la terreur ni la pitié. Il en est de même des propositions d'hymen que Perpenna, tout couvert du sang de son général, fait à Viriate qui aimait Sertorius. Sur ce point, il faut laisser la parole à Voltaire : « C'est une règle puisée dans la nature qu'il ne faut point parler d'amour quand on vient de commettre un crime horrible, moins par amour que par ambition. Comment ce froid amour d'un scélérat pourrait-il, produire quelque intérêt? Que le furieux Ladislas, emporté par sa passion teint du sang de son rival, aille se jeter aux pieds de sa maîtresse, on est ému d'horreur et de pitié. Oreste fait un effet admirable dans *Andromaque*, quand il paraît devant Hermione, qui l'a forcé d'assassiner Pyrrhus. *Point de grands crimes sans de grandes passions, qui fassent pleurer pour le criminel même.* C'est là la vraie tragédie. » Pourquoi le *Commentaire* de Voltaire n'est-il pas toujours, comme ici, le vrai langage de la droite raison appliquée à l'art dramatique?

1718. *Var.* « Et que d'un choix *abjet* son bras l'a dégagée ». — Corneille écrit toujours *abjet* pour *abject*, non seulement quand la rime semble amener cette licence, mais aussi dans le corps des vers. Le *Lexique de la langue de Corneille* de Marty-Laveaux ne cite pas moins de *douze* exemples de cette orthographe qui devait évidemment s'appuyer sur une vieille prononciation fort usitée. On a pu dire *abjet* comme nous disons par exemple *sujet* de *subjectus*, ou *projet* de *projectum*. L'usage actuel penche au contraire pour l'orthographe et la prononciation conformes à l'étymologie latine. Le *Lexique* de Godefroy fait remarquer avec justesse qu'*abjet* s'employait aussi en prose, et en cite un exemple de Perrot d'Ablancourt dans sa *Traduction de Lucien* : « Le commencement des autres arts est bas et *abjet*, aussi bien que leur exercice. » Il fait remarquer aussi qu'on a dit au XVIe siècle *infet* et même *infait* pour *infect*, et cite à l'appui un curieux texte de Ronsard (*Amours*, I. LXXVII) :

> Par ne sçay quel malheur sortit d'un buisson vert,
> Contre le pied de celle à qui je fay service,
> Pour la blesser à mort de son venin *infait*;
> Et lors je m'escriay, pensant qu'il nous eust fait,
> Moy un second Orphée, et elle une Eurydice.

Les avis étaient d'ailleurs fort partagés sur cette orthographe au XVIIe siècle. M. Marty-Laveaux cite, en faveur d'*abjet*, Raillet dans son *Triomphe de la langue*

Crains les dieux, scélérat, crains les dieux, ou Pompée; 1725
Crains leur haine ou son bras, leur foudre ou son épée;
Et quelque noir orgueil qui te puisse aveugler,
Apprends qu'il m'aime encore, et commence à trembler.
Tu le verras, méchant, plus tôt que tu ne penses;
Attends, attends de lui tes dignes récompenses. 1730

PERPENNA.

S'il en croit votre ardeur, je suis sûr du trépas;
Mais peut-être, madame, il ne l'en croira pas;
Et quand il me verra commander une armée,
Contre lui tant de fois à vaincre accoutumée,
Il se rendra facile à conclure une paix 1735
Qui faisait dès tantôt ses plus ardents souhaits.
J'ai même entre mes mains un assez bon otage,
Pour faire mes traités avec quelque avantage;
Cependant vous pourriez, pour votre heur et le mien,
Ne pas parler si haut à qui ne vous dit rien. 1740
Ces menaces en l'air vous donnent trop de peine.
Après ce que j'ai fait, laissez faire la reine,
Et, sans blâmer des vœux qui ne vont point à vous,
Songez à regagner le cœur de votre époux

VIRIATE.

Oui, madame, en effet, c'est à moi de répondre 1745
Et mon silence ingrat a droit de me confondre.
Ce généreux exploit, ces nobles sentiments,
Méritent de ma part de hauts remercîments:
Les différer encor, c'est lui faire injustice.
Il m'a rendu sans doute un signalé service; 1750
Mais il n'en sait encor la grandeur qu'à demi.
Le grand Sertorius fut son parfait ami.
Apprenez-le, seigneur, car je me persuade
Que nous devons ce titre à votre nouveau grade,
Et, pour le peu de temps qu'il pourra vous durer, 1755
Il me coûtera peu de vous le déférer:
Sachez donc que pour vous il osa me déplaire,
Ce héros; qu'il osa mériter ma colère;
Que malgré son amour, que malgré mon courroux,

rançaise (publié en 1664) et Furetière, dans son *Dictionnaire* (publié en 1690. Le *Dictionnaire de l'Académie* donne *abject* dès son édition de 1694.

1730. La réplique d'Aristie est une invective éloquente; mais il y a lieu de s'étonner qu'Aristie soit plus émue, plus indignée que Viriate elle-même. Il semble que tout ce cinquième acte manque de proportion, aussi bien dans la conception générale ou la contexture des scènes que dans les sentiments exprimés par les divers personnages.

1745-1750. Ce début ironique suppose dans l'âme de Viriate un calme qu'on a peine à comprendre, si peu d'instants après qu'elle a connu la mort de Sertorius.

1753. Corneille fait ici quatre syllabes du mot *persuade*. C'est sa façon ordi-

Il a fait tous efforts pour me donner à vous ; 1760
Et qu'à moins qu'il vous plût lui rendre sa parole,
Tout mon dessein n'était qu'une attente frivole ;
Qu'il s'obstinait pour vous au refus de ma main.

ARISTIE.

Et tu peux lui plonger un poignard dans le sein !
Et ton bras...

VIRIATE.

Permettez, madame, que j'estime 1765
La grandeur de l'amour par la grandeur du crime.
Chez lui-même, à sa table, au milieu d'un festin,
D'un si parfait ami devenir l'assassin,
Et de son général se faire un sacrifice,
Lorsque son amitié lui rend un tel service ; 1770
Renoncer à la gloire, accepter pour jamais
L'infamie et l'horreur qui suit les grands forfaits ;
Jusqu'en mon cabinet porter sa violence,
Pour obtenir ma main m'y tenir sans défense,
Tout cela d'autant plus fait voir ce que je doi 1775
A cet excès d'amour qu'il daigne avoir pour moi ;
Tout cela montre une âme au dernier point charmée.
Il serait moins coupable à m'avoir moins aimée,
Et, comme je n'ai point les sentiments ingrats,
Je lui veux conseiller de ne m'épouser pas. 1780
Ce serait en son lit mettre son ennemie
Pour être à tous moments maîtresse de sa vie ;
Et je me résoudrais à cet excès d'honneur,
Pour mieux choisir la place à lui percer le cœur.

naire d'employer ce mot dans les vers. La quantité latine, où *sua* dans *suadere* ne fait qu'une syllabe, a été parfois usitée chez quelques poètes. Mais c'est la seconde manière qu'adopte Racine dans ce vers de *Britannicus :*

Et peut-être déjà sait-il *persuader?*
(Act. I, sc. II.)

Molière se conforme à cette prosodie dans l'*École des femmes :*

Vous serez ébahi, quand vous serez au bout,
Que vous ne m'aurez rien *persuadé* du tout.
(Act. I, sc. I.

Ainsi que dans les vers si connus du *Tartufe :*

Et son raisonnement me vint *persuader*
De lui donner plutôt la cassette à garder.
(Act. IV, sc. VI.

1762. *Var.* « Tout mon dessein n'était qu'une *atteinte* frivole ».—Le mot *atteinte*, quoique donné dans le plus grand nombre des éditions, me paraît ici impropre. *Attente*, qui est dans les deux premières éditions, me paraît bien mieux rendre la pensée.

1780-1788. Voltaire, et après lui tous les commentateurs, ont remarqué la

Seigneur, voilà l'effet de ma reconnaissance. 1785
Du reste, ma personne est en votre puissance ;
Vous êtes maître ici; commandez, disposez,
Et recevez enfin ma main, si vous l'osez.

PERPENNA.

Moi! si je l'oserai? Vos conseils magnanimes
Pouvaient perdre moins d'art à m'étaler mes crimes : 1790
J'en connais mieux que vous toute l'énormité,
Et pour la bien connaître, ils m'ont assez coûté.
On ne s'attache point, sans un remords bien rude,
A tant de perfidie et tant d'ingratitude;
Pour vous je l'ai dompté, pour vous je l'ai détruit, 1795
J'en ai l'ignominie, et j'en aurai le fruit.
Menacez mes forfaits et proscrivez ma tête :
De ces mêmes forfaits vous serez la conquête;
Et, n'eût tout mon bonheur que deux jours à durer,
Vous n'avez dès demain qu'à vous y préparer. 1800
J'accepte votre haine, et l'ai bien méritée ;
J'en ai prévu la suite, et j'en sais la portée.
Mon triomphe...

SCÈNE V

PERPENNA, ARISTIE, VIRIATE, AUFIDE, ARCAS, THAMIRE.

AUFIDE.

Seigneur, Pompée est arrivé,
Nos soldats mutinés, le peuple soulevé.

ressemblance de ces vers avec ceux que Rodelinde prononce dans *Pertharite*, en s'adressant à Grimoald :

> Je t'épouserai lors, et m'y viens obliger,
> *Pour mieux servir ma haine et pour mieux me venger*,
> Pour moins perdre de vœux contre ta barbarie,
> *Pour être à tous moments maîtresse de ta vie*,
> Pour avoir l'accès libre à pousser ma fureur,
> *Et mieux choisir la place à te percer le cœur.*
> Voilà mon désespoir, voilà ses justes causes.
> *A ces conditions, prends ma main, si tu l'oses.*
>
> (*Pertharite*, act. III, sc. III.)

Comme il arrive presque toujours en poésie, c'est la première inspiration qui a été la meilleure. Les vers de *Pertharite* me semblent bien supérieurs à ceux de *Sertorius*.

1795-1803. La pensée comme la forme se relèvent ici. Une fois qu'on a admis l'odieuse situation où s'est placé Perpenna, on ne peut nier qu'il n'y ait une véritable force dans ces derniers vers. C'est la langue vigoureuse et ferme des meilleures pièces de Corneille.

La porte s'est ouverte à son nom, à son ombre. 1805
Nous n'avons plus d'amis qui ne cèdent au nombre;
Antoine et Manlius, déchirés par morceaux,
Tout morts et tout sanglants, ont encore des bourreaux.
On cherche avec chaleur le reste des complices,
Que lui-même il réserve à de pareils supplices. 1810
Je défendais mon poste, il l'a soudain forcé,
Et de sa propre main vous me voyez percé;
Maître absolu de tout, il change ici la garde,
Pensez à vous, je meurs; la suite vous regarde.

ARISTIE.

Pour quelle heure, seigneur, faut-il se préparer 1815
A ce rare bonheur qu'il vient vous assurer?
Avez-vous en vos mains un assez bon ôtage,
Pour faire vos traités avec grand avantage?

PERPENNA.

C'est prendre en ma faveur un peu trop de souci,
Madame, et j'ai de quoi le satisfaire ici. 1820

SCÈNE VI

POMPÉE, PERPENNA, VIRIATE, ARISTIE, CELSUS, ARCAS, THAMIRE.

PERPENNA.

Seigneur, vous aurez su ce que je viens de faire.

1807. Le nom d'Antoine a été emprunté par Corneille à Plutarque. « Alors Perpenna prit une coupe pleine de vin, et, en buvant, la laissa tomber. Au bruit qu'elle fit (c'était le signal dont ils étaient convenus), Antonius, qui était assis au-dessus de Sertorius, tire son épée et le frappe. Sertorius se retourne aussitôt et veut se relever; mais le traître se jette sur sa poitrine et lui saisit les deux mains; de sorte que, sans pouvoir se défendre, il est en butte à tous les coups des conjurés qui se jettent sur lui et l'achèvent. » (*Vie de Sertorius*, ch. xxvi.) Quant à Manlius, il n'en est pas question dans Plutarque. Corneille a sans doute confondu avec Manius, un autre des conjurés, et qui était, selon Plutarque, le rival d'Aufidius dans une ignoble affaire d'amour.

1814. Corneille s'est ici écarté de Plutarque en faisant périr Aufidius. « Aucun n'échappa, dit Plutarque, *que le seul Aufidius*... Ce misérable, soit qu'on ne l'eût pas connu, soit qu'on le méprisât, et qu'on n'en tînt aucun compte, vieillit dans une méchante bourgade, comblé de misère et de pauvreté, et détesté de tout le monde. » (*Vie de Sertorius, in fine.*)

1815-1818. Cette ironie d'Aristie doit être aussi l'objet de quelque critique. Aristie touche au moment qu'elle a tant désiré. Pompée va paraître, il est redevenu son époux. Il semble qu'elle ait autre chose à dire qu'à reprendre ironiquement les paroles de Perpenna.

1821. Perpenna, dans ce début, rentre dans ce rôle froidement odieux que Corneille lui a assigné dans tout ce cinquième acte. — Corneille a ici modifié l'histoire. Ce n'est qu'après avoir essayé de lutter contre Pompée, et après

Je vous ai de la paix immolé l'adversaire,
L'amant de votre femme, et ce rival fameux
Qui s'opposait partout au succès de vos vœux.
Je vous rends Aristie et finis cette crainte 1825
Dont votre âme tantôt se montrait trop atteinte;
Et je vous affranchis de ce jaloux ennui
Qui ne pouvait la voir entre les bras d'autrui.
Je fais plus; je vous livre une fière ennemie
Avec tout son orgueil et sa Lusitanie. 1830
Je vous en ai fait maître, et de tous ces Romains
Que déjà leur bonheur a remis en vos mains.
Comme en un grand dessein et qui veut promptitude,
On ne s'explique pas avec la multitude,
Je n'ai point cru, seigneur, devoir apprendre à tous 1835
Celui d'aller demain me rendre auprès de vous;
Mais j'en porte sur moi d'assurés témoignages.
Ces lettres de ma foi vous seront de bons gages;
Et vous reconnaîtrez, par leurs perfides traits,
Combien Rome pour vous a d'ennemis secrets, 1840
Qui tous, pour Aristie enflammés de vengeance,
Avec Sertorius étaient d'intelligence.
Lisez...

(Il lui donne les lettres qu'Aristie avait apportées de Rome à Sertorius.)

ARISTIE.

Quoi? scélérat! quoi? lâche! oses-tu bien...

PERPENNA.

Madame, il est ici votre maître et le mien;
Il faut en sa présence un peu de modestie, 1845
Et, si je vous oblige à quelque repartie,
La faire sans aigreur, sans outrages mêlés,
Et ne point oublier devant qui vous parlez.
Vous voyez là, seigneur, deux illustres rivales,
Que cette perte anime à des haines égales. 1850
Jusques au dernier point elles m'ont outragé;
Mais puisque je vous vois, je suis assez vengé;
Je vous regarde aussi comme un dieu tutélaire,
Et ne puis... Mais, ô dieux! seigneur, qu'allez-vous faire?

avoir été battu par lui, que Perpenna, fait prisonnier, essaya lâchement de sauver sa vie en livrant à Pompée les papiers de Sertorius.

1830. Vers original et fort spirituel. Il rappelle, avec quelques différences, l'heureux vers que Juvénal, dans sa *Satire des femmes*, applique à l'altière Cornélie :

.... Et cum tota Carthagine migra.

1844-1848. Voltaire résume bien l'impression produite par ces deux discours de Perpenna en ces quelques mots : « Il n'est là qu'un misérable, qu'un vil délateur... On ne peut jouer un rôle plus bas et plus lâche. »

1852. *Var.* « Mais puisque je vous vois, *j'en* suis assez vengé ».

POMPÉE, après avoir brûlé les lettres sans les lire.

Montrer d'un tel secret ce que je veux savoir. 1855
Si vous m'aviez connu, vous l'auriez su prévoir.
Rome, en deux factions trop longtemps partagée,
N'y sera point pour moi de nouveau replongée;
Et, quand Sylla lui rend sa gloire et son bonheur,
Je n'y remettrai point le carnage et l'horreur. 1860
Oyez, Celsus.

(Il lui parle à l'oreille).

Surtout empêchez qu'il ne nomme
Aucun des ennemis qu'elle m'a faits à Rome.

(A Perpenna).

Vous, suivez ce tribun : j'ai quelques intérêts
Qui demandent ici des entretiens secrets.

PERPENNA.

Seigneur, se pourrait-il qu'après un tel service... 1865

POMPÉE.

J'en connais l'importance, et lui rendrai justice.
Allez.

PERPENNA.

Mais cependant leur haine...

POMPÉE.

C'est assez.
Je suis maître ; je parle; allez, obéissez.

1855. Belle et noble réponse. Mais Pompée devient ici tout d'un coup trop magnanime, quand on songe à toutes ses tergiversations et à tous ses calculs égoïstes dans son entretien avec Aristie. La situation n'en est pas moins très belle. Si Pompée redevient tout à coup le héros d'un dénouement où l'on oublie peut-être trop Sertorius, on ne peut nier que cette scène ne soit d'un grand effet. Pourquoi Voltaire essaye-t-il sottement de la rendre ridicule? « On apporte une bougie, dit-il; autrefois, on apportait une chandelle. » Au Théâtre-Français on apporterait sans doute aujourd'hui un brasier dans quelque vase de forme antique. Mais quoi qu'en dise Voltaire, l'exécution n'y fait rien. Ce qui est beau dans l'histoire est ici beau sur le théâtre, et cet incident relève tout ce cinquième acte qui languissait.

1857-1860. Résumé éloquent d'un texte de Plutarque. « Pompée fit une « action qui n'était nullement d'un jeune homme, mais au contraire d'un « homme d'un très grand sens et d'une prudence consommée, et qui délivra « Rome de grandes craintes et d'une infinité de nouvelles discordes qui allaient « s'allumer dans son sein. Rassemblant toutes les lettres et tous les papiers « de Sertorius, il les brûla sans les lire, et sans permettre que personne les « lût, et sur l'heure même il fit mourir Perpenna, de peur qu'il ne découvrît « et ne nommât quelques-uns de ceux qui avaient écrit ces lettres, et que ce « ne fût une source de troubles et de séditions (*Vie de Sertorius, in fine*).

1861. *Oyez*, forme si commune dans le vieux français, et encore très fréquente chez Corneille. Tout le monde connaît le vers du récit de Stratonice dans *Polyeucte:*

Oyez, dit-il ensuite, *oyez*, peuple, *oyez*, *tous*.

Oyez se dit encore aujourd'hui, mais pas en France. Les crieurs publics de Londres ont retenu de la domination normande l'habitude de faire précéder leurs annonces du cri de *oyez*, qu'ils répètent trois fois, comme un cri traditionnel, et la plupart d'entre eux sans en comprendre le sens. C'est une

SCÈNE VII

POMPÉE, VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE, ARCAS.

POMPÉE.

Ne vous offensez pas d'ouïr parler en maître,
Grande reine; ce n'est que pour punir un traître; 1870
Criminel envers vous d'avoir trop écouté
L'insolence où montait sa noire lâcheté,
J'ai cru devoir sur lui prendre ce haut empire,
Pour me justifier avant que vous rien dire;
Mais je n'abuse point d'un si facile accès, 1875
Et je n'ai jamais su dérober mes succès.
Quelque appui que son crime aujourd'hui vous enlève,
Je vous offre la paix et ne romps point la trêve;
Et ceux de nos Romains qui sont auprès de vous
Peuvent y demeurer sans craindre mon courroux. 1880
Si de quelque péril je vous ai garantie,
Je ne veux pour tout prix enlever qu'Aristie,
A qui devant vos yeux, enfin maître de moi,
Je rapporte avec joie et ma main et ma foi.
Je ne dis rien du cœur; il tint toujours pour elle. 1885

ARISTIE.

Le mien savait vous rendre une ardeur mutuelle;
Et pour mieux recevoir ce don renouvelé,
Il oublira, seigneur, qu'on me l'avait volé.

VIRIATE.

Moi, j'accepte la paix que vous m'avez offerte;
C'est tout ce que je puis, seigneur, après ma perte; 1890
Elle est irréparable; et, comme je ne voi
Ni chefs dignes de vous, ni rois dignes de moi,
Je renonce à la guerre ainsi qu'à l'hyménée;
Mais j'aime encor l'honneur du trône où je suis née.
D'une juste amitié je sais garder les lois, 1895
Et ne sais point régner comme règnent nos rois.
S'il faut que sous votre ordre ainsi qu'eux je domine,

preuve assez curieuse de la popularité de cette forme dans notre vieille langue. Voltaire, du reste, il y a cent cinquante ans, constatait en Angleterre cette persistance du mot *oyez* en certaines formules, sans prévoir qu'elle serait aussi tenace, et il en a fait la remarque dans son *Commentaire*, à propos du même vers de *Polyeucte*.

1875-1876. Vers faibles et alambiqués. *Accès* est un mot impropre. *Dérober* veut un régime indirect; on *dérobe des succès à quelqu'un*. Et encore cela serait dit d'une manière assez étrange.

Je m'ensevelirai sous ma propre ruine;
Mais, si je puis régner sans honte et sans époux,
Je ne veux d'héritiers que votre Rome ou vous. 1900
Vous choisirez, seigneur; ou si votre alliance
Ne peut voir mes États sous ma seule puissance,
Vous n'avez qu'à garder cette place en vos mains,
Et je m'y tiens déjà captive des Romains.

POMPÉE.

Madame, vous avez l'âme trop généreuse 1905
Pour n'en pas obtenir une paix glorieuse,
Et l'on verra chez eux mon pouvoir abattu,
Ou j'y ferai toujours honorer la vertu.

SCÈNE VIII

POMPÉE, ARISTIE, VIRIATE, CELSUS, ARCAS, THAMIRE.

POMPÉE.

En est-ce fait, Celsus?

CELSUS.

Oui, seigneur, le perfide
A vu plus de cent bras punir son parricide; 1910
Et livré par votre ordre à ce peuple irrité,
Sans rien dire...

POMPÉE.

Il suffit : Rome est en sûreté;
Et ceux qu'à me haïr j'avais trop su contraindre,
N'y craignant rien de moi, n'y donnent rien à craindre.
(A Viriate).
Vous, madame, agréez pour notre grand héros 1915
Que ses mânes vengés goûtent un plein repos.
Allons donner notre ordre à des pompes funèbres,

1889-1904. Le caractère chevaleresque, héroïque, que Corneille a donné à Viriate reparaît ici dans tout son jour. Seulement, c'est la reine qui parle. On sent trop qu'elle ne voyait en Sertorius qu'un parti digne d'elle, mais qu'elle ne l'a point profondément aimé. La politique reprend toute la place. Viriate nous plaît par son âme fière, par la décision de son caractère tout viril. Elle ne nous intéresse pas comme femme qui souffre d'avoir perdu l'époux qu'elle avait rêvé. En un mot Corneille, en se conformant au préjugé de son temps, qui ne concevait pas une tragédie sans amour, n'a pas su, comme Racine l'a fait avec tant de succès dans *Bajazet* par exemple, associer dans son action dramatique la politique et l'amour.

1905-1908. Remarque de Voltaire : « Des compliments finissent toujours une tragédie froidement. » Cependant le spectateur a quelque intérêt à savoir si Pompée rendra à Viriate la justice qui lui est si bien due.

1917. *Var.* « Allons donner *votre* ordre à des pompes funèbres ». — La forme

A l'égal de son nom illustres et célèbres,
Et dresser un tombeau, témoin de son malheur,
Qui le soit de sa gloire et de notre douleur. 1920

votre ordre, quoique admise dans la plupart des éditions, est ici impropre et bizarre. Voltaire, qui la critique, aurait mieux fait d'admettre la leçon *notre ordre*, qui est la seule forme claire et naturelle.

1915-1920. Pompée, dans tout ce dénouement, conserve jusqu'au bout le plus beau rôle. En ce sens, c'est une heureuse inspiration de Corneille que de lui faire rendre ainsi un hommage public à la mémoire de Sertorius. Ces derniers vers, d'une grande noblesse, laissent d'ailleurs les spectateurs sous une impression plus favorable et rachètent quelques-unes des imperfections de ce cinquième acte. Il faut d'ailleurs que cette impression ait été aussi celle des spectateurs du XVIIe siècle pour expliquer l'immense succès de *Sertorius*.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 1
Notice sur *Sertorius* 7
Avertissement de Corneille. 11
Acte premier. 19
Acte deuxième. 36
Acte troisième. 57
Acte quatrième. 73
Acte cinquième. 91

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cie, rue St-Benoît. [1821]